PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

15 AVRIL 1939

JULIEN GREEN	*Pages de Journal*	721
JOSEPH-BARTHÉLEMY	*Coups de Hache*.	751
ROBERT BRASILLACH	*La Croix du Sud*	769
MARC ABARIS	*L'Italie et le Canal de Suez* . .	798
TRISTAN DERÈME	*L'Amateur de Rondeaux*. . . .	808
Dr WULF SACHS	*Un Hamlet noir.* — Fin	833
GABRIEL LOUIS-JARAY	*Offensive économique allemande*	867
GÉRARD BOUTELLEAU	*Le Président Lebrun à Londres.*	887
FRANÇOIS PORCHÉ	*Le Théâtre*	896
PIERRE D'ESPEZEL	*Le Mouvement artistique* . . .	910
IGNOTUS	*La Réélection de M. A. Lebrun* .	925
HENRY BIDOU	*Le Mouvement littéraire*. . . .	931
ALBERT FLAMENT	*Tableaux de Paris*	941

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 10 FRANCS

46e ANNÉE *NUMÉRO 8*

ABONNEMENTS

La *Revue de Paris* n'a suivi la hausse des prix, depuis la guerre, qu'avec une extrême modération. Ne poursuivant pas de buts commerciaux et cherchant seulement à favoriser la diffusion de la pensée française, elle est parvenue à maintenir le montant de ses abonnements au coefficient 2,4, alors que les journaux, dans la même période, passaient à des coefficients variant de 5 à 10 (les journaux de 5 ou 10 centimes ont été portés, en effet, à 40 ou 50 centimes) et les livres au coefficient 5,5 (l'ancien volume de 3 fr. 50 étant vendu communément aujourd'hui 20 francs).

Malheureusement, les prix du papier et de l'imprimerie ayant décuplé depuis 1914 et plus spécialement doublé depuis deux ans, il nous est impossible de maintenir les tarifs anciens. Aussi, le prix de l'abonnement pour la France (Paris ou départements) et les colonies est-il dorénavant porté à :

UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
—	—	—
francs	francs	francs
150 »	76 »	39 »

Est-il nécessaire de faire remarquer que cette augmentation indispensable a été limitée au strict minimum ? A son nouveau tarif, l'abonnement de la *Revue de Paris* ne sera encore qu'au coefficient 3 par rapport à 1914, alors que l'indice général du coût de la vie pour le dernier trimestre de 1938 était de 7,22.

En ce qui concerne les abonnements étrangers nous avons dû tenir compte aussi d'une récente augmentation des tarifs postaux que, provisoirement, pendant les derniers mois nous avions prise à notre charge.

Les prix sont portés, à partir du 15 avril, au tarif suivant :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
	—	—	—
	francs	francs	francs
Pays à demi-tarif postal.....	190 »	96 »	49 »
Pays à plein tarif postal.....	230 »	116 »	59 »

PAGES DE JOURNAL

10 JUILLET 1935.

HIER, visite à Gide. Je ne sais pourquoi, nous parlons de notre façon de vivre en voyage et de l'impossibilité où nous sommes, lui et moi, de surveiller nos dépenses et de tenir des comptes...

Nous sortons et il me parle à bâtons rompus. Il me dit que ce qui le frappe le plus dans mes livres, c'est que jamais le crayon ne quitte le papier, que le trait est continué jusqu'au bout et que, si jamais il écrivait quelque chose sur moi, ce serait sur ce point qu'il insisterait. Il me dit aussi que ce qui est vrai dans mes romans est vrai en dépit d'un désaccord sensible avec la réalité quotidienne. Et il ajoute que je suis à un tournant, que ma vraie carrière commencera le jour où mon public me lâchera, où l'on trouvera que mes livres ressemblent par trop peu aux modèles naturalistes que le public demande. « Le public, dit-il, veut des romans qui ressemblent aux romans qu'il connaît. » Il ajoute encore qu'il ne faudra pas flancher, le moment venu, mais me laisser aller à mon inspiration, à mon vrai tempérament de romancier fantastique. A ce propos, il fait un retour sur lui-même et dit qu'au fond, il n'a pas trouvé son vrai public. « Quel écrivain trouve vraiment son public? », demandé-je alors. « Comment? Mais presque tous! Voyez Bourget! » « Parlons de grands écrivains. Dickens n'a-t-il pas plu à beaucoup de lecteurs à qui

il n'aurait pas dû plaire? Son vrai public se recrute maintenant. » Il me donne raison sur ce point et me parle de livres qu'il aurait pu écrire et qu'il regrette de n'avoir pas écrit. « Si les écrivains du XVIIe siècle avaient pu prévoir qu'ils seraient lus dans trois cents ans, ils auraient écrit tout autrement qu'ils n'ont fait, sans doute. On les imagine revenant sur terre et disant : « Si nous avions su !... » Car on sent bien qu'ils pouvaient faire mieux, et n'ont pas osé. » Je demande à Gide ce qu'auraient été ces livres qu'il n'a pas écrits. « Oh ! dit-il d'un air pensif, des livres d'imagination, des romans... »

Un peu plus tard, Gide me dit que j'ai eu jusqu'ici une situation exceptionnelle, grâce à l'élément d'irréel que l'on trouve dans mes livres, « mais, dit-il, il faudra un jour que vous abandonniez cette position et que vous preniez parti ». (Il pense aux grands conflits politiques qui vont sans doute diviser ce pays.) « Des chocs entre la droite et la gauche sont à peu près inévitables. Alors, vous ne pourrez plus vous cantonner dans la littérature. Vous serez forcé de choisir. » « Choisir? dis-je. Choisir entre le communisme et le fascisme? Et si je ne me sens porté ni vers l'un, ni vers l'autre, que veut-on que je fasse? » Gide secoue la tête. « Il faudra choisir, répète-t-il avec fermeté. » (Dire que c'est l'auteur des *Nourritures terrestres* qui me parle ainsi !) Je lui demande si, depuis sa conversion au communisme, il se sent libre. (Il avait dit, un peu plus tôt, qu'il était devenu « une personne représentative » — avec un rire un peu moqueur pour indiquer qu'il ne se prenait pas au sérieux.) Il me répond que non, et il me cite un mot de Barrès à qui l'on demandait ce qui lui paraissait le plus pénible dans sa vie de parlementaire et qui répondait : « Voter avec mon parti ! » Nous nous quittons peu après. Il me demande de repenser au voyage que nous projetons de faire en Amérique.

13 JUILLET.

Gide me disait l'autre jour qu'il ne savait pas raconter ses projets de livres, qu'il ne l'avait jamais su et qu'il croyait que les gens qui racontent bien *ne valent rien devant une feuille*

de papier. (Cela parce que je lui avais dit que parfois l'envie me prenait de raconter à quelqu'un le sujet du roman que j'étais en train d'écrire et qu'au dernier moment, je me ravisais toujours, retenu par la crainte de ne pas m'en tirer avec honneur.) Et il a ajouté que lorsqu'il raconte, il redoute toujours de ne pas pouvoir intéresser son auditeur jusqu'au bout. Si, par exemple, il est interrompu au milieu d'un récit, jamais personne ne lui dit : « Et alors? », quand cette interruption a pris fin. Dans ses livres, dit-il encore, la fin est parfois indûment abrégée ; il se demande si ce n'est pas là « un reliquat de sa jeunesse », la crainte de n'être pas suivi jusqu'au bout.

1er SEPTEMBRE.

Continué la lecture de Ramacharaka. Souvent, en lisant ses livres, je me suis senti soulevé par un élan extraordinaire, mais le livre posé, que reste-t-il de ces bonnes dispositions? J'ai souhaité, moi aussi, la libération, la libération par tous les moyens. J'ai cru que la satiété m'y mènerait. Mais non, c'est le plus faux des calculs, on rend la chaîne plus solide, et la briser semble au-dessus de nos forces. Alors?

4 SEPTEMBRE.

Voilà un peu plus d'un an que j'ai commencé l'étude du bouddhisme. A-t-elle changé quelque chose en moi? Oui, je le crois. Ce qui me terrorisait jadis ne me touche plus. J'envisage de mourir sans trembler, alors qu'autrefois la pensée de disparaître me faisait une impression si pénible que je n'osais pas diriger mon esprit de ce côté-là.

28 OCTOBRE.

Nous étions assis tous les cinq autour de la table, dans la salle à manger. Un feu de bois brûlait dans la cheminée et il faisait si sombre que nous avions dû allumer les lampes, bien qu'il ne fût pas deux heures de l'après-midi. Nous étions cinq et nous riions et j'ai senti tout à coup que nous étions

beaucoup plus nombreux, que notre gaîté avait attiré tous ceux qui manquent : mon père, ma mère et les deux sœurs que j'ai perdues ; ils se sont assis près de nous et nous ont tenu compagnie jusqu'à la fin du repas, riant avec nous tous. J'ai eu un moment de grand bonheur, un sentiment de sécurité profonde, mais je n'ai pas osé en dire un mot.

30 OCTOBRE.

A Anvers, au petit jour, alors que je sommeillais encore à moitié, j'ai pensé, je ne sais pourquoi, à l'expression : le royaume de ce monde. Et je me suis vu tout à coup à une hauteur effrayante au-dessus de la terre. De grandes taches vaguement lumineuses indiquaient l'emplacement de villes qui semblaient palpiter dans le crépuscule comme des méduses sur une plage de sable noir.

5 FÉVRIER 1936.

Comment changer sa vie? Par le dedans. Inutile de brûler des livres et des manuscrits. Le détachement ne se fait pas ainsi ; c'est un cœur nouveau qu'il faut demander et le reste s'accomplit sans difficulté. Je suis toujours surpris et un peu effrayé de voir des gens qui s'imaginent posséder de belles toiles, des meubles rares, des livres précieux, alors que c'est tout le contraire, je veux dire que tous ces objets sont les maîtres de ceux qui s'en croient les propriétaires. Combien pourraient dire : « J'appartiens à un bronze de Pollaiuolo, à deux grands coffres du XVIe siècle, à une esquisse peinte de Delacroix, etc... » Et plus on est riche, plus ces maîtres sont nombreux et tyranniques. Je me souviens que ce qui me plaisait tellement en V..., c'est qu'il ne possédait rien du tout ; je me sentais très pauvre à côté de lui. Je lui ai donné le Baudelaire de l'édition Schiffrin. Puis il s'est procuré deux ou trois autres livres, et déjà tout était changé.

20 SEPTEMBRE.

De longues heures données à l'étude de l'hébreu. Tout ce que je sais de cette langue, je le dois à M. Moïse V... C'est lui

qui m'a guidé à travers le labyrinthe des sept conjugaisons. Le reste est affaire de vocabulaire et je puis travailler seul à présent. Pris de très nombreuses notes sur Isaïe, sur la Genèse aussi. C'est la plus belle de toutes les langues, celle dont Dieu s'est servi pour créer les mondes et appeler ses premiers serviteurs...

Je crois que ce qui m'a incité à reprendre l'étude de l'hébreu, c'est la divergence des traductions anglaise, française et allemande, pour ne rien dire de la Vulgate, qui offre un problème particulier. Comment, me demandais-je, comment se peut-il que les traducteurs ne soient pas toujours d'accord, puisqu'ils ont tous le même texte sous les yeux? On ne voit point ces incertitudes dans les traductions d'Homère. Serait-ce que les traducteurs de la Bible se trouvent devant quelque chose d'intraduisible? Je ne dis pas que l'essentiel du message ne nous est pas parvenu, mais ce qui n'a pu se rendre, c'est le son, c'est le bruit de la phrase hébraïque. Or, il suffit d'avoir lu une demi-page de la Bible dans le texte original pour comprendre l'importance capitale du choix des syllabes dans la rédaction de ce livre qui est avant tout, et même dans ses parties narratives, un livre poétique. Jamais un poète d'Israël n'a résisté au plaisir de l'allitération ; c'est pour lui une façon souveraine de traduire la colère, l'indignation, la joie ou la frayeur; d'une certaine manière, on pourrait dire que l'allitération est sa langue. Avec une virtuosité dont les meilleures traductions françaises ne peuvent donner une idée, il multiplie les sifflantes et met en jeu le registre grandiose des gutturales. C'est le souffle vigoureux de l'Éternel qui passe dans cette langue et je crains qu'il n'en reste pas grand'chose dans l'honnête volume de l'abbé Crampon. Je reprendrai un autre jour.

20 OCTOBRE. *Londres.*

Dîner chez X... Il y avait là H.-G. Wells et plusieurs écrivains moins connus... Comme nous parlions de l'Allemagne, H.-G. Wells dit que l'Allemagne telle qu'elle est aujourd'hui est en quelque sorte la matérialisation des craintes de la France... Vers dix heures, après un excellent dîner, arrive

le moment du porto et des *limericks*, et à ce propos, H.-G. Wells affirme que ce genre de littérature a été inventé par Edward Lear vers 1850, ce qui est inexact, et il cite de travers plusieurs limericks des plus connus et des plus libres. Éclats de rire suivis de longs silences, de ces lourds silences d'ici, presque incompréhensibles pour quelqu'un qui a vécu en France, où chacun s'arrache la parole... Trop d'admiration pour le génie de Wells pour n'être pas un peu déçu, sans savoir pourquoi, du reste ; je ne sais ce que j'attendais. Je me figurais sans doute qu'il allait briller comme brillent à Paris certains écrivains en vedette, et maintenant que j'y réfléchis, j'aime cette simplicité du grand romancier (je ne dis pas cette modestie). Comme il nous parlait de Lénine et de Staline, je lui ai demandé si Staline parlait l'anglais. Pas du tout ; il a fallu qu'on ait recours à un interprète. Staline a reçu Wells en pull-over et la pipe à la bouche, ce dont il s'est excusé. Et Lénine ? Savait-il l'anglais ? « Oh ! parfaitement. Il a vécu à Londres ; il allait tous les jours au British Museum. *Why, the Russian Revolution was hatched at the British Museum !* » Un peu plus tard, je ne sais plus à quel propos, quelqu'un a parlé de la Bible. « Livre néfaste, a dit Wells. Il a fait le plus grand tort à l'humanité, en particulier à la race juive. » J'aurais voulu qu'il nous dise pourquoi...

28 OCTOBRE. *Londres.*

Dans la pièce où j'écris, se trouve une curieuse peinture du XVIIIe siècle, à la manière de Le Sueur. Elle représente deux femmes qui s'embrassent, l'une portant les attributs de la médecine, l'autre ceux de la justice, et je me suis souvent efforcé de trouver un sens à cette allégorie. A ce propos, X..., avec qui je déjeunais aujourd'hui, me parle des confidences qu'un très fameux gynécologue anglais lui a faites, autrefois, sur la manière dont on se débarrasse des enfants monstrueux ou trop mal venus. L'accoucheur qui monte à la chambre de la femme en couches a toujours soin d'*oublier* dans l'antichambre une sacoche ou un objet quelconque. S'il voit que l'enfant n'a pas de jambes, ou trois yeux, ou deviendra idiot, il éloigne la femme de chambre en l'envoyant chercher

sa sacoche, puis il applique la main sur le visage de l'enfant qui, au bout de dix secondes, a cessé de vivre. Interrogé sur le nombre d'enfants qu'il a supprimés ainsi au cours de sa carrière, il a répondu : « Environ soixante-dix. » Il arrive, malheureusement, que des monstres sont épargnés, mais cela ne se produit guère que dans les campagnes où d'ignorants carabins sont appelés à remplir l'office d'accoucheurs auprès des paysannes. Il ajoute que pas un accoucheur ne consentirait à dénoncer un collègue.

31 OCTOBRE. *Londres.*

Nous allons voir des lutteurs dans le West End. Ce genre de sport dépasse en sauvagerie ce que je pouvais imaginer, car, au bout de quelques minutes, les lutteurs deviennent comme des enragés et ne pensent visiblement qu'à une chose, qui est de tuer l'adversaire. Je sais que beaucoup de ces combats sont « truqués ». Ceux que j'ai vus hier ne me semblaient pas l'être. Le premier met aux prises deux jeunes gens dont l'un cherche à étrangler l'autre, et, l'arbitre s'y opposant, l'étrangleur se jette sur lui et lui arrache sa chemise qu'il met en lambeaux. L'arbitre le gifle à tour de bras et, devant la fureur que ce geste provoque, saute par-dessus les cordes et se sauve dans la salle, poursuivi par le lutteur qui n'est plus, à ce moment, qu'une sorte de demi-fou qu'on a du mal à calmer. Si tout cela est simulé, ce n'est pas mal. Un habitué des salles de lutte m'apprend que ce genre de folie, dont je viens de voir un assez bon exemple, s'appelle *wrestling intoxication*, et il ajoute, non sans une pointe d'orgueil, que la lutte anglaise est beaucoup plus brutale que la lutte française. Paraît ensuite sur l'estrade un énorme gaillard à la tête bouclée de dieu grec. C'est un ancien *policeman*... Il a affaire à une espèce de taureau, un Canadien lourd et trapu qui le renverse presque aussitôt, le saisit dans l'étau de ses jambes puissantes et le broie ; les hurlements de la victime dominent les cris de la foule. Enfin, l'Anglais se dégage, se relève et marche sur son adversaire avec l'air de rétablir l'ordre sur la voie publique ; ses yeux, d'un beau bleu sombre, brillent de fureur, mais il est parfaitement maître de lui. Saisissant le Canadien par la

taille, il commence par le frapper vigoureusement à l'endroit le plus sensible, puis, comme un Samson, il élève la grande brute beuglant de douleur et de haine et la jette sur le sol de toutes ses forces...

15 DÉCEMBRE.

Coup de téléphone de Gide : « Ne prenez pas mon silence pour de la froideur », me dit-il. Et il ajoute : « Je fais quelquefois des plongées... » Je vais le voir chez lui. Il paraît gai, plus jeune que jamais depuis que je l'ai connu. Il me parle d'abord assez longuement de *Minuit* qu'il a lu à Cuverville. Ni la première, ni la seconde parties ne lui ont plu... Un peu plus tard, il me parle avec admiration de la littérature anglaise (à propos des pièces historiques de Shakespeare). « Nous paraissons bien secs à côté d'eux, dit-il. » Et il hoche la tête en faisant : « Si, si ! » comme si j'avais protesté. La conversation déviant ensuite vers la politique, il me félicite de n'avoir point voulu choisir entre le communisme et le fascisme, « puisque, dit-il, d'une voix un peu triste, c'est la même chose ». Et il ajoute : « Vous êtes *apolitique*. Restez-le. » Il me parle admirablement des *réfractaires* qu'il a vus en Russie. Portrait du jeune Allemand rencontré sur un bateau, au cours d'un voyage dans la mer Noire ; espèce de Rimbaud, presque ridicule si sa figure n'eût été aussi belle, vêtu d'une veste de cuir et portant sous le bras un petit parapluie ; avec cela, l'air farouche. Gide lui a demandé s'il travaillait. Réponse : « Je ne travaille pas. Je refuse de travailler. » « Mais comment fais-tu pour vivre ? » « Je m'arrange. »

Oublié de dire tout à l'heure qu'à propos de la troisième partie de *Minuit*, Gide me reproche d'avoir écrit partout le mot *amour* là où, selon lui, il aurait fallu mettre *désir*, « pour rendre ce qu'il y a de panique dans cette histoire ».

2 JANVIER 1937.

Longues lectures de la Bible... Ces richesses immenses ne seront sans doute jamais épuisées et nous commençons à peine à les entrevoir. Cependant, elles sont à nous tous, elles

constituent en quelque sorte la dot de l'humanité pour ses noces spirituelles... Méfions-nous toutefois de la fausse monnaie des traducteurs.

27 AVRIL.

J'écris ceci à bord du bateau qui me mène en Virginie. La mer roule ses vagues noires sous un ciel gris. Hier soir, pendant plus de deux heures, la sirène a beuglé tristement dans la brume, comme pour appeler tous les naufragé, engloutis par l'Atlantique. J'ai beaucoup lu dans ma cabine, que je ne partage, grâce au Ciel, avec personne.

10 MAI.

Arrivé le 2 mai à Norfolk. En voiture de Norfolk à Suffolk, où nous sommes arrivés à la tombée de la nuit. Il avait plu. Les avenues obscurcies par de grands arbres exhalaient une odeur de feuilles et de terre mouillée. Sur les colonnes blanches des maisons, là où brillaient les réverbères, les branches étalaient des ombres noires qui m'ont rappelé toutes mes années passées dans le Sud, car il emsemble que le Sud, c'est cela, des ombres noires sur des colonnes blanches. J'ai une grande chambre et un lit à colonnes, et, de ma fenêtre, je ne vois que des arbres et n'entends guère que les oiseaux qui sifflent et jacassent toute la journée. Étrange de replonger dans tout cela. C'est la première fois que je revois le printemps en Amérique depuis l'âge de vingt et un ans. Plus du tout la même personne.

14 MAI.

A Murfresboro, dans la Caroline du Nord. C'est une petite ville délabrée qui n'a pas dû changer depuis la guerre de Sécession. D'assez belles maisons de bois entourées de grands arbres solennels qui prêteraient un air de magnificence à la plus humble masure. Beaucoup de nègres. Remarqué parmi eux un beau vieillard en redingote noire, l'air grave et bon. Ses longs cheveux laineux s'échappent d'un chapeau cronstadt

et tombent sur ses épaules en belles boucles blanches. On l'appelle Uncle John et il semble l'ancêtre de sa race. C'est un ancien esclave. J'ai l'impression que dans un moment de grande détresse, ce serait vers une personne comme celle-là que je voudrais me tourner, car il a toute la douceur de la race noire dans les yeux et cette inépuisable bonté dont nous avons si grand besoin, nous, les Blancs.

Dans le Mississipi, il y a trois semaines, deux jeunes nègres, soupçonnés d'assassinat, ont été torturés avec des lampes à acétylène. Cette scène s'est passée dans un bois. Une grande foule y assistait et ne s'est dispersée qu'après les derniers hurlements des victimes.

20 MAI.

Beaucoup travaillé à mon roman. C'est un livre à la fois rapide et décousu. J'ai négligé les transitions, ce qui n'est peut-être pas mauvais. Dans mes autres livres, elles me paraissent laborieuses. Fini la scène dans laquelle Jean se confesse à moitié à Hedwige. Il a failli être arrêté et il est tenté d'expliquer pourquoi à cette jeune fille. J'ai voulu donner l'impression de quelque chose de sinistre qui rôde autour de mon personnage ; il sent bien qu'il est traqué et perdu, et que sa liberté n'est qu'illusoire. Pourquoi veut-il se confesser à Hedwige ? Parce qu'il sait qu'elle ne comprendra *rien* à son histoire. Elle s'imaginera qu'il a été pris en flagrant délit de vol.

— J'ai lu assidûment la Bible en hébreu, avec un plaisir de plus en plus vif. Mais quel est le sens de cette lecture ? Je veux dire, quelle place occupera-t-elle dans l'ensemble de ma vie, et quelles transformations en puis-je attendre ? C'est ce que je me demande chaque jour.

Cette grande affection pour les Écritures, je l'ai toujours eue. Peut-être l'ai-je héritée de ma mère, qui nous lisait la Bible tous les jours. Je me souviens qu'un soir, nous étions assis tous ensemble dans sa chambre de la rue de Passy et elle nous faisait la lecture. A un moment, j'ai eu l'impression de comprendre ce que ma mère nous lisait et ce fut la première

fois qu'une phrase anglaise tirée d'un livre prenait un sens dans mon esprit. Si je pouvais retrouver le verset dans ma mémoire ! Je devais avoir cinq ans.

22 MAI

A l'Université[1]. J'écris ceci dans la vieille bibliothèque où j'aime à penser que Edgar Poe est venu lire et rêver quelquefois. Il y a quinze ans, je travaillais à cette même table. J'essayais d'oublier Paris et j'y pensais sans cesse, au lieu de profiter de tout le bonheur qui m'était offert. J'étais amoureux et sauvage, et je me rendais malheureux à plaisir. Est-on jamais plus sot qu'à cet âge? Je ne faisais rien pour décourager ma propre tristesse, je la cultivais plutôt ; elle a pris par la suite un développement extraordinaire, menaçant d'envahir toute ma vie ; je m'en suis débarrassé en la faisant passer dans mes livres.

J'ai visité les nouveaux bâtiments, dont aucun n'est beau. La vieille Université est intacte, mais alors qu'elle était jadis entourée de bois, de prés et d'étangs, comme du temps de M. Jefferson, elle étouffe à présent dans une ceinture de grandes maisons banales. On a beau me dire qu'elles ont coûté fort cher, elles n'en ont pas plus de mérite à mes yeux. Non, il en est des villes et des universités comme des hommes : la richesse tue en eux quelque chose qui ne se retrouve, ni ne se remplace jamais. A présent que l'Université est devenue une des grandes universités d'Amérique, avec un gymnase grand comme une gare, un dortoir aussi vaste qu'une caserne, etc., elle attire de plus en plus de garçons du Nord, et je ne m'en plains pas, mais je constate qu'elle n'est presque plus une université du Sud. Ses professeurs viennent d'un peu partout...

Un fait curieux. En 1920, les automobiles étaient assez rares autour de l'Université. Bien peu d'étudiants en avaient. Maintenant, les rues en sont encombrées. Ah ! aller à ses cours dans une Packard, je n'arrive pas à croire que cela soit sérieux. C'est plus fort que moi, je ne puis me persuader que le goût de l'étude s'accommode de ce genre de luxe.

1. L'Université de Virginie à Charlottesville.

25 MAI.

Après dîner, vers huit heures, je suis allé rendre visite à mon ancien professeur de latin, le Dr Fitzhugh, un des hommes les plus savants du pays, tout à fait inconnu en France, mais fort apprécié dans les universités allemandes à cause de sa théorie du *Tripudium*. *The sacred tripudium!* Ces mots ressuscitent toute une partie oubliée de ma jeunesse. Selon le Dr Fitzhugh, le *tripudium* était une danse sacrée à trois temps et l'on en retrouverait une espèce d'écho sourd non seulement dans toute la poésie latine, mais dans la littérature de toutes les langues indo-européennes. Il a écrit sur ce sujet des thèses connues des spécialistes. Et comme je l'interroge un peu sur ce sujet, il recommence son cours avec une bonne volonté et un enthousiasme qui m'ont donné envie de me lever et de lui serrer les mains, ce que j'aurais fait si le respect que j'ai pour lui ne m'avaient retenu de l'interrompre. Ses théories n'ont pas plus varié que son physique, et elles lui ont gardé cette jeunesse de cœur que je ne puis m'empêcher de mettre si haut. Avec son front à deux étages, ses yeux un peu myopes derrière de gros verres et sa barbiche blanche qui ressemble à la barbe de Mallarmé, il est exactement le même qu'en 1919, lorsque je l'ai vu pour la première fois. « On vous reproche d'écrire des livres sombres, me dit-il un peu plus tard, au moment où je me lève pour prendre congé. Persévérez dans cette voie si c'est la vôtre. C'est parfaitement légitime. » Et, repris par sa vieille passion d'humaniste, il ajoute : « *I stand by the Sacred Tripudium!* »

26 MAI.

Nous avons quitté l'Université par les plus belles vallées du monde, et j'aurais voulu m'y attarder, mais le temps presse. Le temps presse toujours, de la naissance à la mort. Pourquoi? C'est que nous ne savons pas nous arrêter. A peine ai-je le loisir de revoir de loin les Ragged Mountains, où Poe a situé un de ses contes. C'est, je crois, au cours d'une de ses excursions dans ces montagnes qu'il aurait prédit à quelques camarades la guerre entre les États du Sud et du Nord.

La veille de notre départ, vers dix heures du soir, par un clair de lune admirable, je me suis assis avec Jim sous les grands arbres qui poussent devant la vieille bibliothèque, et, pendant quelques minutes, j'ai senti la douceur de vivre. Peut-être les souvenirs m'y aidaient-ils, car je ne sais par quelle alchimie la tristesse d'hier se transforme en sensations de bonheur, mais un bonheur tranquille, un bonheur d'ombres. Je me suis demandé s'il existait en aucun endroit du monde un paysage qui me fût plus cher que cette longue pelouse bordée de colonnes blanches et d'arbres noirs. Au-dessus de nous, il y avait le murmure de la brise qui agitait les feuilles et, plus haut, le grand fleuve des étoiles.

At midnight, in the month of June,
I stand beneath the mystic moon...

Ces vers, je suis sûr que Poe les a écrits en pensant à cet endroit où j'étais assis. Mais quoi, cette nuit merveilleuse, ces arbres et ces colonnes, ç'a été pour moi le décor d'un cauchemar, le cauchemar de la jeunesse. Ici même, l'idée absurde et dégradante du suicide m'a traversé la tête. Que j'étais bête !

De Charlottesville, nous sommes allés à Durham, dans la Caroline du Nord. Petite ville bruyante et laide, aussi laide qu'elle est prospère. Notre hôtel faisait face aux usines des Lucky Strikes et du tabac Bull Durham. Entre deux gratte-ciel, on aperçoit un paysage aussi plat que l'accent des gens d'ici. Après le dîner, des étudiants d'une université voisine viennent me rendre visite. Ils sont très intrigués par ce qu'ils appellent « *the* French *writer* » et me posent des questions naïves sur le triste Montparnasse et le lugubre Montmartre, qu'ils voient comme deux paradis rivaux. Les noms de Cocteau et de Gertrude Stein volent sur leurs lèvres innocentes. L'un d'eux me confie qu'il est en révolte contre sa famille. « Vous ne savez pas ce que c'est que de vivre à Durham ! », me dit-il. Eh ! si, mon vieux. Je n'ai qu'à regarder par la fenêtre. Un autre, qui s'est tu pendant longtemps, me demande tout à coup de lui parler de madame de Pompadour... Au moment de se retirer, ils me préviennent qu'à cinq heures du matin la sirène de l'usine appelle les ouvriers au travail (à cinq heures du matin !) et que, par une fantaisie dont on

n'est pas peu fier ici, cette sirène imite le mugissement du taureau (Bull Durham). J'ai feint de trouver cela très ingénieux, mais je me suis mis du coton dans les oreilles en me couchant.

Le lendemain, Jim me mène à Duke University, l'université la plus riche du pays, me dit-on, et toute de style gothique. Nous nous trompons de route et un étudiant que nous rencontrons s'offre à nous piloter. Il nous explique que l'université est plus intéressante qu'Oxford puisqu'elle est gothique, comme Oxford, et qu'elle est plus grande. Et, le rouge au front, je l'entends dire : « Et elle a sûrement coûté plus cher. » Il est très beau, même lorsqu'il dit ces bêtises, beau comme le sont des millions de jeunes Américains, et je ne puis m'empêcher de penser : « Amérique, ton chef-d'œuvre, c'est cette jeunesse, sans doute la plus belle du monde. Laisse les vieilles pierres à la veille Europe et ne te soucie pas d'être ogivale. » Enfin, nous arrivons. Je voudrais dire quelque chose de ces innombrables collèges, mais il est impossible de rendre l'impression de tristesse et de découragement que produit ce faux gothique flambant neuf, en pierres meulières. Oxford, oui. Tout y est, les pignons, les gargouilles, les fenêtres à meneaux, les voûtes à nervures, que sais-je, tout. Hélas ! Un soleil tropical dévore ce monument d'imposture. Comment n'a-t-on pas compris qu'un climat comme celui de la Caroline réclamait un style *colonial* et que le néo-grec eût dû triompher ici, avec ses colonnades blanches et ses frontons ? Le gothique est un style de pays pluvieux, embrumé. Il faut aller en Amérique pour voir une chapelle ogivale entourée de palmiers. (Et Palerme ? Eh oui ! je sais bien, mais j'ai raison malgré tout.)

2 JUIN.

Hitler a donné l'ordre d'ouvrir le feu sur Almeria pour venger les morts du *Deutschland*. Cette nouvelle est commentée dans toute l'Amérique de la façon la plus alarmiste. Plusieurs fois par jour, la radio nous rappelle que l'Europe est à un doigt de la guerre. J'ai beau me dire que la presse américaine exagère systématiquement les mauvaises nouvelles d'Europe, je souffre d'une grande angoisse.

3 JUIN.

Quelques civils ayant été réduits en bouillie, à Almeria, Hitler a déclaré que l'honneur allemand était vengé et que l'incident était clos.

8 JUIN.

A Nag's Head, dans la Caroline du Nord et au bord de l'océan. Nag's Head, parce qu'autrefois, les naufrageurs du pays attachaient une cloche au cou d'une vieille jument et l'envoyaient sur la plage quand la nuit était tombée ; elle errait ainsi, çà et là et les bateaux qui passaient au large, trompés par ce bruit de cloche, qu'ils pouvaient prendre pour la cloche d'une bouée, venaient s'échouer sur les sables.

Nous avons une chambre dans un hôtel frais et silencieux qui fait face à l'océan. Toute la journée, des libellules géantes viennent se heurter aux grillages de nos fenêtres ; sur le balcon où je me promène, elles me frôlent le visage de leurs ailes et se cognent à moi. Elles sont si nombreuses qu'il est difficile de les éviter ; on les voit aussi collées aux murs et au plancher, et je finis par rentrer dans ma chambre, de crainte d'en écraser sous mes pas. Elles sont d'un beau bleu nocturne et nous débarrassent de moustiques dont elles sont extraordinairement friandes.

Derrière l'hôtel, il n'y a que des dunes, mais au delà des dunes, des bois de pins où nous nous sommes promenés l'autre jour. Nous sommes allés jusqu'à un endroit où les premiers colons du pays avaient construit un village qu'ils avaient fortifié. Ils étaient venus d'Angleterre au nombre de deux cents. Ce qui leur est arrivé, personne ne l'a jamais su, mais, des années plus tard, on a trouvé leur village absolument vide. Sur le tronc d'un arbre, un des colons avait hâtivement taillé le nom d'une tribu indienne (des Sioux, semblerait-il), et des ossements ont permis de croire qu'un certain nombre d'entre eux avaient été massacrés. Pas tous cependant. Des années encore s'écoulèrent, puis des explorateurs signalèrent dans le pays la présence d'Indiens *blonds*. Les vainqueurs

avaient-ils emmené les femmes des Blancs? C'est possible. J'ai visité le village qu'on a reconstruit comme il était il y a trois cents ans. De grands pieux plantés les uns à côté des autres l'entourent d'une solide palissade. Çà et là, de petites maisons de bois disséminées parmi les pins, et une chapelle qui sent la forêt, avec ses longs bancs gauchement équarris et ses fenêtres étroites comme des meurtrières. J'ai essayé, comme un enfant, de me figurer les coiffes puritaines qui ont dû s'agiter entre ces murs odorants, et les pensées qu'on menait sous ces coiffes, les souvenirs d'une Angleterre lointaine, la nostalgie de Londres (cette ville si sale, nous disent les mémoires du temps, qu'à mi-chemin de Douvres, elle s'annonçait déjà par ses puanteurs, mais le mal du pays devait arranger tout cela dans l'esprit des exilés) et, au milieu d'un sermon fort ennuyeux qui, la chaleur aidant, endormait les plus fanatiques, le sifflement des premières flèches.

On a beau me parler, je ne puis m'empêcher de rêver à tout cela, de continuer pour moi seul cette histoire d'une atrocité banale. Il y a le brouhaha des hommes et des femmes qui courent à leurs postes, des grandes portes qu'on ferme, des mousquets qu'on arme, tout ce tumulte de gens vêtus de blanc, de gris et de noir qui s'affairent sous un ciel d'une radieuse indifférence. Si, au bout d'une heure ou deux, les portes cèdent sous la pression de l'ennemi, le village se réfugiera dans le blockhaus circulaire avec sa double ceinture de pieux taillés en pointes. Là, l'ultime ressource est de chanter des psaumes en tuant le plus de monde possible... J'ai longuement interrogé Jim sur l'histoire de ce temps, je lui ai demandé de me parler encore une fois de ces pointes de flèches qu'on trouvait encore, lorsqu'il était petit, en grattant un peu le sol dans les bois, et si l'on ne trouvait pas de pointes de flèches, du moins revenait-on chez soi avec une balle de fusil de la révolution ou un éclat d'obus de la guerre civile. Toute l'histoire d'Amérique tient dans ces découvertes.

9 JUIN.

Le plaisir tue en nous quelque chose. Il y a plusieurs années que je pense cela et depuis plusieurs années, j'ai des mouve-

ments de révolte contre moi-même, mais je ne puis me résoudre à en parler à personne.

Je me suis fait, l'autre jour, une horrible brûlure. La pensée que cette brûlure répond à je ne sais quel vœu obscur que je n'ai pas même osé formuler, cette pensée m'a troublé, me trouble encore. Hier soir, à dîner, j'ai ressenti tout à coup ce bonheur étrange que je ne puis définir. Je voyais derrière les vitres le sable jaune pâle et la mer d'un bleu de turquoise... Mon cœur battait très fort et j'ai eu de la peine à cacher mon émotion. Je suis retourné à ma chambre, j'ai attendu qu'il fît noir. Le ciel était déchiré de longs éclairs qui le parcouraient d'un bout à l'autre. J'ai profité de ce qu'on ne faisait pas attention à moi et suis allé, pieds nus, sur la plage. Les vagues furieuses faisaient un bruit de canonnade. Dans l'obscurité brillaient çà et là des débris de pourriture rejetés par l'océan, poissons morts et phosphorescents, et j'ai reconnu la carcasse d'un requin que j'avais regardée l'après-midi. J'ai écouté le grand cri qui venait du large et je suis resté là quelque temps, le cœur plein d'amour, dans un sentiment de sécurité profonde. Mais à quoi bon parler de ce qui ne peut s'exprimer ?

10 JUIN.

De retour à Suffolk. Je crois que beaucoup de choses nous sont offertes afin que nous puissions renoncer à elles. Un homme qui n'a jamais rien refusé est un homme bien pauvre. Mais faire en sorte qu'on ne puisse accepter ce que la vie nous donne, là est la plus grande de toutes les fautes. Se ligoter par des vœux est horrible. Poser la chair du sacrifice sur l'autel et la regretter quand la flamme la consume, non ; il faut demeurer libre jusqu'à la fin d'agir en bien ou en mal.

19 JUIN.

Je n'ai pas quitté mon lit depuis huit jours et le médecin m'a laissé entendre que la guérison de cette plaie demanderait encore plusieurs semaines. J'ai passé deux nuits sans oser dormir, de crainte que, remuant dans mon sommeil, je ne

rouvrisse ce qui se referme si difficilement. La nature est si lente et si tatillonne, elle ne souffre pas qu'on la brusque dans ses méthodes. Dans mon cas, le baume analgésique ne fait que retarder la guérison. Des livres m'aident à prendre en patience cette incommodité.

Par curiosité, j'ai lu quelques lettres de Proust, mais je ne puis arriver à comprendre qu'un homme intelligent se mette en peine de choses insignifiantes, d'un article de journal, d'une parole prononcée de telle façon par une dame au cours d'une soirée. Quel étrange plaisir trouvait-il donc à rétrécir la vie de cette manière? Au bout d'une vingtaine de pages, j'ai refermé ce livre.

21 JUIN.

Je puis me lever et travaille à ma table. Toujours pensé que les maladies, grandes et petites, et les accidents qui viennent déranger notre vie montrent clairement la volonté qu'a la nature de se débarrasser de nous ; elle essaie par tous les moyens de nous affaiblir et de nous user. Cela commence assez tôt, peut-être aux environs de la vingtième année, mais ce qui est le plus singulier, c'est le soin, la bonne volonté, la générosité avec lesquels cette même nature, qui veut notre mort, met tout en œuvre pour nous guérir. Ainsi, le travail incessant des tissus qui se reforment me paraît admirable.

24 JUIN.

Promenade en voiture avec Jim. Belle campagne, mais trop plate et trop unie. De temps en temps, au détour d'une route, un petit bout de forêt vierge, des cyprès poussant les uns à côté des autres, dans une eau noire. Heureux qu'on n'ait pas asséché ces marais, ni coupé ces arbres. Je me suis arrêté un moment dans l'obscurité de ces bois où flotte je ne sais quelle odeur de préhistoire. Dans le paysage nu qui l'entoure, ce petit fragment de la grande forêt primitive fait songer à un souvenir d'enfance extrêmement lointain enfoui dans la mémoire d'une personne adulte. Mais d'une façon générale, mis à part quelques vestiges du XVIIIe siècle et de la guerre de

Sécession, la terre d'Amérique est une vaste page blanche, alors que la campagne autour de Rome, par exemple, est une sorte de palimpseste.

24 JUIN.

Je finirai par me déprendre tout à fait de ce journal, parce que je n'ai pas réussi à y mettre ce qui compte réellement pour moi. Bien peu de mes difficultés intérieures transparaissaient dans ces pages ; je n'y retrouve pas grand'chose de cet incessant débat entre ce qui est vrai — et veut me gouverner — et ce qui est illusoire — et me fascine. Je suis en ce monde comme un hypnotisé qui essaie de revenir à l'état de veille et à la pleine conscience ; j'ai cédé aux prestiges d'un simple mirage ; me réveiller à présent est difficile, pénible.

25 JUIN.

Hier, comme nous passions devant une charmante maison blanche entourée d'arbres et de fleurs, je n'ai pu m'empêcher de dire à Jim que j'aurais voulu vivre dans une maison toute pareille, sinon celle-là. Ce qui l'a fait rire d'une façon immodérée. « Tu ne sais pas ce que tu dis ! répétait-il. C'est notre *funeral home.* » Il m'a expliqué ensuite ce que c'est qu'un *funeral home.* Quand il meurt quelqu'un en ville, on lui fait sa toilette, on l'embaume (horreur !) et on l'emmène passer une nuit ou deux dans une chambre de cette jolie maison. La chambre est meublée comme une chambre d'hôtel. Je ne sais combien de morts on peut héberger ainsi en attendant l'enterrement, mais, la nuit, une petite lumière dans l'angle d'une fenêtre indique qu'il y a *quelqu'un.* Ces hôtelleries pour défunts existent un peu partout en Amérique. Certaines, paraît-il, sont immenses. Quel parti un Edgar Poe eût tiré de cette institution macabre ! On imagine le voleur s'introduisant par erreur dans une maison de ce genre, etc.

26 JUIN.

Je lisais ces jours-ci les lettres du général Lee. Il y en a plusieurs dans lesquelles il parle de cette vieille maison que

j'ai décrite dans *Mont-Cinère*. Cette maison s'appelait en réalité Kinloch et appartenait à mon oncle Turner. J'y ai passé quelques jours aux environs de Noël, en 1919. Nous nous levions de très bonne heure, alors qu'il faisait encore nuit. Dans la grande salle à manger sombre, mon oncle lisait ou récitait de longues prières, puis nous nous jetions sur ces bonnes choses indigestes qu'on vous sert en Amérique, au petit déjeuner, du pain si chaud qu'on s'y brûle les doigts, des crêpes épaisses et nageant dans du beurre. Par les fenêtres, on apercevait les collines bleues. Mais j'ai dit tout cela dans mon livre. Comment ai-je pu donner cette belle maison à une famille d'avares? Je ne savais où fourrer mes personnages, et, d'autre part, il y avait ce décor qui me tentait.

27 JUIN.

En remontant la rue de cette petite ville du Sud, rue semblable à des milliers d'autres rues dans toute l'Amérique, avec ses banques de marbre blanc, ces *Prisunic* écarlates, ses pompes à essence jaunes ou rouges, toute cette triste laideur qui ne se distingue plus de la laideur du Nord ou de l'Ouest, je me disais que le Sud avait perdu la guerre non en 1865, mais à partir du jour où il a consenti à imiter le Nord, c'est-à-dire, j'imagine, vers 1920, sinon plus tôt. Cette uniformité de toutes les petites villes des États-Unis a quelque chose d'accablant. On voudrait découvrir ce qui distingue telle ville de Georgie de telle ville du Massachusetts, et si l'on se trouve dans la Main Street, on n'y réussit pas. Les Main Streets de ce pays sont faites sur un modèle invariable. Étrange.

19 JUILLET.

Passé la journée avec Gide qui est à Londres pour quelques jours... Déjeuné chez Kettner's. Je craignais que cet endroit ne plût pas à Gide, mais il semble le trouver à son goût et admire les scabieuses du Caucase dont s'orne notre table. Il est d'excellente humeur, ce qui ne l'empêche pas de se montrer fort pessimiste en ce qui concerne l'avenir de l'Europe, car un ami et lui parlent de politique. « Trop d'écueils, murmure Gide,

trop d'écueils pour qu'il n'y ait pas de naufrage. » Il parle amèrement du parti communiste et des attaques auxquelles il est en butte depuis son dernier livre (*Retouches à mon retour d'U.R.S.S.*)... Après le déjeuner, Gide et moi, nous allons à Brompton Road sur l'impériale du *bus*. Dans le salon bleu et rouge (où je me suis remis à travailler ces jours-ci), je ne sais comment il se fait que nous parlons de la Bible. Gide me dit qu'il la lisait autrefois au point qu'elle l'avait *envoûté*. Comme je lui parle de la répugnance que me causent certaines paroles de saint Paul, Gide me cite un mot de l'abbé M... à qui il confiait son peu de goût pour le grand apôtre. L'abbé l'a regardé un instant en souriant, puis a fini par dire : « Saint Paul, c'est l'arête du poisson. » Mot que Gide trouve admirable. « Ne souriez pas, dit-il. C'est en effet l'arête qui forme la structure du poisson, de l'ἰχθύς, c'est la colonne vertébrale du christianisme. » Il me rappelle ensuite, et ceci me frappe beaucoup, que les épîtres de saint Paul sont antérieures aux évangiles...

Un peu plus tard, comme nous reparlions du christianisme, il me dit que, pour sa part, l'expression *chercher Dieu* lui paraissait beaucoup trop vague et ne correspondait pas à grand'chose dans son esprit. Et il a ajouté, en baissant un peu la voix : « Je me sens beaucoup plus près du Christ... que de Dieu. » Nous nous sommes quittés peu après.

27 JUILLET.

Chaque fois que j'ouvre la Bible, j'y trouve une allusion directe à ma vie, à mes problèmes, aux formes particulières que prend chez moi la faiblesse morale. C'est pour cela que je vois en ce livre un livre magique. De qui parle, en effet, le second chapitre de Jérémie? Du lecteur, de n'importe quel lecteur ayant ouvert le livre à cet endroit et lisant ce que j'y lis sur l'onagre qui n'est jamais rassasié, sur Israël qui se prostitue aux *baalim*, de même que chacun de nous court après les faux dieux, c'est-à-dire après toutes les illusions du monde, cherchant notre joie dans ce qui passe, alors qu'aucune joie n'est vraie, ni permanente qui n'est surnaturelle. Il y aurait trop d'exemples à citer.

Vers ma vingtième année, j'avais écrit une page sur la lecture de la Bible. Cette page est perdue, mais je me souviens que je cherchais à indiquer, avec les faibles moyens dont je disposais, que le peuple juif était chacun de nous et que dans le grand drame qui se joue dans la Bible entre l'Éternel et son peuple, le rôle de la conscience est tenu par Moïse et tous les prophètes qui sont venus après lui. Ainsi, quand les Israélites veulent lapider Moïse, c'est une image de la nature humaine en révolte contre la grâce. De même quand Jérémie est persécuté par les gens de la Cour qui le font descendre dans un puits...

21 AOUT.

Notre chambre donne sur la plage. Quand je lève les yeux de dessus mes livres ou mon roman, je vois, dans l'encadrement de la fenêtre, un bout du drapeau danois, rose géranium et blanc, qui flotte sur l'hôtel, et la mer. Lorsqu'il fait beau, j'aperçois la côte de Suède. Vers midi, de la salle à manger de l'hôtel monte une valse minaudière et câline, à moins que ce ne soit l'ouverture de *Ruy Blas*. C'est l'heure du *premier service*, c'est l'heure, pour moi, de faire disparaître mes papiers dans le tiroir de la table, car de travailler dans ce vacarme, il n'en est pas question ; mais ne soyons pas hypocrite : jusqu'à la fin de mes jours, il y aura quelque chose en moi qui bénira le moment de la récréation.

31 AOUT

J'écris ceci dans une vieille forêt près de Copenhague. A condition de rester immobile, on finit par voir des daims et des cerfs qui s'approchent timidement, par petits groupes, entre les chênes vénérables. Ils dressent le cou en me voyant, remuent une oreille et, pris d'un doute, s'éloignent dans un grand bruit de branches cassées. J'avais glissé le livre de Job dans ma poche, mais c'est *As you like it* que j'aurais dû prendre, et ce décor appelle invinciblement des vers de Shakespeare. Cet amour des forêts, de la solitude dans une forêt, il me semble que je l'ai porté en moi depuis ma plus petite

enfance. D'aussi loin que je puisse me souvenir, j'ai aimé la présence des arbres et le bruit du vent dans le feuillage. Ce n'est ni au bord de la mer, ni dans la montagne que j'ai vraiment connu la paix, mais dans les bois.

25 OCTOBRE.

A la salle Pleyel pour voir le *Dibbouk*. La pièce était donnée en hébreu, mais je l'avais déjà vue en français et en yiddish, et je la connaissais bien pour l'avoir lue à plusieurs reprises ; cela m'a permis de *reconnaître* l'original au passage, mais non aussi parfaitement que je l'aurais voulu. La salle était, bien entendu, pleine de Juifs. Les ouvreuses et moi, nous aurions pu former un petit groupe de Gentils, mais le gros des spectateurs aurait pu dire avec un des personnages de la pièce : « Ne sommes-nous pas tous de bons Juifs de Miropol ? » Pourtant, j'ai hésité un peu sur la race de ma voisine, personne extrêmement élégante, au nez relevé, à l'accent parisien, mais comme un phonographe se mettait à jouer un air juif, elle l'a fredonné aussitôt. Admirable jeu des acteurs. Ils poussent à l'extrême la caricature du Juif et atteignent à des effets saisissants, alors que des acteurs non juifs (comme ceux que j'ai vus à Paris, dans cette même pièce) affaiblissent le texte en essayant d'escamoter ce caractère comique, comique si près du désespoir. Je pense surtout aux scènes entre mendiants.

Elle est merveilleuse cette histoire du jeune cabbaliste amoureux, dont l'amour est plus fort que la mort. Sa malheureuse âme, avide de tendresse, résiste à la destruction du corps qu'elle habitait et s'attache à la jeune fille dont elle empêche le mariage avec un autre. Et pour faire lâcher prise au Dibbouk, il faudra les adjurations et les puissants exorcismes d'un rabbin miraculeux. Cérémonie effrayante. Il y a quelque chose de presque insupportable dans le dialogue entre le vieux rabbin et le jeune mort. Très frappé par tout cela. Rentré chez moi, je me suis couché, mais n'ai pu dormir. Il a fallu que, dans le noir, je *revoie* la pièce presque tout entière...

8 NOVEMBRE.

Si l'on savait seulement que le ciel tout entier tient dans notre poitrine et que l'Éternel se repose en nous ! Que la voix de l'Univers nous parle à tout moment, dans le murmure de la pluie, dans le chant d'un oiseau, dans quelques traits jetés par un grand artiste sur un carré de papier, dans un tranquille prélude de Bach... Seuls, les sourds et les aveugles traversent la vie sans être accablés de sa beauté sans cesse jaillissante.

10 NOVEMBRE.

Quel silence dans la maison ! Il est six heures du soir et je crois que tout le monde est sorti, sauf moi. J'entends le grelot du chat dans l'antichambre et le murmure confus qui monte de la rue, c'est tout. J'espère que je n'oublierai pas cette heure de paix, que je saurai en retrouver le chemin, plus tard.

15 NOVEMBRE.

Lecture de *Lamia*. Quand je lis Keats, j'ai l'impression d'être un ours dans un torrent de miel, car tout y est délicieux. Plus qu'un autre, je crois, Keats a eu ce don si rare d'évoquer d'une façon précise ce qu'il décrit à peine. Tout l'univers sensible paraît tenir dans ses vers, mais lorsqu'on y regarde d'un peu près, dans l'espoir d'analyser cette magie, que trouve-t-on ? Ici une épaule nue, là une boucle de cheveux dorés, là un narcisse...

SANS DATE.

— Dans tout l'univers, je crois que rien n'est plus chargé de pensées humaines qu'une route. Sur tous les grands chemins où passent les hommes, à pied, à cheval ou en voiture, on a construit des romans, rêvé des assassinats, préparé des révolutions et travaillé peut-être au bien de l'humanité. Si les routes n'existaient pas, s'il devenait possible de se rendre dans

l'instant même d'une ville à l'autre, l'activité mentale de la race humaine faiblirait au bout de quelque temps et nous finirions par tourner en rond dans un domaine intellectuel de plus en plus restreint, n'ayant plus la route par où nous enfuir...

— Dans Chestov, cette phrase qui me laisse rêveur : « Tant que l'écrivain compose, c'est-à-dire tant qu'il réfléchit et écrit, il représente une certaine valeur, mais en dehors de sa fonction, il est le plus nul des êtres humains. » (*Sur les confins de la vie*, Ed. Schiffrin, p. 129).

— Je croirais volontiers l'occultisme lorsqu'il affirme que la nature végétale est plongée dans le sommeil, car si quelque chose donne l'impression de parler en rêve, c'est un arbre où passe la brise.

— La musique s'est mêlée à toute ma vie et à ce point qu'il me serait difficile de concevoir l'une sans l'autre. Je ne suis pas sûr que cela soit tout à fait bon, mais il est trop tard pour y changer quelque chose. Avec le temps, j'ai appris à me dégager peu à peu de certaines influences musicales et surtout à ne plus considérer la musique comme un refuge dans des moments difficiles ; au contraire, c'est dans ces moments-là que je la fuis ; je ne veux plus l'entendre que dans le calme et, si cela est possible, dans le bonheur. Dorloter sa mélancolie en la nourrissant de toute la tristesse des nocturnes, non.

Le premier concert que j'entendis fut donné dans l'ancien Trocadéro, vers la fin de la guerre. Le fameux écho de cette salle désastreuse joua d'abord à cache-cache avec la *Marche hongroise*, de Berlioz. Puis une dame se fit entendre dans un air de Haendel et les murs lui renvoyèrent ses harmonieux bêlements avec une fidélité implacable. Le programme était copieux et varié. Il y eut encore autre chose que j'ai oublié, puis l'entr'acte. Ensuite, dans un grand silence, un murmure égal et profond et le vol d'un oiseau noir au-dessus de l'abîme : premières mesures de la *Neuvième symphonie*, qui furent pour moi la révélation d'un monde nouveau. Jusque là, j'avais cru que toute émotion religieuse ressortait nécessairement au catholicisme, mais la voix que j'entendais dans cette musique surnaturelle me parlait d'un univers infiniment plus étendu que je ne l'avais soupçonné ; je reconnaissais avec étonnement

que le sens du divin n'était pas l'apanage exclusif de l'Église. Moins ignorant, j'eusse été moins troublé. Ce n'était pas que l'Église me parût moins vraie, mais elle devenait autre à mes yeux et ce changement m'inquiétait, car je ne savais ce qu'il pouvait en sortir. Les jours qui suivirent ne me rendirent pas la paix. Un long travail s'était fait en moi, et tout à coup, dans une région obscure de mon esprit, quelque chose éclatait. La terre, que j'avais appris à dédaigner, me parut d'autant plus belle et plus attirante que je pensais me retirer du monde, mais je n'osais m'avouer que je m'étais trompé, et des souffrances commencèrent, dont je ne me suis jamais tout à fait remis. Ce qui me paraît plus curieux que tout le reste, c'est qu'ayant bien des fois entendu depuis la *Neuvième symphonie*, je n'ai jamais pu retrouver ce caractère religieux que je lui prêtai tout d'abord.

— Rien de plus secret que le regard humain. Qu'on y lise la joie, le désespoir, la colère ou le désir, il m'a toujours paru qu'il contenait autre chose encore que ces émotions passagères et que cet autre chose demeure proprement inexprimable. Au fond des yeux les plus visiblement tournés vers le monde extérieur se devine la présence d'une arrière-pensée mystérieuse ou, si l'on veut, d'une espèce de regard second dont quelque chose se fait voir parfois. Quel nom lui donner pour le définir? Je n'en puis proposer aucun. C'est, je crois, le regard de quelqu'un qui *sait* et voilà tout ce que je puis en dire. Je l'ai surpris plus souvent dans des yeux d'enfants que dans des yeux d'hommes. Il m'est arrivé d'avoir honte en écoutant les bêtises de certaines personnes, parce qu'en me parlant de cette façon triviale et ennuyeuse, elles tournaient vers moi un regard où brillait une insondable sagesse dont elles n'avaient aucunement conscience.

— Quand j'écrivais les premiers chapitres d'*Adrienne Mesurat*, je pensais que, tôt ou tard, j'en viendrais à parler du pigeon blanc de mon héroïne. Ce pigeon, je le voyais dans une cage d'osier qu'Adrienne plaçait quelquefois sur la table de la salle à manger. Et dans sa tristesse, elle parlait à mi-voix au bel oiseau qui semblait l'écouter. Une nuit qu'elle avait porté l'oiseau dans sa chambre, elle appuya sa tête sur la cage, et ses cheveux, qu'elle avait dénoués, se répandirent en

un grand flot sombre qui fit l'obscurité tout autour du pigeon. Je puis dire que cette image m'accompagna d'un bout à l'autre du livre, et je ne sais comment l'occasion de la décrire ne me fut pas donnée, mais il semblait que le roman n'en voulût pas :

De même, je regrette de n'avoir pas mis en tête d'*Épaves* ce vers admirable :

Paris change, mais rien dans ma mélancolie
[n'a bougé...

Il m'eût permis d'inscrire sur la première page de mon livre un nom que je révère entre tous les noms de poètes, mais un inconcevable oubli en a décidé autrement.

— H... m'a montré un film qu'il a tourné avec moi, l'été dernier, dans les jardins du Trocadéro. Je me souviens qu'il m'avait demandé de me promener « d'un air naturel » pendant qu'il prenait ses vues. Aussi n'est-ce pas sans gêne que je me vois apparaître sur l'écran. J'ai l'air horriblement gauche et mal fagoté, car les vêtements profitent toujours de ce qu'on se sent mal à son aise pour donner l'impression qu'on les a mis de travers. Peut-on manquer d'assurance à ce point? Mon regard est celui d'un coupable et je me trouve même une expression un peu sournoise. H,.. à qui je fais part de cette opinion, me rit au nez. Il est très fier de son film et remet avec soin dans leur boîte ces épouvantable images. Je comprend que les sauvages brisent les appareils de photographie des touristes qui veulent les « prendre » et qu'ils accusent de vouloir leur voler leur *reflet*. Jamais je ne puis voir une photographie de moi sans éprouver une espèce de choc. Pourquoi? Je n'en sais absolument rien, mais je crois que ce sentiment est beaucoup plus général qu'on ne l'imagine.

— Déjeuné chez les C... dans leur maison de Portman Square. La décoration des pièces se réduit à des filets d'or le long des portes et des plafonds. On chercherait vainement une maison plus élégante et plus simple dans le raffinement de ses proportions. Le *Bar des Folies-Bergère* est accroché dans la salle à manger et j'ai du mal à en détacher les yeux

pendant toute la durée du repas. Ce n'est pas seulement la qualité de ce merveilleux tableau qui me retient, c'est aussi l'énigme de la glace dans laquelle se trouve reflété un personnage que nous devrions voir de dos, au premier plan, et qui n'y est pas... Au salon, la *Loge*, de Renoir et cinq magnifiques Seurat. Après avoir regardé ces toiles aussi longuement qu'il m'était possible, je me suis demandé ce que la peinture me donnait, en plus d'un plaisir immédiat et toujours très vif. M'a-t-elle aidé dans mon travail d'écrivain? Il n'y a pas de couleurs dans mes livres, il n'y a que du blanc et du noir, des effets de lumière et d'ombre, mais ce sont les livres d'un homme qui voudrait savoir dessiner avec force. Mon admiration va toujours aux peintres dont le trait est le plus énergique...

— A Bellagio. Nos fenêtres donnent sur le lac; paysage d'une beauté féerique, d'une beauté un peu trop féerique pour qu'on ne finisse pas par bâiller devant cet immuable azur de l'eau et du ciel. Je regrette toujours qu'un rien de laideur ne vienne pas se glisser dans le tableau idéal que l'Italie nous offre de toutes ses fenêtres. Il y a, dans le jardin de l'hôtel, une fontaine dont le murmure ne se perçoit guère pendant le jour, mais emplit le silence des nuits de son mystérieux bavardage... Aujourd'hui, nous avons traversé le lac pour nous rendre à la villa Carlotta, où je ne sais plus quelle grande duchesse allemande a vécu. Les jardins, tout en gradins, en terrasses et en labyrinthes, sont plantés d'énormes rhododendrons, de lauriers, de palmiers et d'orangers; d'interminables allées circulent tout autour de la villa peinte en jaune et fort médiocrement meublée dans le style empire. Un peu partout, des statues d'une écœurante perfection. Le fameux *Amour*, de Canova, triomphe dans la grande salle du rez-de-chaussée. Éros est un fade jeune homme aux traits douceâtres; il tripote Psyché, qui se pâme laidement sous ses caresses. Je me demande où s'arrête le *bon ton* dans ce genre d'ouvrage. A quel moment convient-il d'appeler la police? Il existe à la Glyptophèque de Munich un admirable groupe qui représente un viol, mais si endommagé qu'il ressemble à un quartier de roc d'où sortiraient des cuisses et des bras. L'antiquité rirait bien de nos pudeurs...

Nous avions remis nos passeports au portier de l'hôtel, parce qu'il les exigeait. Il nous les a rendus hier en nous disant d'un *certain* air et sur un *certain* ton : « En Italie, le concierge est aussi agent de police. » Stendhal eût peut-être reconnu ce langage qui rajeunit l'Italie de cent ans.

Fini les lettres de Katherine Mansfield. A la fin de sa vie, elle a eu le sentiment d'une transition vers quelque chose qu'elle pensait être la guérison. Étrange qu'on reconnaisse si rarement les premières approches de la mort. Ainsi, en parlant de sa guérison, elle semble parler de sa mort, mais à la façon d'un écrivain spirituel qui attend avec une joie anxieuse le moment de sa délivrance.

— Hier, en fin de journée, longue promenade dans les jardins de la villa Serbelloni. La maison est posée au sommet d'une colline, je dirais mieux, d'un gros rocher qui avance entre les lacs de Como et de Lecco. Végétation merveilleuse, des massifs de fleurs qui parfument l'air, et un peu partout de petits arbres touffus qui s'espacent quelquefois pour laisser voir l'eau noirâtre à une distance qui donne le vertige. Souvent, le chemin est pris dans le roc et ombragé de pins que le vent a tordus. De temps en temps, il s'élargit jusqu'à devenir une terrasse ornée de statues, orné aussi de grands médaillons de fleurs, pensées et frésias mêlés. On longe des serres, on traverse des grottes, distractions qui empêchent de s'apercevoir qu'on se fatigue, car on monte sans cesse. Ces jardins s'accrochent au rocher comme ils peuvent et leur charme est fait d'une totale absence de plan. La villa elle-même est une maison jaune dont le toit plat est fait de briques roses, et elle est flanquée d'un côté d'une tour grise à créneaux. On l'a construite au XVIe siècle sur l'emplacement de la villa Tragoedia de Pline le Jeune, et une Américaine vient de l'acheter 7 millions de lires. Je crois même que c'est aujourd'hui le dernier jour où l'on pourra grimper jusqu'au sommet du rocher et que demain, le jardin fermera ses grilles aux curieux. On pense avec regret à ce que pouvait être cette villa du temps où le Romain bavard y écrivait ses lettres, la vie pleine et libre qu'on y menait, je n'en doute pas. A peine si l'organisation de notre société bourgeoise permettrait à un Pline d'exister ; il vivrait de nos jours dans un petit

appartement et serait servi par une bonne ou une femme de ménage.

— A Chantilly. Je suis allé regarder le beau *Sassetta* du musée Condé ; les couleurs m'en ont déçu, tout d'abord : ce gris, ces bruns austères me paraissaient tristes, puis ont pris à mes yeux leur véritable sens, qui est un sens mystique. C'est là une singulière peinture, car elle agit autant par la vision directe que par le souvenir qu'on en garde. Saint François lève les yeux et regarde Pauvreté, Chasteté et Obéissance qui flottent au-dessus de la terre, et il y a un tel élan de joie dans l'envol des trois femmes vers le ciel qu'à bien considérer cette scène, on en prend le monde en dégoût. Un sentiment analogue m'est venu en regardant une miniature de Jean Fouquet où l'on voit le Christ quittant son trône pour aller poser une couronne sur la tête de la Sainte Vierge. En général, je ne me plais guère à me sentir l'âme tiraillée ainsi, mais aujourd'hui, je concevais si bien, me semble-t-il, l'esprit dans lequel cette image avait été peinte que j'en éprouvais de la tristesse comme d'un bonheur à jamais perdu. Il y a donc aussi cela, me disais-je, il y a cette joie dont aucune parole humaine ne peut donner une idée. *Nec lingua potest dicere, nec littera exprimere...* Ah ! si l'on pouvait avoir plusieurs vies, si l'on pouvait être tout !

JULIEN GREEN

COUPS DE HACHE

Lorsque, pour la première fois, un gouvernement demanda au Parlement d'abdiquer entre ses mains une partie du pouvoir législatif, ce fut un beau scandale. On traversait ce triste été de 1926 qui reste marqué, dans l'histoire, par le signe de l'angoisse monétaire. Le Cartel des gauches — grand-père du Front populaire — travaillait gaîment, depuis deux années, à mener le pays à sa ruine. Le Ministère Briand-Caillaux prétendit donner un coup de frein sur la descente, avant l'abîme. Il demanda de prendre, par des décrets-lois, les mesures urgentes qu'exigeait le salut du franc.

M. Édouard Herriot occupait alors le fauteuil présidentiel du Palais-Bourbon. Il y était monté après avoir été renversé par le Sénat sous l'accusation d'avoir « crevé le plafond » ; on lui reprochait d'avoir jeté dans la circulation plus de billets de banque qu'il n'y était autorisé par la loi... Bref, le jour où le projet vint devant la Chambre, on vit le président descendre du fauteuil pour le combattre. Certes, le spectacle n'était pas absolument nouveau dans les annales parlementaires. Déjà, Gambetta avait abandonné les hauteurs sereines, impartiales, neutres, de la magistrature présidentielle pour prendre une offensive célèbre et qui ne doit pas être oubliée, contre le scrutin d'arrondissement. Mais trente-quatre années s'étaient écoulées depuis ce précédent mémorable. Et d'ailleurs, combien de députés n'en avaient jamais entendu parler ! Ajoutez que M. Édouard Herriot avait tenu à conserver à son initia-

tive, la force et le piment de la surprise. La séance devant avoir lieu à quinze heures, le président avait bien été obligé d'informer un des vice-présidents qu'il aurait à occuper le fauteuil. M. Bouisson, appelé à cet honneur, en fut informé vers la onzième heure, par téléphone, sous le sceau du plus grand secret. Le personnel administratif de la Chambre apprit la nouvelle en voyant arriver, quelques minutes avant la séance, ce personnage revêtu du traditionnel habit de soirée. M. Aristide Briand m'a dit à moi-même qu'il avait été prévenu à trois heures moins cinq du dessein qu'avait le président de la Chambre de parler *sur* le projet, mais qu'il ne savait si c'était *pour* ou *contre*. L'assemblée fut saisie de surprise en voyant arriver dans la salle des séances son président revêtu d'une jaquette. Elle fut émue, profondément, lorsqu'elle l'entendit prendre, avec éloquence, la défense du droit constitutionnel et des prérogatives parlementaires. Le Cabinet Briand-Caillaux fut renversé. M. Édouard Herriot lui-même abandonna le fauteuil présidentiel. La pure doctrine constitutionnelle était sauvée. Ce ne fut pas pour longtemps. Quelques jours après, en effet, le Ministère de M. Poincaré obtenait le pouvoir de réaliser, par des décrets d'*économies*, les réformes que le Parlement ne se sentait pas le courage de faire.

Il n'y a vraiment que la première édition qui coûte. L'édition Daladier du 19 mars 1939 est la septième, revue, amplifiée et mise au courant des besoins. L'octroi des pouvoirs exceptionnels a été rapidement réduit au plan d'un vote de confiance un peu plus accentué et solennel. L'émotion qui entoura la première demande de pleins pouvoirs était sans doute exagérée ; l'indifférence qui accueille les concessions répétées est certainement excessive.

Évidemment, si le père Wallon, et Batbie, et Laboulaye, et Lefèvre-Pontalis et les autres auteurs de la Constitution de 1875 revenaient en ce monde, ils seraient singulièrement surpris de ce que les hommes ont fait de l'équilibre de pouvoirs qu'ils avaient si savamment dosé. Mais les controverses historiques, les considérations rétrospectives, les argumentations doctrinales n'intéressent plus l'opinion. Le seul problème est de savoir s'il est possible de sortir des dangers de mort qui pèsent sur nous par les voies normales du parlementarisme.

Est-il permis d'escompter une amélioration du personnel parlementaire qui permettrait le retour aux méthodes traditionnelles? A-t-on le droit d'espérer aussi que, quelque jour, les problèmes se présenteront avec une moins dramatique urgence et une moins tragique gravité? Est-ce que, au contraire, le système de la législation par décrets-lois ne doit pas être considéré comme le plan sur lequel il faut organiser d'une façon définitive les institutions des pays civilisés. Ce sont là des problèmes qui méritent de retenir l'attention.

Sieyès (à qui M. Paul Bastid vient de consacrer une étude monumentale et définitive) partait de la distinction entre le *sentiment des besoins* que l'on trouve dans le peuple et ses représentants et la *connaissance des moyens* qui ne peut se rencontrer que dans l'élite gouvernementale.

Les assemblées démocratiques ne sont pas faites pour un travail de technique législative. Cette incapacité s'accentue d'ailleurs à mesure que change la classe sociale dans laquelle elles se recrutent. Si le Consulat a pu réaliser une œuvre législative aussi remarquable par l'ampleur que par la qualité, c'est parce que Sieyès lui avait donné l'instrument approprié qui se caractérisait par la prédominance gouvernementale. Comme les collaborateurs de Napoléon devaient fournir leur travail à l'heure dite, ils ne se préoccupèrent pas toujours de faire œuvre originale. Ils ont construit un code de procédure avec des coups de ciseau dans les formulaires des anciens Parlements et dans les ordonnances de Colbert, de Lamoignon ou de d'Aguesseau. Il en résulte que les citoyens sous M. Albert Lebrun doivent plaider dans les mêmes conditions que les sujets de Louis XIV. Mais si un candidat mettait dans son programme électoral qu'il consacrerait tous ses efforts à la confection d'un code de procédure moderne et digne de la démocratie, quelle chance de succès aurait-il?

La concession des pouvoirs exceptionnels est un acte grave. Mais de là à la considérer comme l'établissement d'une dictature, il y a beaucoup plus qu'un pas. 1° L'octroi de pleins pouvoirs est fait par le Parlement lui-même et par un acte libre de sa souveraineté; 2° les décrets pris par le Gouvernement en vertu de cette délégation ne seront définitifs que par la ratification expresse ou tacite du Parlement; 3° la délégation,

est strictement délimitée par le temps ; 4° ce n'est pas le président du Conseil ni même l'ensemble du Cabinet qui est habilité à prendre des mesures exceptionnelles : c'est le président de la République qui doit en être l'auteur juridique. Chacun connaît la valeur de cette garantie. Mais tout de même le président Loubet, que son successeur Albert Lebrun fêtait l'autre jour à Montélimar a pu dire, dans un fameux discours d'Alger : « Je ne signe pas tout, quoi qu'on dise » ; 5° enfin, la délégation n'est pas consentie à un homme *nommément* désigné. Elle est faite jusqu'au 30 novembre 1939, mais il n'est ni dit, ni même sous-entendu que M. Daladier restera au pouvoir jusqu'à cette date. Les Chambres conservent le pouvoir, en droit et en fait, de le renverser à tout moment : aujourd'hui, demain, dans huit jours. La délégation est faite à un gouvernement anonyme et s'exerce toujours sous le contrôle parlementaire.

On a sans doute remarqué que je n'ai pas signalé comme limitation aux pleins pouvoirs l'objet en vue desquels ils peuvent être exercés. C'est d'abord parce que ces limitations n'ont jamais eu qu'une faible importance pratique. M. Poincaré, cependant scrupuleux juriste, a donné le premier l'exemple de la plus large interprétation. Ayant mission de réaliser des « économies », il en a profité pour changer le nombre, la composition, la compétence et la procédure des Conseils de préfecture. Les autres gouvernements bénéficiaires de décrets-lois, chargés d'assurer la défense du franc, de lutter contre la spéculation, de rétablir la situation économique et financière en ont profité pour modifier les dispositions du Code civil, du Code de procédure ou même du Code pénal. C'est un décret-loi financier qui a décidé que la peine de mort serait applicable à l'espionnage en temps de paix. C'est par l'effet de cette délégation *financière* qu'un misérable enseigne de vaisseau a été fusillé dans un fossé de Toulon ; et si tout le monde estima que jamais peine ne fut plus fortement méritée, il y eut, tout de même, quelques consciences juridiques torturées.

Mais la question ne se pose plus avec la loi du 19 mars. Elle donne au Gouvernement l'autorisation de prendre, par décrets délibérés en Conseil des ministres, les mesures nécessaires *à la défense du pays*. Or, la défense du pays ne saurait se borner à des mesures militaires. La défense nationale est

un bloc. Les pleins pouvoirs sont pratiquement illimités.

Quelles sont les directions que marquent les premiers actes du Gouvernement usant de cette autorité vraiment unique dans notre histoire? Il est bien intéressant de le rechercher.

I

Quelques coups de sécateur autour des offices.

Je crois bien que le meilleur juriste serait fort embarrassé de donner des offices une définition qui répondît exactement aux règles de la scolastique : embrasser clairement tout le défini et rien que le défini. Ce sont des végétations spontanées et cryptogamiques nées du désordre des finances, des excès de l'étatisme, de l'abandon des maximes tutélaires de la doctrine budgétaire.

Ce sont, en somme, des branches de services publics auxquelles ont été reconnues, à des degrés divers, une certaine indépendance à l'égard de l'autorité hiérarchique, une certaine liberté à l'égard de la grande règle budgétaire que nul ne peut dépenser ou recevoir sans l'autorisation du Parlement, et enfin une certaine autonomie à l'égard des règles de la comptabilité publique, du contrôle de l'Inspection des finances, de la juridiction de la Cour des comptes. Il apparaît tout de suite que, nées du désordre, ces institutions ne peuvent engendrer que le gaspillage. A M. Joseph Caillaux revient l'honneur d'avoir signalé, dès 1933, le péril de ces organismes parasitaires. « Il faut, disait l'éminent homme d'État, balayer les offices [1]. » On en a supprimé quelques-uns, mais en même temps, ou peu après, on en créait d'autres. De telle sorte qu'on était arrivé au chiffre impressionnant de soixante-dix-sept offices. dépensant chaque année une somme de vingt à trente milliards en dehors des règles normales de la comptabilité ou du budget. On n'a pas de peine à imaginer les abus, les gaspillages, les prébendes, les favoritismes, les désordres de toute nature qui, aux frais des contribuables, s'étaient mis à pulluler dans ce maquis... Il faut donc savoir gré au Gouvernement d'avoir dès le 20 mars mis en œuvre ses pouvoirs tout frais du

1. Dès 1928 le comte de Fels dénonçait dans la *Revue de Paris* les abus engendrés par les offices.

19 pour entamer la lutte contre ce désordre ruineux. Mais en lui témoignant la gratitude nationale pour la voie dans laquelle il s'est engagé, il est cependant nécessaire de bien délimiter l'importance de l'étape réalisée. Il importe de détruire des erreurs déjà trop répandues et des illusions trop communes.

1° *La suppression d'un office consiste à maintenir le service en lui enlevant seulement la forme d'office.* — Les journaux annoncent la supression de onze offices. Aussitôt, le bon peuple des contribuables se réjouit. Que d'économies vont résulter de ce coup de hache ! Attendons et pas si vite. L'office est supprimé ; le service reste. Il n'y a plus un Office des combustibles liquides ; il existe un Service des combustibles liquides. Il n'y a plus un directeur de l'Office desdits combustibles ; il y a un directeur du service. Les chefs de division, chefs de bureau, rédacteurs, expéditionnaires et employés de toute catégorie ne sont plus agents de l'office, mais directement agents du ministère compétent. C'est la rentrée dans l'ordre. L'ordre est la préface de l'économie. Ce n'est pas encore l'économie.

2° *La suppression des impôts affectés consiste dans la suppression de l'affectation, mais dans le maintien de l'impôt.* — En faveur des offices avait été consenti un grave manquement au principe de l'unité du budget et de l'unité de caisse. Toutes les recettes et toutes les dépenses de l'État, sans exceptions, doivent être prévues, autorisées, chiffrées dans un document unique ; toutes les recettes de l'État, quelles qu'elles soient, tombent dans une caisse unique et n'en peuvent plus sortir que par la vertu d'une autorisation de dépense votée au préalable par le Parlement. Donc aucun service n'a droit à percevoir pour lui-même et à son compte des recettes qu'il puisse dépenser sans limite, sans une autorisation préalable et chiffrée de dépenses.

Le Gouvernement ne pouvait rien contre la Caisse autonome d'amortissement qui perçoit les droits de succession, la taxe de première mutation et le produit des tabacs et des allumettes, en vertu de la loi *constitutionnelle* du 10 août 1926, votée sur l'initiative de Poincaré et que seule une révision de la Constitution par l'Assemblée nationale pourrait modifier. Mais

par son décret sur la réglementation des offices en général, il supprime toutes les autres affectations de recettes fiscales. Les ressources que les offices attendaient jusque-là des impôts qui leur étaient affectés seront assurées désormais par des crédits ou des subventions de l'État. Ainsi les 2 francs par hectolitre payés au Comité national des Appellations d'origine ne tomberont plus dans la caisse du Comité ; mais ils ne sont pas pour cela supprimés : ils tomberont dans la caisse de l'État. Donc les impôts subsistent ; c'est seulement leur direction qui change. « Le bon bénéfice que voilà ! », serait tenté de s'écrier le contribuable. Il aurait tort. L'économie n'est pas immédiate. Elle est à terme. Elle naît aussi spontanément de l'ordre que le gaspillage sort du désordre.

3° *Les dépenses des offices ne sont ni supprimées ni diminuées ; mais au lieu de continuer à dépendre de l'arbitraire de la direction de l'office et de ses facilités de trésorerie, elles seront désormais subordonnées à des autorisations régulières et préalables dans le budget général.* Le décret lui-même précise que les ressources qui autrefois provenaient pour les offices de l'affectation des impôts seront remplacées par des subventions ou des crédits. En montrant la réalité et la mesure de la réforme, il n'est aucunement dans ma pensée de la dédaigner. Désormais, l'office devra demander annuellement le crédit. Il devra donc justifier de ses besoins, de leur importance chiffrée, de leur légitimité. Cette périodicité du contrôle, si jamais se rétablit l'ordre budgétaire, doit être par elle-même génératrice d'économies. Au contraire, avec le système des impôts affectés, un office est toujours tenté de dépenser la totalité des ressources qu'il possède et sur lesquels il considère qu'il a un droit absolu.

4° *Désormais, toutes les opérations de dépense ou de recette des offices seront soumises aux règles ordinaires de la comptabilité publique.* Il sera, à l'avenir, interdit aux offices de refuser la communication de leurs livres à la surveillance des agents de l'État, au contrôle de l'Inspection des finances, à la juridiction de la Cour des comptes. On s'étonne qu'il ait fallu attendre si longtemps cette victoire du plus élémentaire bon sens.

5° *On n'a pas supprimé les offices les plus coûteux, ni ceux qui auraient pu être supprimés sans se survivre dans des services.*

Sur soixante-dix-sept offices, onze ont été supprimés. Ce n'étaient pas ceux qui cachaient les abus les plus nombreux ou motivaient les dépenses les plus lourdes. En dehors, en effet, de l'Office des combustibles liquides, il s'agit surtout d'établissements d'instruction ou d'enseignement technique qui avaient pris la forme d'office dans l'espoir de provoquer des libéralités à leur profit. Mais il n'a pas été touché aux excroissances nées du développement anormal de l'étatisme le plus ruineux. Chacun pense tout de suite à ce monstrueux Office du blé, qui conserve autant de partisans que de candidats aux prébendes, *qui réalise ce tour de force de faire le pain d'autant plus cher que le blé est plus abondant*, et qui procure à nos excellents amis belges la très douce satisfaction de manger à meilleur marché qu'en France un pain qui est cependant fabriqué en partie avec du blé français ; il prélève sur les producteurs pas loin de deux milliards de taxe. On aurait pu supprimer l'office, purement, simplement, absolument, sans le faire revivre dans un service. L'office gère deux milliards pour le compte du contribuable. Or, on n'y a pas touché. On n'est même pas tout à fait sûr que les taxes prélevés sur ces deux milliards pour le fondement de l'office seront considérés comme des recettes fiscales soumises à la règle de l'unité de caisse.

C'est que, en réalité, cette institution est plus qu'un office ; c'est un symbole. C'est le symbole de la fidélité à la politique née des élections de 1936. C'est le signe que, pour un certain nombre de Français, qui vivent jusque dans les sphères gouvernementales et y restent pour le moment silencieux, serrant leurs voiles, dans l'attente d'une bonace que d'autres regarderaient comme une tempête, c'est le signe que, pour certains, l'économie bolcheviste, telle qu'elle se pratique à Moscou, continue à être regardée comme un idéal et comme un modèle.

Sous la direction de mon très éminent confrère, M. Pichat, naguère président du Conseil d'État, a été constitué un comité chargé de présenter au Gouvernement des mesures d'économie. C'est à cet organisme que le public a donné le nom de Comité de la Hache. Or, cette institution s'est considérée comme chargée seulement d'une mission strictement budgétaire et technique. Or, la suppression ou la réforme de l'Office

du blé relève essentiellement et certainement de la politique. Nous n'avons plus qu'à attendre et à espérer.

Aucune personne sérieuse, réfléchie, avertie ne demande la suppression immédiate, absolue, générale et sans exception de tous les offices. Les abus, accumulés pendant des années, aboutissent à créer des situations qu'on ne saurait renverser d'une poussée sans provoquer des catastrophes. Ainsi nous sommes nombreux, libéraux convaincus, partisans déterminés du libre-échange, qui hésiterions, si on nous donnait les trompettes miraculeuses, à renverser tout d'un coup toutes les barrières douanières. Il y a des offices qui doivent rester. Ce n'est pas l'heure de faire disparaître la Caisse autonome d'amortissement. La Caisse de la défense nationale a l'avantage de provoquer des libéralités : c'est un fait que tel individu qui ne donnerait pas un centime à l'État donnera 100 francs à un service d'État érigé en office.

Il y a, d'autre part, tout un ensemble de services industriels ou commerciaux qui vendent des services ou des produits, et qu'on ne peut penser soumettre à la règle de l'unité budgétaire. Il est toujours indispensable, comme pour l'Office national industriel de l'Azote (O. N. I. A.), de pouvoir rapprocher les dépenses de ces institutions et leurs recettes. Il faudrait même dans ces dépenses compter la rémunération et l'amortissement du capital. Donc on comprend que la forme d'office subsiste.

On me dira que le mieux serait de supprimer toutes ces invasions de l'État dans un domaine qui devrait être réservé à l'initiative privée. Je réponds que c'est bien mon avis, mais que c'est tout de même une autre histoire.

Il ne faut pas parler de coups de hache à propos de ce qui vient d'être fait au sujet des offices. Tout au plus constatons avec satisfaction quelques émondages utiles à la serpette et au sécateur.

II

Une solution d'espèce dans le grand problème des finances locales.

Nous avons le devoir certain de soumettre à une revision courageuse et lucide la plupart de nos idées fondamentales et de nos données traditionnelles. C'est aussi une habitude

maintenant centenaire de réclamer en France la décentralisation et d'aller répétant que la commune est *l'école primaire de la liberté*. Or s'il est exact que la décentralisation est une liberté pour les administrations, on n'a pas tardé à s'apercevoir qu'elle ne l'est pas toujours pour les administrés.

Un des dogmes des temps antérieurs à la Révolution était que les assemblées élues seraient certainement plus ménagères des deniers publics que le pouvoir royal. Et même le préambule de la Constitution de 1848 expose, avec une candeur qui ne manque pas aujourd'hui de provoquer les sourires, que la France s'est constituée en république pour diminuer les dépenses publiques et les impôts. Il a bien fallu déchanter.

Pendant la première partie du XIXe siècle, les dépenses locales ne représentaient pour les contribuables de l'État qu'un supplément de charges très supportable. La raison en était double : c'est que d'abord, il y avait très peu de services communaux ou départementaux ; ensuite, du Consulat au bon roi Louis-Philippe, les membres des conseils municipaux et des conseils généraux étaient choisis par le Gouvernement lui-même, parmi les notables, donc parmi les contribuables. Le régime de Juillet établit un système d'élection dans lequel seuls ceux qui fournissaient par leurs contributions les deniers publics étaient appelés à désigner les administrateurs de ces deniers. Ceux qui ordonnaient les dépenses étaient ceux-là mêmes qui les payaient et ils se trouvaient ainsi condamnés, bon gré mal gré, à une grande modération.

A partir de 1848, le suffrage universel a été installé en maître, pour n'en être plus délogé, dans la désignation des députés, des conseillers généraux, des conseillers municipaux. Mais il s'est produit, dans les faits et dans les mœurs, une évolution dont les conséquences devaient être plus graves qu'une réforme législative ou une révision constitutionnelle. Pendant toute la durée du Second Empire, où le Gouvernement se réservait la désignation des maires, où il exerçait d'ailleurs la direction du corps électoral et des assemblées, et aussi sous la République jusqu'aux environs de 1893, les notables comme dit Daniel Halévy, les bourgeois pour les appeler par leur nom, ont continué à exercer une sorte de monopole de fait. Ils géraient avec sagesse les finances locales, parce que la sagesse et la

modération étaient dans les traditions de leur classe, mais surtout parce qu'ils étaient des contribuables exposés à retrouver, traduits en chiffres fatidiques sur leurs feuilles d'impôts, les résultats de leurs propres imprudences.

Mais on assistait bientôt au phénomène que Gambetta avait dénoncé pour la Chambre des députés, dans une formule que je m'abstiens de reproduire, parce qu'elle est désagréable pour une sympathique corporation : le suffrage universel descendait de plus en plus bas dans la profondeur des couches de la démocratie pour y choisir ses représentants. Et c'est dans ces conditions que nous sommes arrivés à un système de cens à rebours : les caisses publiques sont administrées par ceux qui n'y apportent rien, mais ceux qui les remplissent ne les administrent pas. Ce phénomène, dont on peut discuter l'existence dans l'État, apparaît en pleine lumière dans le cadre de la commune. Les caisses municipales sont remplies par des centimes additionnels dus par les propriétaires, les commerçants ou gens de professions libérales, enfin par les personnes ayant un loyer d'une importance dépassant le fameux minimum vital. Dès lors, il existe une classe de contribuables communaux, de vaches à lait ; et si ces contribuables ne sont pas les plus nombreux, ils ne sont pas représentés au conseil municipal. Le fait se produit dans les villes populeuses, dans les grandes agglomérations ouvrières. Un haut fonctionnaire des Postes avait projeté de construire un bel hôtel des Postes dans une grande commune de la banlieue parisienne. Et comme il demandait au maire si la municipalité contribuerait à cette édification, le magistrat communal put répondre en toute franchise : « Tout ce que vous voudrez. Ceux qui m'élisent ne sont pas ceux qui paient. » Il faut dire les choses en toute simplicité, comme on les voit et telles qu'elles sont : dans les municipalités socialistes ou communistes, socialisantes ou communisantes, il n'y a pas moins de lumières, moins de probité, moins d'intelligence, moins de compétence que dans les autres : il y a certainement un moindre sens des responsabilités à l'égard des contribuables. Nos petites communes rurales sont en général administrées avec sagesse : leurs ressources sont alimentées avec des centimes sur l'impôt foncier que supporte la masse des électeurs. Dans les chefs-lieux de

canton des campagnes, ajoutez aux cultivateurs quelques commerçants qui contribuent par la patente, sans parler du médecin également contribuable. C'est dans les grandes capitales provinciales qu'éclate le système du cens à rebours, avec sa conséquence fatale qui est le gaspillage.

Marseille devait exagérer. Elle le devait à sa réputation et à sa légende. Elle n'y a pas manqué. Le rapport de la commission chargée d'inspecter la gestion financière de la cité phocéenne apparaît comme un recueil de bonnes histoires qui prêteraient à rire si elles étaient inventées. Malheureusement, elles sont vraies. Chaque conseiller municipal prétend avoir droit à sa clientèle. Et quelle clientèle?

D'abord, elle pullule, grouille, se multiplie. L'armée des fonctionnaires municipaux coûte plus de 150 millions, compte huit mille individus et va toujours croissant. Depuis le mois de janvier 1931, le personnel des cimetières s'est accru de 84 p. 100, le personnel de nettoyage de 75 p. 100. L'atelier de la voirie, qui fonctionnait avec quinze employés en 1925, en comptait deux cent quarante en 1938.

L'accroissement du personnel se fait sous le signe de la plus aimable camaraderie : les agents du nettoyage s'étant mis en grève par solidarité de classe, il fallait tout de même, pour éviter la peste, faire enlever les ordures qui fermentaient sous le soleil du Midi. On recruta donc quatre cents balayeurs temporaires. Mais le personnel permanent ayant repris le travail au bout de quelques jours, on estima que pour le récompenser de ce bon mouvement, on devait le garder tout entier, et comme il convenait de montrer sa gratitude à ceux qui avaient fait le travail des grévistes, on les conserva aussi à titre permanent. Tout le monde fut content..., sauf les contribuables qui paient.

Ce personnel, on le devine, n'est pas exclusivement recruté parmi les rosières et dans les patronages. Un cambriolage à main armée est organisé par une bande exclusivement recrutée dans les services municipaux.

Les contrôles contiennent les noms de soixante-dix-sept individus fortement pourvus d'un casier judiciaire pour des délits de droit commun ; il en est un qui a été condamné pour trafic de stupéfiants ; un autre, récidiviste de la désertion en

temps de paix et qui a été condamné à cinq ans de prison pour meurtre ; les embaucheurs de personnel pour les maisons de débauche ne sont pas rares. Le comble, c'est cet agent municipal condamné pour escroquerie à un mois de prison pendant l'exercice de ses fonctions, qui profite d'un congé pour purger sa peine, de telle sorte que personne n'a connu, au moins officiellement, sa faute et son châtiment. Bref, on disait que Marseille était en train de devenir un Chicago méridional et bon enfant. Mais il ne faut pas le répéter pour épargner les susceptibilités de nos amis américains.

Les services n'étaient pas faits pour le public mais pour les agents. En 1938, le personnel des pompiers avait dépensé 10 millions, mais pour les pompes, on n'avait pas trouvé seulement un demi-million : 400 000 francs à peine. On a vu le résultat de cette folie démagogique au moment de la catastrophe des Nouvelles Galeries : les malheureuses employées se sont précipitées sur le sol parce que l'échelle unique de Marseille ne pouvait pas monter jusqu'à elles et parce que le jet des pompes ne pouvait dépasser le premier étage. « Devant le malheur, a dit M. Sarraut, tout a manqué sauf le courage. »

Naturellement, la dette est énorme, les impôts, pour ceux qui les paient, s'élèveraient pour 1939 à près de deux mille centimes additionnels, qui, à ce chiffre, mériteraient d'être qualifiés de principaux. La contribution mobilière (morte pour l'État depuis 1917 mais qui survit comme principal fictif pour asseoir les centimes) est encore plus lourde à Marseille qu'à Paris. Dans notre capitale, elle est, pour les loyers importants d'environ la moitié. Qui paie 30 000 francs au propriétaire, doit pour ce seul loyer à la ville, 15 000 francs, ce qui est, on le reconnaîtra, le prix d'un loyer raisonnable. Mais, à Marseille, c'est encore plus fort : un professeur de la Faculté des Lettres nous a appris que pour un loyer inférieur à 11 000 francs il devait 7 000 francs à la municipalité. Ainsi le rapport imprimé à l'*Officiel* (p. 3876) constate-t-il que « certains appartements ne trouvent plus preneur à cause du montant de la contribution mobilière ».

L'incendie des Nouvelles Galeries a projeté sur ces abus une lueur sinistre sous laquelle ils sont apparus comme décidément insupportables. D'ailleurs, la ville ne pouvait faire

face à ses folles dépenses que grâce au concours de l'État. L'État avait le devoir d'agir ; il en avait le droit. La loi des pleins pouvoirs lui en a donné les moyens.

Un des décrets du 20 mars dépouille la ville de Marseille d'une liberté financière dont elle avait fait un si mauvais usage. Il supprime la fonction et le titre de maire, il n'y aura plus qu'un personnage élu par le Conseil municipal pour diriger ses débats. En outre, la gestion des finances communales est enlevée aux autorités décentralisées pour être confiée à un administrateur désigné par le Gouvernement. Le titulaire de cette dernière fonction est déjà nommé. C'est un haut fonctionnaire des chemins de fer, M. Surleau.

Il fallait faire quelque chose ; on l'a fait. Il fallait faire vite : on a fait vite. Donc, réjouissons-nous. Mais qu'on ait construit avec ce maximum de caractère définitif qu'il est permis de donner aux institutions humaines, j'ai, pour ma part, quelque peine à le croire.

Le décret du 20 mars (*Journal officiel*, p. 3673) est bien signé par le président de la République, contresigné par le président du Conseil et par le ministre des Finances. Mais je cherche en vain, au bas de cette réforme communale sensationnelle, la signature du ministre de l'Administration communale, je veux dire du *ministre de l'Intérieur*.

La réforme de Marseille n'est qu'une tente pour traverser une crise extrêmement grave ; ce n'est pas une maison définitive pour la seconde ville de France.

Il est évident qu'une ville d'un million d'habitants ne peut pas être abandonnée à elle-même ni à des représentants qu'elle se choisit elle-même, avec, d'ailleurs, dans les mœurs électorales, une fantaisie que certains se plaisent à qualifier d'aimable et qui n'a pas toujours paru telle à des juridictions de divers degrés. La communauté nationale est trop directement intéressée à la gestion de ses capitales pour s'en désintéresser.

On peut enregistrer la faillite à peu près totale de l'institution de la tutelle préfectorale sur les administrations locales. Il serait intéressant, d'ailleurs, de chercher les motifs de cette banqueroute. L'urgent est de trouver autre chose.

L'octroi à Marseille d'un régime spécial a pris un carac-

tère punitif que d'ailleurs elle a mérité mais qui ne peut servir de base à une réglementation permanente et définitive. Marseille ne pourrait pas se plaindre, si, à raison de son importance, elle était assimilée à Paris. On pourrait transporter dans la capitale méditerranéenne un régime parisien adapté, perfectionné. Ce serait peut-être aussi une occasion de se pencher, comme on dit, sur les finances parisiennes.

Mais il ne faut pas penser que, dans cette voie, on pourra s'arrêter à Marseille. Il faudra aussi regarder vers les autres grandes villes. Je ne crois pas qu'on puisse établir un régime unique : égal pour toutes. Je crois, par exemple, que le décret-loi pris pour Marseille aurait été subi beaucoup plus difficilement par Lyon. Il semble qu'on doive s'éloigner de l'uniformité jacobine et napoléonienne.

Et puis les villes auront alors une bonne occasion de se tourner vers l'État et de lui dire : « Et vous ? » L'État ordonne l'économie. Qu'il commence donc par donner l'exemple ! Et surtout qu'avec ses intolérables interventions dans le domaine communal, et notamment par des réglementations sociales insupportables dans les moyennes communes et ruineuses partout, il ne se rende pas responsable de cette ruine qu'il prétend empêcher.

III

Économies dans les fonctions publiques.

L'un des décrets du 20 mars suspend, pendant un an, le recrutement des fonctionnaires des administrations centrales.

Je crois qu'il y a trop de fonctionnaires. Nous sommes arrivés à cette situation que Tacite considérait comme annonciatrice de la décadence des États où les agents publics pullulent comme les mouches pendant l'été. Toute réduction est donc bonne et il ne faut pas se montrer trop difficile sur les moyens.

Le procédé employé par le Gouvernement est une mesure de fortune, purement empirique et qui ne figure pas parmi les meilleures. La suspension brutale du recrutement détourne les meilleurs candidats qui chercheront un débouché hors

des fonctions publiques de telle sorte qu'il ne restera à l'État que ceux qui étaient radicalement incapables de trouver ailleurs leur emploi.

Ce qu'il faut supprimer d'ailleurs ce n'est pas le fonctionnaire, c'est la fonction. Tant que la fonction existe, il y faut un fonctionnaire. Et nous revenons toujours à la nécessité de combattre les excès de l'étatisme mortel.

Ce fut une faute grave d'interdire les cumuls. On a renoncé ainsi au système qui permettait d'assurer un service avec un salaire d'appoint. Un exemple entre mille fera mieux comprendre ma pensée. Sur un petit canal du Nord passaient de bien rares bateaux ; des journées entières s'écoulaient sans qu'on en vit un. Quand l'événement se produisait, le batelier sonnait à une cloche et pour une petite rémunération, un cultivateur voisin venait ouvrir l'écluse. On a mis ordre à cet abus : l'éclusier est devenu fonctionnaire. Il passe ses journées à fumer la pipe sur le devant de sa porte en attendant d'improbables bateaux.

Ce fut aussi une faute grave de la politique de ces deux dernières années d'avoir inconsidérément abaissé l'âge de la retraite. On pourrait citer, pour une seule haute fonction quatre anciens titulaires toujours heureusement vivants qui ont pris leur retraite dans cette fonction. Il est facile de compter qu'avec ce système, pour un seul service public on paie trois traitements. La dette viagère prend des proportions vertigineuses.

L'œuvre du Gouvernement est bonne, mais insuffisante. Saluons-la comme le signe que l'on s'engage dans la bonne direction.

IV

Remettre la France au Travail.

Que de destructions accumulées au cours de ces trente derniers mois ! Une des plus graves dans ses conséquences morales, une aussi des plus désastreuses dans ses suites matérielles, c'est celle dont la victime a été la religion du travail, remplacée par l'idolâtrie du loisir.

« Tout est possible », lançait joyeusement un des plus étranges

coryphées du personnel nouveau. L'ouvrier français doit toujours gagner davantage et toujours travailler moins. Des lois imbéciles, complétées par des règlements sans intelligence ont codifié ces absurdités. Devant les ruines accumulées par ce régime de déraison, les responsables ont dû abandonner les leviers de commande que le pays avait eu l'imprudence de leur laisser prendre. Cependant, les hommes une fois relégués au second plan par la poussée des nécessités immanentes, les institutions sont demeurées debout et toujours fécondes en méfaits. On aurait peut-être supporté encore leur malfaisance si la menace étrangère contre l'existence même de l'État n'avait profilé sur l'horizon sa lugubre silhouette. Lisez donc, au sujet de l'armée de l'air, le livre que vient de publier M. Pierre Cot. La caution, comme on dit, est bourgeoise. Vous y verrez qu'au cours de l'année 1938, la France a fabriqué sept cents avions de guerre, tandis que l'Allemagne en fabriquait quatre mille. Le plus grave, c'est que la terrible menace de septembre n'a pas apporté dans les cœurs, dans les esprits, dans les volontés, la révolution nécessaire. M. Guy La Chambre s'indignait, il y a quelques jours contre un député qui n'appréciait qu'à soixante-dix le chiffre de la production mensuelle des avions. D'après l'actuel ministre de l'Air, cent avions sortiraient chaque mois. Ce chiffre est peut-être optimiste. Il est certainement insuffisant. Ajoutez qu'en France un bateau coûte deux fois plus cher qu'en Italie et un obus trois fois plus qu'en Allemagne. Si on veut aller sûrement à la défaite, on n'a qu'à continuer dans cette voie.

C'est ce que n'entend pas faire le Gouvernement. Il respecte, pour la semaine de travail, le chiffre fatidique de quarante heures. Il ajoute que dans les industries de la défense nationale, ce maximum pourra être élevé de 50 p. 100. D'ailleurs les vingt heures qui restent supplémentaires seront payées à des tarifs particulièrement avantageux.

Une autre plaie de la démagogie c'est que le pays se ruine en secours de chômage, alors que sa sécurité peut se trouver compromise par l'absence de travail. C'est une excellente mesure que celle d'après laquelle un chômeur n'aura plus droit à son secours s'il refuse un travail normal à un salaire normal.

Le Gouvernement est en train de balayer cette autre fable ridicule qu'il importe de réduire le travail des ouvriers occupés afin qu'il en reste pour les autres. La diminution de la journée de travail n'a aucune action sur le chômage. C'est par l'activité générale que ce fléau sera resorbé.

Bien entendu, il n'est pas un seul homme de cœur, de raison, de bon sens qui penserait à relever le pays par des sacrifices unilatéraux imposés à une seule classe de la Société. Tous doivent joyeusement concourir à l'œuvre de salut

Ainsi, la France remonte la pente. Elle n'est pas encore au sommet, mais elle s'y dirige avec fierté. La France n'aime pas le service militaire et elle le fait. Elle n'aime pas les décrets-lois et s'y résigne. Elle fait ce qu'il faut et donne un grand exemple.

JOSEPH-BARTHÉLEMY,
de l'Académie des Sciences morales.

LA CROIX DU SUD

Il est à peine huit heures, il fait déjà chaud sur le lac arrondi du Bois. Catherine regarde ramer son compagnon, qui pique, un peu de travers, sur l'île. Pas encore beaucoup de monde autour d'eux. D'une barque qu'ils croisent, deux jeunes gens lèvent leurs rames pour saluer, Patrice leur répond.

— Noble coutume, déclare-t-il, que de passer sa licence au Bois. Vous êtes gentille de m'avoir accompagné.

Elle rit, un peu embarrassée pourtant, un peu honteuse d'elle-même. Sans doute est-ce la première fois qu'elle ne dit pas la vérité à ses parents. Elle n'a pas eu la peine de mentir, car on ne lui demande jamais rien, mais il est bien vrai qu'elle est partie ce matin, vers sept heures, comme si elle allait passer sa licence, et l'oral ne commence que cet après-midi, et elle est là, au Bois, avec un garçon qu'elle connaît bien peu. C'est une relation d'examens : au bachot de première, elle lui a glissé quelques citations, et il lui a corrigé quelques contresens ; en philosophie, l'année suivante, il l'a empêchée de confondre les règles de la morale provisoire de Descartes et les impératifs de Kant, mais, par contre, elle l'a dissuadé d'employer la machine d'Atwood pour mesurer la dilatation des corps sous l'effet de la chaleur. Puis elle a vécu un an en Angleterre. Elle ne l'a pas revu jusqu'à la semaine dernière où les hasards de l'ordre alphabétique les ont encore assis l'un près de l'autre, et où il l'a aidée, sans

contre-partie cette fois, à se débrouiller au milieu de quelques phrases particulièrement concises de Thucydide. Elle a accepté de venir au Bois ce matin avec lui.

— C'est mieux au mois de mars, décide-t-il. Vous auriez dû venir. Mais vous n'avez pas passé de certificat, en mars? Ni l'an dernier?

— Non, c'est le premier.

— Et vous commencez par le grec?

— Je serai débarrassée.

— Drôle d'idée! Il est vrai que moi, je finis par le grec. En mars, j'ai passé la philologie. Je suis venu au moins sept matins au Bois.

— C'est un vœu?

— Non. J'ai des camarades qui sont internes à Louis-le-Grand. C'est une vieille habitude. Au moment des licences, en mars en particulier, ils déclarent au surveillant général qu'ils vont passer un examen. On ne vérifie jamais. On leur donne un petit déjeuner composé d'omelette et de confitures, et on leur ouvre les portes à sept heures et quart. Ils vont faire du canot au Bois. Les deux que vous avez vus tout à l'heure appartiennent à cette race de candidats. En juin pourtant, ils sont plus rares, parce qu'ils ont vraiment des examens.

Il se tut. Les grandes masses d'arbres de l'île se détachaient sur un ciel déjà éclatant, toutes criantes de jeunes oiseaux. Catherine était assise devant lui, dans la grosse barque à fond plat. Elle n'avait pas de chapeau, et ses cheveux bruns étaient coupés à peu près comme ceux d'un garçon. Une mèche barrait son front, qu'elle rejetait en arrière de temps à autre. Elle portait une robe unie et droite, qui découvrait ses genoux. Elle levait vers lui de grands yeux marrons, de grosses joues roses, un rond visage enfantin.

— On aborderait bien, reprit-il, mais c'est très difficile ici. Là-bas, il y a un coin. Je crois que c'est interdit d'ailleurs. Il faudra faire attention de ne pas glisser.

— Nous pouvons rester là. Ce n'est pas la peine d'aborder.

Il la regarda avec un certain mépris :

— Vous n'aimez pas les îles, alors?

— Mais si.

— Non, vous ne devez pas les aimer. Moi, je ne peux pas voir une île sans avoir envie d'y aborder.

Elle rit, secoua sa mèche, ouvrit la bouche pour parler, pour raconter en désordre sa vie avec ses frères et ses sœurs, le baquet de bois qui était son île quand elle avait six ans, les querelles de Peaux-Rouges. Mais comprendrait-il, ce garçon insolent et inconnu qui ramait devant elle, en faisant bien attention de ne pas déranger son petit col dur haut d'un demi-centimètre, et son étonnante cravate en batik imprimé, jaune et rose?

— Quel âge avez-vous? demanda-t-elle seulement.

— Vingt ans. Et vous?

— Dix-huit.

Voici deux ans que Patrice est à Paris, pour y préparer une hâtive licence qui sera sans doute terminée cet après-midi. Il pense qu'à l'automne il aura son service militaire à accomplir, puis de plus graves décisions, sans doute, à prendre. Mais ces deux années ont été les bienvenues. S'il en était besoin, il pourrait expliquer à cette petite fille assise devant lui comment il a vécu, lui, fils unique, lui, orphelin depuis l'âge de quinze ans, avec ce peu d'argent que lui consacre un oncle négligent et sympathique. Serait-elle capable de comprendre quel plaisir ironique il a toujours trouvé à la petite pension de famille de la rue Saint-Jacques, non loin du Val-de-Grâce, qu'il n'a jamais voulu quitter? Ses camarades préfèrent plus de liberté, les restaurants à 4 fr. 50, les hôtels du Quartier latin. Mais il se plaît chez les demoiselles Souris, au milieu d'une assemblée bizarre où il est souvent le seul jeune homme, en tout cas le seul étudiant. De quelques figures passagères, il est probablement le seul à avoir gardé la mémoire, et ceux qui lui restent ne lui agréent pas moins. Quand il aura quitté Paris, il se souviendra toujours avec complaisance, sans doute, d'Auguste Pentecôte, professeur de radiesthésie, de M. Sénèque, horloger, de la vigoureuse Léontine Vauquier, dont les occupations sont mal définies, de l'Arménien Madranian, du ménage Singer, de la suivante naine qui se prénomme Théodore, et des deux vieilles filles

effarouchées et besogneuses, qui sont les demoiselles Souris. Il a une chambre, dans cette maison, la plus belle et la plus petite, d'où il ne voit qu'un arbre en fleurs, tout blanc au mois de mai, poussé par miracle au milieu de la cour pavée. Et il aime cette cour même, où le soir, il apporte parfois son phonographe, une chaise longue, devant la porte à colonnes, épave glorieuse du XVIIe siècle. L'an prochain, il n'aura pas de peine à songer qu'il a vécu là quelques mois baroques et merveilleux.

Pour l'instant, il lui suffit de regarder ce ciel de juin, qui sent le tilleul et l'acacia, de frapper à petits coups la plate surface du lac, de s'amuser à l'idée qu'il promène cette jolie petite fille. Il n'a pas cherché grand'chose en l'invitant, l'autre matin, dans l'escalier obscur qui mène à la salle Z. A peine arrivé, il l'a reconnue, un peu grandie, les cheveux coupés beaucoup plus courts. L'an dernier, il n'avait même pas pensé à elle. Mais cela l'amuse de donner un souvenir à ses dix-huit ans à lui, à ses dix-sept ans. Elle était bien jeune, la première fois, une enfant. Il se souvient pourtant de son visage un peu effrayé, à l'oral, et de son sourire. C'est à cause de ce souvenir qu'il lui a demandé de l'accompagner au Bois, un matin, qu'il a mis sa plus belle cravate, et son complet vieux rose. Il laisse ses rames s'égoutter doucement, la barque ne bouge pas, entre les deux îles, ils sont seuls sur le lac, seuls au monde. Peut-être ne reverra-t-il plus jamais cette petite compagne d'un instant de sa jeunesse, mais c'est sa jeunesse, justement, sa vingtième année éphémère, inscrite au ciel de huit heures du matin, dans le décor d'arbres, d'oiseaux, d'eau et de vent léger.

Ils se mettent à parler, ils se racontent des histoires d'examens, de cours, de théâtre. Elle n'a pas l'air de savoir que les Pitoëff jouent une merveilleuse pièce de Pirandello, elle n'a pas l'air, même, de savoir qui sont les Pitoëff. Il faut à toute force qu'il fasse cesser ce scandale. Mais il doit avouer qu'il ne sait pas danser le charleston.

— C'est une danse ridicule.

— Pas du tout, c'est très amusant. Je vous apprendrai, vous verrez.

Elle le lui a dit très vite, et pourtant elle n'est pas très sûre de revoir ce garçon presque inconnu. Ainsi échangent-ils leurs

jouets, les noms des acteurs, les noms des lieux de leurs joies et de leurs travaux. Il songe à s'indigner quand elle lui dit qu'elle a beaucoup aimé Rudolf Valentino. Ce n'est pas celà, le cinéma, c'est un monde. Elle n'est jamais allée au Vieux-Colombier, elle n'a pas vu *En rade*, de Cavalcanti, avec ses belles images de ports, et de rues étroites où sèchent les linges, elle n'a même pas vu *Variétés*, ni *Jazz*, ni *les Rapaces*, elle ignore le cinéma allemand, et le cinéma suédois, et *la Charrette fantôme*. Il hausse les épaules devant le travail immense qui l'attend. Pourtant, il est tout prêt à l'entreprendre. Il la mènera au Vieux-Colombier, lui explique ce que sont les films de cinéma pur, il la mènera au Ciné-Latin, dans la petite salle à bancs durs, au fond du quartier Sainte-Geneviève, et aux Ursulines. Il n'est pas possible qu'elle reste plus longtemps dans une pareille ignorance. Elle l'écoute, sa bouche d'enfant un peu ouverte, avec un air d'application merveilleux.

Elle reprend vite l'avantage parce qu'il n'a jamais voyagé à l'étranger. Elle a passé un an en Angleterre, elle lui parle de la petite ville où elle a vécu, de ses collines, de ses maisons dans le lierre, de ses pelouses, de ses jeux. Elle lui raconte qu'elle a dîné à Oxford, qu'un jeune Anglais l'a menée visiter les collèges et la ville. Il est un peu jaloux, sans doute, non pas de l'Anglais, mais qu'elle ait vu tout cela, alors qu'il ne connaît que quelques rares coins de France, et Paris. Il est vrai qu'il connaît bien Paris, ses rues, ses villages intérieurs, qu'il sait faire se lever des quartiers les plus déshérités la poésie qui leur est propre, de Vaugirard ou de Belleville, aussi bien même que des plus pauvres sous ce rapport, de Passy, de Saint-Lazare. Le soleil monte au-dessus de l'horizon, et maintenant il éclaire en plein front Catherine, qui plisse les yeux, mais il ne s'en aperçoit pas, elle ne s'en aperçoit pas davantage. Ils sont là, dans l'enchantement de ce matin d'été, échangeant leur jeunesse et leurs trésors. Ils n'ont pas à aborder dans une île, puisque la voilà leur île, cette barque lourde et presque ronde, où ils se lancent des mots sans importance, presque sans douceur, où ils ont l'air de se disputer à accuser leurs différences, à mettre en parallèle leurs vies, où ils ne disent rien de profond, rien de secret, rien de confidentiel, où ils ignorent chacun de l'autre la famille, le passé, les rêves,

les ambitions, — mais où ils s'unissent, à vrai dire, par ce qui compte le plus, et qui est la légèreté.

Ils sautent sur la rive, vers dix heures, un peu étourdis, un peu ivres, et prêts à croire à l'avenir.

Lorsqu'on demandait à Catherine combien elle avait de frères et de sœurs, elle comptait sur ses doigts et s'embrouillait toujours un peu, car elle avait horreur des chiffres. Sur le nombre, elle ne commettait pas d'erreurs : quatre sœurs et trois frères, cela se retient assez facilement. Mais les choses se compliquaient du fait que le prénom de Claude par exemple était également porté par une fille et par un garçon, et qu'il y avait un Paul et une Paule. Lorsque, par-dessus le marché, à ces fantaisies de parents sans imagination, il fallait ajouter l'âge et les dates de naissance des enfants, il était naturel qu'on se perdît un peu. Catherine savait en gros qu'elle était l'aînée, que Monique était sa sœur préférée, d'un an sa cadette, et que la dernière venue était une petite fille de dix-huit mois, qu'elle aimait de tout son cœur, la petite Isabelle. Entre Isabelle et Monique s'étendait un *no man's land* de frères et de sœurs, rempli de cris et de piétinements dans les couloirs, qu'elle fuyait parfois avec épouvante, et que ses parents considéraient avec une sérénité absolue, placée depuis l'origine au-dessus de tous les événements. Professeur dans un collège libre pour n'avoir jamais voulu quitter Paris, la Bibliothèque Nationale et les Archives, son père avait renoncé depuis fort longtemps à faire fortune. Ils vivaient, et c'était tout, et c'était suffisant, et les soucis matériels n'avaient pas de place dans la maison. La vie était une succession de perpétuels miracles allègrement acceptés.

— C'est déjà suffisant de ne pas avoir d'argent, déclarait le père de Catherine. Si, par-dessus le marché, il fallait se priver...

On ne se privait donc pas, au sens particulier que l'on donnait à ce terme dans la maison. C'est-à-dire qu'une robe neuve pour l'une des filles paraissait une grande folie qu'il fallait accueillir avec joie et respect. Les enfants étaient élevés à

l'aide de bourses diverses, le père faisait des éditions classiques à 25 sous, tout en continuant de travailler à sa grande histoire de la *Vie intellectuelle sous les Mérovingiens* en plusieurs tomes, qu'il n'achèverait peut-être jamais, et la mère de Catherine, au milieu de ses huit enfants, des réclamations de fournisseurs, des dettes, maintenait une bonne humeur inaltérable, un ordre sans cesse renaissant, une ingéniosité naturelle, des fleurs sur les tables, des repas excellents, et une sorte de génie bourgeois de la bohème. Aussi, alors que beaucoup de ses amis et de ses amies frondaient volontiers leur famille, Catherine avait pour la sienne l'admiration la plus sincère, et n'imaginait point qu'il pût y avoir au monde de lieu de féerie plus parfait que cet appartement de quatre pièces « avec dépendances », rue des Fossés-Saint-Jacques, où le soir se déployaient pour dix personnes les lits et les divans, et que le sommeil emportait vers des rêves chimériques comme un paquebot chargé d'émigrants miraculeux.

— Je ne crains que deux choses, disait la mère de Catherine : le froid et les imbéciles.

Il faisait chaud dans la maison, toute l'année, et les autres ennemis n'y avaient pas accès.

Quelques jours après cet examen de licence et après la promenade au Bois, Patrice vint chercher Catherine, et découvrit, sans trop d'étonnement, cette demeure de l'extravagance et de la sérénité. Les enfants se pendirent à son cou, le dépouillèrent de sa canne, car à cette époque les étudiants portaient volontiers une canne, et poussèrent autour de lui des cris de Sioux. Il eut l'impression d'enlever Catherine, et c'était bien un enlèvement. Ni l'un ni l'autre, pour l'instant, ne quittaient Paris, et ils avaient décidé de commencer leurs vacances.

— Nous ferons comme si nous étions des étrangers. Nous visiterons Paris avec un guide, nous photographierons la tour Eiffel, et nous irons même au musée Grévin. Et vous me montrerez, avait-elle dit, tout ce que je ne connais pas. Seulement, nous ne pourrons pas aller au restaurant, parce que je n'ai pas d'argent. C'est ce qui manquera à notre programme.

Il lui avait promis pourtant de lui faire connaître quelques restaurants peu coûteux, et, pour le premier soir, il l'emmena dîner au Bois. La laiterie d'Auteuil, dans les arbres de juin,

offre à ceux qui ont l'âme bucolique ses verres de lait, ses œufs du jour ; il lui jura que les poules allaient picorer dans le champ de course, et il lui montra, dans l'étable modèle, les vaches aux croupes caressées par la lune. Ils restèrent là, presque seuls dans ce jardin souvent désert, se laissant envahir par l'ombre.

La mode littéraire, à cette époque naïve, était aux voyages, et à l'évasion. Ils décidaient ensemble de la suivre, de voyager dans Paris, de s'évader en eux-mêmes. C'est un jeu qui en vaut bien un autre, et dont ils se promettaient, avec juste ce qu'il faut d'ironie, d'avertir un jour la *Nouvelle Revue française*. Un peu pédants, un peu puérils, ils attendaient avec espoir l'avenir, dans ce coin presque désert du Bois, comme ils l'auraient attendu à l'orée d'une savane vierge, et, étudiants pauvres, ils jouissaient de cette minute d'opulence et s'égalaient aux couples somptueux qui, dans les livres, descendaient alors des Bugatti et des Hispano.

Patrice lui dit quelques mots de lui-même, et de sa vie, pour la première fois. Il ne sait pas si la pension des demoiselles Souris l'amusera, il le suppose pourtant depuis qu'il est entré dans sa maison. Son avenir, il est étonnamment nébuleux. L'an prochain, quand il aura fait son service militaire, il se retrouvera, sans un sou, sur le pavé parisien, pourvu d'un titre sans éclat et sans utilité. Mais qu'importe l'avenir à son âge ? Il est si vaste, plein de promesses si belles. Elle-même est plus raisonnable. Elle explique bien posément, avec sa petite voix sage, qu'elle a préféré apprendre le grec, parce que tout le monde sait plus ou moins l'anglais, et qu'il est plus rare pour une femme d'avoir une licence classique. Ainsi aura-t-elle facilement un poste. C'est dans une fonction sûre, modeste et publique, qu'elle pourra, elle, attendre l'avenir. Mais ils n'ont besoin, ni l'un ni l'autre, de se hâter. Ils sont là, dans ce décor de feuilles et de nuit, avec la douce odeur des vaches qui vient à eux, les verres de lait qui tiédissent sur la table de fer, un garçon et une fille de 1926, un peu naïvement fiers d'être libres, provinciaux de Paris qui ont entendu parler des bars, des cocktails, des drogues, et pour qui la suprême dépravation de l'esprit est encore d'avoir pu se procurer pour 20 francs la première édition

de *Charmes* et de songer à danser quelque danse nègre dans une maison de thé pour dames anglaises. Il est arrivé à Patrice de connaître l'amitié des jeunes filles, amitié éphémère, amitié superficielle, qui satisfait rarement tout son esprit et même tout son cœur. A celle-là, il sent bien qu'il est prêt à tout pardonner, même de ne pas connaître le cinéma, de trop apprécier le jazz-band, de porter des robes-chemises véritablement très courtes, et de croire que la peinture moderne n'est qu'une farce. Il se sent plein d'une indulgence sans limites, il lui prêtera *Poisson soluble* et le *Manifeste du Surréalisme*, il lui enseignera qu'Aristide Briand n'est qu'un bavard douteux et non le pèlerin de la paix, il remplacera patiemment sa jeune et charmante confusion d'esprit par la sienne propre. S'il en a le temps toutefois. Et il étire son long corps, il met au dossier de la chaise de fer ses belles chaussures neuves à bouts très pointus, il écarte les bras, il regarde le ciel noir et constellé : où sera-t-il l'année prochaine? Bah! rien n'est important, sinon d'amasser peu à peu quelques images merveilleuses de la vie, et, dans les courbes et les boucles des chiffres de 1926, d'enfermer tant de plaisirs qu'on ne puisse plus songer, plus tard, à ces seuls chiffres, sans un coup au cœur. Il sont allés tous deux, mais sans se voir, à l'exposition des Arts décoratifs, ils discutent, ils se disputent, ils se réconcilient, pleins d'une naïve admiration pour l'architecture nue, le cubisme à la portée de tous, les meubles de Ruhlmann et l'esthétique dépouillée, pleins d'amour pour leur temps et pour leur jeunesse.

Quelquefois, ce qui ennuie un peu Catherine, Patrice parle politique. Elle ne sait pas ce que c'est, sa famille ignore ces jeux, son père est parti pour la guerre, y a été blessé, en est revenu sans rien comprendre et sans oublier les Mérovingiens. Patrice est séduit par la politique. Il n'appartient à aucune ligue, mais il a toujours dans sa poche deux ou trois journaux, des amis communistes, des amis royalistes. Il parle avec quelque fougue de l'Italie qui le passionne, il cite des noms que Catherine retient par politesse. C'est le temps où l'on croit à la réconciliation des peuples, à la démocratie universelle, à la République allemande, à l'art oratoire et à la Société des Nations, et beaucoup de gar-

çons de cet âge s'enthousiasment également pour les révolutions industrielles et pour les conciles de professeurs, saluent les petites républiques de l'Europe centrale, et brûlent d'une fièvre d'ailleurs lucrative. Patrice n'est pas de ces garçons ; il les trouve sots de se passionner pour tant de vieilleries. Et puis, quelquefois, il se plaint :

— Dire que nous étions trop jeunes pour comprendre ce qu'a été la révolution russe, la guerre entre la Pologne et les Soviets, Mustapha Kémal, la marche sur Rome. Maintenant, nous vivons une époque plate et ridicule. Vous trouvez que c'est intéressant, vous?

Elle ne répond pas, elle fait confiance à la fertilité d'imagination de l'avenir. Il s'aperçoit alors qu'il l'ennuie, il hausse les épaules sans politesse, et il lui parle du thé arabe à la mosquée, du cinéma, du phonographe.

Ils ont donc quelques jours, en ces premières semaines de l'été, qui sont à eux. On médit de Paris l'été, qui a son charme, dans son odeur d'essence et de tilleuls. Ils vont dans les piscines municipales, qui ne sont pas coûteuses, et Patrice explique à Catherine les coutumes de la Butte-aux-Cailles. Un jour par semaine est réservé aux couples : on voit alors des garçons chastes et sportifs, à la porte, qui attendent une jeune fille inconnue et lui demandent la permission d'entrer avec elle, de même que l'on voit des garçons chastes et affamés attendre aussi une compagne envoyée par le hasard pour pénétrer dans les restaurants féminins où on peut, le soir, se nourrir pour 2 ou 3 francs. Ils nagent tous deux, ni bien ni mal, l'honnête brasse que nagent à cette époque ceux qui ont appris seuls à se tenir sur l'eau. Mais ils savent un peu mieux, ensuite, qui ils sont : lui un garçon vraiment grand, mince de la taille, les bras vigoureux, les cuisses rondes, elle une fille aux épaules carrées, aux hanches solides, à la poitrine enfantine et drue. Puis ils courent prendre l'autobus K, ils descendent aux Gobelins pour boire un café crême rue Pascal, dans un petit bistro italien. Patrice commence à lui donner sa manie, si commune à son âge, celle des découvertes et des lieux magiques. Il leur semble que personne ne connaît le café de cette maison des boulevards, personne le pain aux saucisses chaudes de ce marchand de

la rue Montmartre. Il l'emmène au restaurant russe, parce que le restaurant russe coûte 5 ou 6 francs, mais aussi parce que c'est un lieu exquis, avec des tableaux au mur, des fleurs sur les tables, des nappes, un orchestre, des chanteurs, des serviteurs polis : quel luxe extraordinaire, pour cette somme, au lieu des rébarbatives organisations de la bienfaisance ! Le K'nam de la rue Royer-Collard est la providence tiède et nostalgique des étudiants de ce temps-là, pour bien des années. Ainsi la jeunesse se crée-t-elle son empire, et donne-t-elle leur valeur aux plus simples lieux, aux plus simples noms qui deviennent tout à coup symboles, au même titre que le théâtre, l'église, le palais, le jardin.

Pour lui, il commence à beaucoup penser à cette petite fille mystérieuse et sage. Il se laisse suivre par cette pensée amicale. M. Auguste Pentecôte, qui désire faire de la radiesthésie une science universelle, a l'autre soir proposé un jeu. Chacun doit mettre la main sous la nappe, et de son pendule il devinera ceux qui sont amoureux et ceux qui ne le sont pas. Personne n'a pas accepté le jeu, et chacun s'est moqué des autres, mais chacun a été ravi qu'on ne tentât point sur soi l'expérience.

Il les trouve curieux, en lui-même, ces premiers jours où un être s'accroche à un autre être, aussi délicatement que deux épis barbelés que rapproche le vent. Il mène sa vie coutumière, il continue de donner des leçons de français, de latin, d'histoire, de tout ce qu'on voudra, il continue de rencontrer au café ses camarades et de jouer au bridge ; et puis, il y a soudain une petite image qui se forme au fond de sa prunelle. Il n'en souffre pas, il ne sait même pas s'il en a du plaisir : elle surgit seulement, de temps à autre, et il lui sourit intérieurement. Il la retrouvera tout à l'heure, bien entendu, la chose va de soi. Il n'aurait même pas l'idée de s'en étonner. Mais peu à peu, il glisse hors de l'univers qui lui était familier, il s'invente une planète d'évasion et de plaisir, à quoi collaborent si naturellement toutes les féeries de la ville.

Le monde, autour de lui, s'accorde à cette heure, le monde avec sa jungle, ses fleuves, ses mers — je veux dire la ville, qui lui suffit, grise toujours, même sous le ciel d'été, incon-

nue à jamais de ceux qui y vivent, village et nation à la fois, avec ses petites gens, ses querelles mystérieuses, ses occupations bizarres, ses métiers et ses religions inconnues, dans la ceinture lâche de sa rivière. Il a eu la chance de la connaître, de pouvoir s'y perdre et s'y retrouver, de ne jamais oublier dans les livres sa réalité et sa densité. Comme il y promenait l'an passé ses rêves et ses projets et ses souvenirs, il y promène aujourd'hui son amitié nouvelle, et cette petite image de fille qui timbre soudain pour lui les plus fameux monuments.

Patrice invita Catherine, deux ou trois fois, dans cette cour parisienne de la pension où il vivait, cette cour qui prenait pour lui et pour elle apparence de jardin. Avant que la nuit ne tombât tout à fait, il mettait sur un phonographe un peu éraillé quelques disques, des tangos, des blues, et la blâmait de préférer cette musique à une plus haute. Mais lui-même, s'il était franc, s'avouait qu'il mettait beaucoup plus de lui-même dans ces faciles chansons, marquées de l'année qui passe, que dans tout ce qui est éternel.

Lorsque juillet s'avança, Patrice n'avait plus guère de raison de demeurer à Paris. Il donnait pour vivre des cours dans une institution libre de Passy, et généralement, à la fin de juillet, il partait pour les Charentes, où habitait son oncle. Il lui était arrivé aussi de s'engager comme surveillant dans une colonie de vacances, deux années de suite, à l'île d'Oléron. Cette année, il ne pensait à rien de précis, il n'avait pas beaucoup d'argent, et son oncle, vieux médecin fantasque, pas davantage. C'est Catherine qui lui proposa de continuer jusqu'au mois d'août leurs voyages dans Paris.

— Je vais tous les ans, dit-elle, dans un village où habite ma grand'mère. C'est à deux ou trois kilomètres de la mer, et nous nous amusons beaucoup. Il nous arrive d'y aller presque tous, bien que nous n'ayons jamais assez de place. Presque toujours pourtant mes parents trouvent le moyen d'emporter un ou deux enfants en Normandie, chez des amis à eux. Naturellement, je ne peux pas vous inviter. Ma grand'mère n'a

pas d'argent, personne n'a d'argent dans ma famille, et surtout elle n'a pas de place pour vous loger.

Patrice voyait tomber la chaleur sur la longue étendue de sable jaune, et, dans les vapeurs qui montent du sol l'été, une ligne de montagnes, d'un bleu plus foncé sur le bleu de la mer. Il fermait les yeux, il respirait son bras, et son odeur de pain frais, et il songeait déjà à sa propre enfance, et il était heureux à sentir presque les larmes lui monter aux yeux.

— Tous les soirs, ajoutait Catherine, nous dînons au bord de la mer. Puis, nous restons très longtemps dehors, quand il fait beau. Nous rentrons à pied, d'habitude. Ce n'est pas loin et le tramway coûte 12 sous. Je vous parlerai de ma plage. Il faudra bien, une année, trouver le moyen d'y venir.

Une année... Elle pensait donc à un avenir assez durable. Il la remercia d'un regard.

— Mais pour le moment, il faut rester à Paris. Est-ce que vous croyez que ce sera commode?

— On s'arrangera.

S'arranger est le mot de passe qui ouvre le plus de royaumes de l'esprit aux pauvres. Depuis son enfance, Patrice était habitué à s'arranger. Il réfléchit longuement, il fit de profonds calculs, vendit des livres, de vieux complets, un pardessus dont il n'aurait aucun besoin, pensait-il, quand il serait soldat. Il alla hardiment chercher des fiches au Palais de Justice où il devait inscrire le nom des plaidants et leur affaire, pour 50 francs le mille et travailla quatre ou cinq heures le soir. Ainsi passerait-il ces trois semaines de vacances à Paris avec Catherine, en attendant son départ. Il se sentait entraîné, sans qu'il y fît trop attention, et parfois, il avait envie de se rebeller, de protester contre la place décidément trop importante que prenait la jeune fille dans sa vie. Mais il n'avait pas, au fond de lui, de respect humain, et son amour de sa propre liberté n'était pas si grand qu'il voulût lui sacrifier jusqu'à son plaisir.

Catherine ne connaissait pas Saint-Germain de Charonne.

— D'ailleurs, vous n'êtes pas trop coupable, lui dit Patrice avec indulgence. Personne ne connaît Saint-Germain.

Je l'ai découvert par hasard, un jour que je m'étais trompé d'autobus en allant à Romainville, à une séance de préparation militaire. Puisque nous passons nos vacances à Paris, nous irons ensemble.

Ils partirent du Châtelet, par un de ces matins de juillet un peu gris, un peu frais, qui font déjà songer à l'automne. Ils virent à mi-côte, soudain, se détacher la petite église, avec son clocher et son coq, épave merveilleuse d'un ancien village. Sur sa butte, entre des maisons modernes, elle seule conserve le souvenir des bourgs de banlieue, parmi les lilas, et des anciennes peines des hommes. On a élargi la place, devant elle, on y monte toujours par des degrés de pierre où, dans le Charonne villageois, il devait faire beau voir les grands mariages et les premières communions. Mais les choses n'ont pas tant changé, et l'on oublie vite les hautes maisons de briques rouges pour cette tour de pierre grise, réparée au ciment, pour cet enclos qui domine la rue, et d'où montent des arbres et des croix. Elle seule, en effet, je crois bien, à Paris, a gardé son petit cimetière envahi d'herbes, son cimetière de campagne où il n'y a déjà plus de place pour les futurs morts. Ils y errèrent un instant entre les tombes, et s'arrêtèrent devant la plus importante, surmontée d'une statue en bicorne, où repose Bègue, dit Magloire, « peintre en bastiment », qui fut aussi, nous dit son inscription, « patriote, poète, philosophe, et secrétaire de M. de Robespierre ». Du faubourg Antoine, on dut venir ici, assez facilement, au temps des pavés de Paris et des barricades.

Un petit garçon les accompagnait, à qui ils parlèrent. Il pouvait bien avoir sept ou huit ans.

— Qu'est-ce que tu fais là?

— J'ai un rendez-vous, déclara-t-il avec une certaine importance.

Il les suivait pourtant, se retournant de temps à autre. Puis il se mit à courir, et revint en tenant par la main une petite fille de son âge, très blonde, avec de grosses joues roses, et qui portait un tablier à carreaux bleus. Il l'embrassa avec précaution comme font les enfants, en écartant ses cheveux avec ses mains.

— C'est ta fiancée? demanda Catherine.

— Parfaitement. Vous aussi, vous êtes fiancés.

Il n'interrogeait pas. Il affirmait, et Catherine et Patrice se mirent à rire, à peine gênés. Les enfants maintenant les précédaient, avec un murmure de source, et semblaient ne pas s'occuper d'eux. Pourtant, ils ne les quittaient pas. Patrice voulut les interroger.

— Qu'est-ce que font tes parents? demanda-t-il au petit.

— Ils sont partis pour toute la journée. Les siens aussi. Nous sommes en vacances de parents. Mon frère travaille.

— Mais qui s'occupe de vous?

Le petit haussa les épaules avec un certain mépris, désigna vaguement une maison, et déclara :

— Une femme.

Des soucis aussi pratiques lui paraissaient à coup sûr tout à fait vains.

— Nous aussi, dit Catherine, nous sommes en vacances de parents. Mais est-ce qu'elle va vous donner à manger?

— Elle a préparé quelque chose dans la cuisine. Nous ne la verrons pas. Elle a dû aller boire.

Il disait cela avec une grande philosophie, comme une des choses les plus banales de ce monde. Ne pas voir ses parents, être confié à une femme oublieuse et un peu ivrognesse, cela devait arriver tous les jours.

— Tout à l'heure, on ira chercher ce qu'elle a préparé et on mangera ici. Un cimetière, c'est comme un jardin. Vous devriez déjeuner avec nous.

Patrice et Catherine sourirent. Pourquoi ne se laisseraient-ils pas tenter? Il allait être près de midi. Qui sait si l'église ne sonnerait pas l'angélus? Si dans le beau quartier populaire le village n'allait pas ressusciter, avec les retours des champs, le bruit des chevaux, le chant des coqs? En tout cas, on oubliait Paris ici, cette ville si facile à oublier, dans n'importe lequel de ses jardins clos, au détour d'un mur ou d'une rue.

— Mais on ne nous dira rien de déjeuner dans le cimetière?

Le petit répéta :

— Un cimetière, c'est comme un jardin. Mais avant, vous devriez aller visiter l'église.

Il les accompagna, les fit entrer dans la chapelle étroite et

courte, réparée sans art à toutes les époques. Lui-même n'y pénétra point.

— Je suis communiste, expliqua-t-il.

— Et alors? Tu n'aimes pas le curé?

— Oh! ce n'est pas un mauvais homme. Mais ce n'est pas mes idées.

Il conservait toujours la même gravité, et la petite fille hochait la tête en ayant l'air de dire qu'il faut respecter les idées des hommes. Elle-même pénétra dans la chapelle avec les jeunes gens, et fit une génuflexion devant l'autel.

— Comment t'appelles-tu? demanda Catherine.

— Catherine.

Elle haussa les sourcils avec étonnement.

— Et lui?

— Patrice.

Les jeunes gens n'osèrent plus rire, un peu émus, malgré eux, d'une coïncidence charmante. Patrice surtout n'était point un prénom si commun pour qu'ils eussent pu espérer rencontrer ainsi leur double à l'ombre de Saint-Germain de Charonne. Patrice osa caresser doucement la main de Catherine, pour la première fois.

Ensemble ils allèrent vers la maison de la femme qui était chargée pour la journée de « garder » les deux enfants. Dans le couloir, le petit Patrice se mit à genoux, passa la main par un trou rond qui servait de chatière au bas de la porte, et tira une ficelle où pendait une bobine.

— C'est très simple. Comme ça on peut ouvrir sans avoir de clef. Vous pouvez entrer.

Ils entrèrent directement dans une cuisine assez grande et assez propre, qui ressemblait bien plus aux cuisines de village qu'aux cuisines de Paris, et, sur la table en toile cirée, ils découvrirent, en effet, un petit paquet qui devait être le dîner des deux enfants. Il les aidèrent à dénombrer leurs richesses : deux quignons de pain, deux cornichons, deux tablettes de chocolat, deux œufs durs.

— Drôle de menu, dit Patrice.

— Pourquoi? dit Patrice. C'est moi qui lui ai demandé les cornichons. Elle est si bête qu'elle les aurait oubliés. Vous devriez aller acheter des œufs durs et venir avec nous.

Patrice acheta des œufs durs au plus proche bistro, deux petits pains, un peu de jambon, des pêches à une voiture de fruits, et deux sucettes pour les enfants. Puis ils regagnèrent le cimetière, et s'assirent aux pieds du philosophe. Des nuages couraient au-dessus d'eux, cachaient et découvraient tour à tour le soleil. Il régnait un silence parfait, un silence villageois, à l'heure où dînent les paysans, où les travaux sont abandonnés. C'était Paris, pourtant, Paris autour d'eux invisible, à vingt mètres derrière cet arbre et ce mur bas, à vingt mètres derrière ce clocher paradoxal : mais ils n'entendaient même pas sa respiration de grosse ville animale, ils avaient été emportés hors de son espace, ils riaient avec leurs doubles enfantins dans un jardin campagnard d'où l'idée de la mort avait été exorcisée.

— Ça vous arrive souvent de rester tout seuls ?

— Pas très souvent. Nos parents sont toujours là. Mais des fois, ils vont en banlieue, le dimanche, et ils ne nous emmènent pas. Alors la femme nous garde.

— Ce n'est pas dimanche aujourd'hui.

— Mon père travaille et ne rentre pas déjeuner. Ma mère est allée chez sa cousine de banlieue qui est malade.

— Et toi, Catherine ?

— C'est pareil.

— Tu as aussi une cousine de banlieue qui est malade ?

— Non, c'est la même. Mais ma mère a accompagné la mère de Patrice. Elle trouve qu'il vaut mieux être deux. Une autre année, elles étaient parties quatre, de la rue, pour la soigner. C'est très amusant, quand il y a quelqu'un de malade. Nous, on nous laisse toujours ici.

Ils s'informèrent ainsi des coutumes étranges qui semblaient régir la rue de Bagnolet et le village de Saint-Germain. Aussi précautionneux que des citadins aux champs, qui ne voudraient tout de même pas dire trop de bêtises, ils découvraient que chaque village de Paris a ses mœurs, ses lois, sa flore et sa faune. Ils n'ignoraient pas que Vaugirard est le pays des popes russes et des chats gris, qu'Auteuil est le bourg des chiens frisés, Saint-Sulpice celui des dévotes et des chats jaunes, Sainte-Geneviève celui des enfants à patins et des chiens noirs et blancs sans race ; ils découvraient ici des

chats roux, des chiens hauts sur pattes, des enfants abandonnés, des gardiennes volages, et ils avaient autant de scrupules à généraliser qu'un géographe consciencieux à son premier débarquement dans une île inconnue. Jamais ils n'auraient pensé qu'on aurait pu organiser une *malade-partie* si pleine d'animation, et, probablement de gaîté. Mais il faisait beau. Pourquoi chercher autre chose? Sur les tombes, dans l'amitié paisible de la mort, aussi tranquilles que les Arabes dans leurs cimetières aux stèles arrondies, ils rompaient le pain, et mordaient dans les pêches juteuses, et s'essuyaient les mains aux herbes. Ami de la nature, le philosophe en culotte courte et en bicorne devait sentir s'éveiller son ancienne âme sensible.

Les enfants s'amusèrent beaucoup lorsqu'ils apprirent que les deux jeunes gens s'appelaient aussi Patrice et Catherine.

— Alors, vous allez vous marier?

— Et pourquoi?

— Parce que nous, nous nous marierons un jour. Quand nous serons grands.

— Tu te marieras à l'église, Patrice?

— Si ça fait plaisir à Catherine. Parce que Catherine est pieuse.

Il lui caressa la tête avec un geste protecteur.

— Et qu'est-ce que tu feras comme métier?

— Je ne sais pas. Je pense qu'à ce moment-là la société capitaliste bourgeoise n'existera plus. Je n'aurai pas vu ça.

— Qui te l'a dit?

— Mon père est militant. Il le sait.

Patrice n'osa trop répliquer. Il fut attristé, pourtant, une seconde, de l'avenir de cet enfant, et il songeait à tant de possibilités pour abriter, aider cette plante à pousser. Mais il faisait un clair soleil au-dessus de Saint-Germain et il préférait regarder son double et celui de Catherine, qui leur promettaient un bonheur enfantin.

— Je vais aller chercher de l'eau, annonça le petit Patrice. On crève de soif ici.

Il revint avec une bouteille et deux cornets de papier blanc.

— C'est le gardien du cimetière qui me les a donnés. Je suis bien avec lui parce que je l'aide à fermer les portes le soir.

— Il n'y arriverait pas sans toi?

— Je ne pense pas.

Lorsqu'ils eurent bu dans les cornets de papier blanc, le petit Patrice, qui faisait preuve d'autorité, leur proposa de visiter le quartier. Ils s'en allèrent, les enfants devant, eux derrière, comme tant de familles françaises, ouvrières ou bourgeoises, le dimanche après-midi. Comme elles, ils ne parlaient à peu près pas, laissant seulement les enfants gazouiller devant eux, les surveillant de l'œil au moment de traverser les rues. Pour d'autres, ce n'aurait pas été un quartier bien pittoresque que cette limite de Charonne et de Bagnolet. Tantôt de hautes maisons neuves, tantôt de basses bâtisses enserrant un coin de jardin, un arbre pauvre et pelé. Mais ils l'aimaient déjà, comme ils aimaient tout Paris, ses maisons industrielles, ses souvenirs de village, ville non achevée, ville sans harmonie, et par là même vivante.

Vers quatre heures, ils s'arrêtèrent à la terrasse d'un petit café, burent des limonades avec les enfants. Ce n'était pas dimanche, et pourtant d'autres familles se promenaient sur le large boulevard, au pied du talus du chemin de fer, avec des voitures d'enfants, des bavardages, de grands sacs de toile cirée à la main. Les deux petits, très sages sur leur chaise de fer, jouaient à pigeon-vole à mi-voix, et goûtaient de temps à autre leur boisson avec une paille. Étrange journée, étrange famille qu'ils formaient ainsi, par un de ces miracles de la chance que créent parfois, pour ceux qui en sont dignes, les grandes cités.

— Il faut rentrer, maintenant, finit par dire le petit Patrice.

Dociles, ils les ramenèrent à la maison de leur invisible gardienne, toujours absente, et le petit refit sa besogne de chat pour ouvrir la porte.

— Quand vous reviendrez, leur dit-il, vous n'aurez qu'à venir ici. Regardez bien le numéro. Vous nous demanderez. S'il n'y a personne vous tirerez la bobine de la ficelle et vous entrerez.

— Au revoir, petit Chaperon rouge.

Patrice et Catherine restèrent silencieux jusqu'au Châtelet, où ils se séparèrent.

Catherine revint pourtant, après neuf heures du soir, retrouver son ami. A la pension Souris, où l'on dînait tôt, tous étaient encore à table. Étant dans l'un de ses jours de générosité, mademoiselle Souris l'aînée avait fait circuler de grands verres d'eau fraîche où elle avait versé une goutte d'une liqueur bizarre et économique, qui tenait de la fleur d'oranger et de l'alcool de menthe. C'est ce qu'un pensionnaire de jadis avait un jour nommé avec une ironie non déguisée : « Votre cocktail ». Depuis, les demoiselles Souris, qui n'y voyaient point malice, proposaient de temps à autre (rarement il est vrai) « leur cocktail », et on n'osait pas le leur refuser.

L'un des pensionnaires, M. Sénèque s'était mis en tête, depuis quelque temps déjà, d'arranger pour elles un poste de T.S.F. Nous avons oublié qu'à cette époque, la T.S.F. de famille était encore à l'état embryonnaire, et presque aussi cocasse que l'automobile en 1910. On discutait encore des mérites comparés des postes à galène et des postes à cadres, des écouteurs et du haut-parleur. Les journaux humoristiques étaient pleins d'histoires comiques sur le poste qui refusait toujours obstinément de marcher quand il y avait quelqu'un et qui fonctionnait si bien quand il n'y avait personne. On s'invitait pour écouter la T.S.F. au milieu d'un fracas épouvantable et de crissements indestructibles. Les amateurs forcenés n'entendaient d'ailleurs jamais un morceau entier, mais leur aiguille courait de ville en ville, de contrée en contrée : « Je puis « avoir » Florence, Bruxelles, Madrid, Nuremberg, Vienne, Londres... La nuit, j'ai Moscou, j'ai New-York. » L'auditeur forcé n'avait lui, que des grésillements à peu près semblables, et on lui disait toujours que la veille encore on avait « attrapé » sans doute par ruse, et comme au vol, un si beau concert allemand. Mais aujourd'hui, avec l'orage qui se préparait...

Nous avons oublié tout cela, aujourd'hui que la T.S.F. a pris les proportions d'un fléau bien organisé ; mais tout cela a été et a donné sa couleur à un temps, le temps des robes courtes, des bars, des cocktails, des voitures à dos carré, des

meubles nus, le temps qui se croyait si loin de tous les ridicules, et si protégé du danger de vieillir.

M. Sénèque, qui venait d'apporter son poste avec une modestie de triomphateur, ne manque à aucun des rites alors obligatoires. Un concert de chats emplit bientôt la salle à manger pendant que, penché comme un sorcier sur sa marmite de sons, le vieil homme remuait des aiguilles diverses, et marmottait des noms de capitales. Il avait passé l'après-midi à installer une antenne, à vérifier des accumulateurs. Il offrait ses écouteurs, les arrachait pour vérifier un bruit, et du grêle pavillon indépendant qui servait de haut-parleur, relié par un fil à la boîte magique, ne naissaient que des sons entrecoupés, qui, parfois, s'unissaient en accords plaintifs, peut-être semblables à ceux des violons.

Un peu crispés, Catherine et Patrice écoutèrent, quelques instants, ces tentatives de sauvages. Mademoiselle Souris semblait trouver naturelles les visites de la jeune fille, qui lui inspirait confiance, bien qu'elle fût de mœurs puritaines et de tempérament soupçonneux. Les deux jeunes gens songeaient surtout, au milieu des cris suraigus de l'instrument, à leur journée à Saint-Germain de Charonne et à leurs doubles enfantins et amicaux. Pourtant, ils finirent par sortir, par gagner au dehors la nuit tiède.

Le Luxembourg ferme ses portes avec le soir, ils auraient pourtant aimé un jardin, ils suivirent la Seine, en remontant vers Notre-Dame. Chacun d'eux goûtait cette minute de leur vie, le bonheur provisoire qui leur était accordé avant les décisions de l'existence. Mais, sans vouloir se l'avouer l'un à l'autre ni à eux-mêmes, ils ne pensaient qu'aux paroles prononcées cet après-midi par les deux enfants, et se demandaient s'ils devaient y voir un conseil, une prémonition. Autour d'eux la nuit était belle, et devant Notre-Dame noire sur le ciel rosé, pour la première fois, et comme des enfants, ils s'embrassèrent sur les joues.

Plus tard, il le savait dès à présent, lorsqu'il songerait à cette époque, qui lui apparaissait déjà avec ses couleurs anciennes, ses couleurs désuètes, il se rappellerait à jamais

les journées où fondit sur lui, glacé, brûlant, essoufflé, le premier amour. Lui-même aurait-il pu se définir, être défini ? Ils étaient deux prénoms (même pas de noms pour eux), deux jeunes gens sans identité. Il n'était qu'une ombre, et elle n'était qu'une ombre, et tous deux étaient deux fantômes sans trait, sans ligne, sans épaisseur ni limite, simplement deux instants de la jeunesse incarnée. Dans son univers cocasse, avec de petits fantoches fabuleux, il avait laissé s'introduire une vivante ; et elle-même n'abritait plus dans sa famille de funambules lyriques, au milieu des batailles d'enfants, la même tranquillité et les mêmes rêves. Mais tous deux, la nuit, retirés dans leurs domaines personnels, dans ce qui avait été leurs domaines personnels, ils restaient les yeux ouverts, et sans pensée, parce qu'il ne pensaient même pas à un visage, ni à un nom, mais à une absence.

Alors, quand ils se retrouvaient, camarades comme aux premiers jours, ils jetaient des amarres autour de leurs barques, ils se racontaient pêle-mêle tout un passé confus et puéril, ils essayaient aussi, pendant qu'ils y étaient, d'agripper un peu d'avenir, et ainsi espéraient-ils se faire mieux connaître l'un et l'autre et mieux se confondre. Et puis aussi, ils se promettaient quelques plaisirs légers, des promenades, des jeux, des livres, de la musique, afin de chercher à fonder sur la fragilité, qui est toujours durable. Il finissait par reconstruire toute l'enfance de Catherine, par l'imaginer aussi clairement que s'il y avait pris part, et il l'entourait alors de maisons familières, de soleil sur l'eau, de sel marin, d'étoiles dans le ciel, de vignes bleues et de collines.

Ils se racontaient leurs souvenirs dans une petite salle de la rue Boissy-d'Anglas. Le jazz, à cette époque, devenait langoureux, après une crise de barbarie relative, et sur les guitares hawaïennes, des nègres raclaient leurs airs énervants. Dans le secret de la pension Souris, Catherine avait enseigné à Patrice les éléments du charleston. Il haussait les épaules, déclarait cette danse ridicule, mais enfin il avait fini par l'apprendre. En conscience, il frappait ses talons l'un contre l'autre devant Catherine qui riait. Ils étaient presque seuls d'ailleurs, à cette époque de l'année, où quelques vieilles *misses* encore venaient prendre leur thé et leurs toasts dans

le salon du premier étage. Mais tout était très bien puisqu'ils visitaient Paris. La veille au soir, ils avaient mangé du *bortsch* et des *blinis* au K'nam, et puis ils étaient allés voir jouer l'*Orphée* de Jean Cocteau dans une salle à peu près vide. Penchés au dernier balcon du théâtre des Arts, sur leurs bancs poussiéreux, ils regardaient une ravissante jeune fille en robe rose qui était la Mort — et qui devait mourir bientôt en effet — manier ses appareils électriques. Patrice imitait la voix de Georges Pitoëff lorsqu'en pull-over et pantalon blanc, il écartait les paroles d'Euridyce :

— Ne me parle pas de la mort ! Je suis le hiérophante du soleil.

Et ils riaient tous deux, parce que l'oracle avait fait une prédiction acrostiche, dont les initiales formaient une plaisanterie de collégien : *Madame Eurydice Reviendra Des Enfers.* Ils ne prenaient pas très au sérieux ces oscillations entre le mysticisme et la mystification, mais c'était leur temps, cela, leur jeunesse, leur plaisir, et ils se chuchotaient que Ludmilla attendait un bébé, et que Jean Cocteau n'était peut-être pas aussi sérieusement converti que le pauvre Maritain voulait bien le croire, et que la Mort se prénommait Mireille et qu'elle écrivait des contes et des poèmes et que l'ange Heurtebise était joli garçon, et que Jean Hugo, qui avait fait les décors, était l'arrière-petit-fils du poète, qu'ils tenaient par ailleurs pour un vieux bouffon barbu.

En sortant, il lui récitait une page de Claudel qu'il aimait, et qu'elle finissait, elle aussi, par savoir par cœur :

Et voilà que quelqu'un est toujours là, partageant même son lit quand il dort, et la jalousie le presse et l'enserre.

Il était oisif et il faut qu'il travaille tant qu'il peut.

Insouciant et voici l'inquiétude.

Et ce qu'il gagne n'est pas pour lui, et il ne lui reste rien.

Et il vieillit pendant que ses enfants grandissent.

Et la beauté de sa femme où est-elle?

Elle passe sa vie dans la douleur et elle n'apporte que cela avec elle.

Et qui aura ce courage, qu'il l'aime?

Et l'homme n'a point d'autre épouse, et celle-là lui a été

donnée, et il est bien qu'il l'embrasse avec des larmes et des baisers.

Et elle lui donnera de l'argent pour qu'il l'épouse.

On leur disait aussi que la jeunesse de ce temps passait sa vie dans les bars, courait les routes en auto, se droguait et jetait l'argent par les fenêtres : ils n'avaient pas d'argent, ils buvaient de l'eau, ils ne savaient pas conduire, et ils n'avaient d'autres vices que les pièces d'avant-garde, les acteurs russes et les films absolus.

Vers le 10 août, Catherine allait quitter Paris pour retrouver sa plage méditerranéenne. Patrice s'en irait aussi, c'était leur dernière journée. Elle avait prévenu qu'elle ne rentrerait pas dîner chez elle, il avait dit aux demoiselles Souris de ne pas l'attendre. La pension d'ailleurs était à peu près vide, et la naine Théodore n'avait plus à servir que les deux vieilles filles, M. Pentecôte, M. Sénèque et l'inamovible mademoiselle Vauquier. On laissait la fenêtre ouverte, et les moucherons tournoyaient autour de la suspension verdâtre, en forme de couronne carolingienne. Avec amertume, mademoiselle Agathe songeait que la morte-saison était venue et qu'il fallait même louer le Seigneur d'avoir conservé quelques convives autour de sa table. L'air était moite, le soir était tombé. M. Pentecôte, qui devenait volontiers sarcastique, plaisanta l'absence de Patrice.

— On sait bien, dit-il, où il a passé la journée. Cette jolie étudiante n'y est à coup sûr pas étrangère.

— C'est une jeune fille bien convenable, assura l'une des demoiselles Souris.

— Et c'est un jeune homme parfait, répondit l'autre.

— Nous n'en avons jamais douté, dirent en chœur M. Sénèque et M. Pentecôte.

— Il faut bien laisser parler son cœur, admit avec une indulgence pleine de lassitude la femme fatale.

Il y eut un silence, peut-être réprobateur.

— Ne l'avez-vous pas entendu rentrer dans sa chambre, tout à l'heure ? reprit M. Sénèque.

— Je ne crois pas. On peut aller voir, dit mademoiselle Souris l'aînée.

— Gardez-vous-en bien. Ce serait indiscret et, comme dit si bien mademoiselle, il faut laisser parler son cœur. Êtes-vous bien sûr qu'il y soit seul ?

— Oh ! monsieur...

— Mais en tout bien tout honneur, mademoiselle.

M. Pentecôte étendit à travers de la table une dextre conciliatrice.

— Que l'on ne discute point en vain ! La science nous met une arme entre les mains, ou plutôt un admirable instrument d'investigation. Donnez-moi le rond de serviette de ce jeune homme.

Tout le monde avait déjà deviné qu'il avait saisi une fois encore l'occasion d'une expérience de radiesthésie. On lui tendit le rond de serviette, il tira du fil de sa poche. On n'osait pas le contrarier, et puis, il faisait chaud, le dîner était fini, pourquoi ne pas laisser le vieil homme se distraire comme il l'entendait ? C'était l'heure et la saison où l'on croit aux miracles par lassitude, et où, pourvu qu'on ne doive pas se lever, on accorde tout ce qu'ils désirent aux fakirs, aux démarcheurs, aux poètes et aux inspecteurs d'assurance. La femme fatale commença même de raconter des histoires de tables tournantes, mais M. Pentecôte la reprit avec sévérité : les tables tournantes n'avaient aucune valeur scientifique.

— Et vous croyez que le rond de serviette ?...

— Vous allez voir.

Il dessina un carré sur un papier blanc, qui représentait la chambre de Patrice, et il commença de promener au-dessus le rond de serviette suspendu à un fil. Il se tenait debout, sa barbiche en avant, ses lunettes relevées sur son front, docteur Faust de pension de famille. Une petite lueur verte errait sur ses verres : ce n'était pas le génie, ni le démon, ni l'âme d'un défunt, c'était le reflet de la suspension.

— L'expérience que je réalise là, déclara-t-il, est de mon invention. Vous ne la trouverez décrite dans aucun manuel classique de radiesthésie. Il faut pour cela posséder un fluide particulier, que je me fais fort de pouvoir diriger à volonté. Mais ce n'est pas donné à tout le monde.

Il émanait du petit homme une forte autorité, et tout le monde s'accouda à la table pour le regarder faire. Personne n'aurait eu l'idée de demander à monter tout simplement dans la chambre de Patrice et, à vrai dire, on ne savait même pas très exactement ce que cherchait M. Pentecôte. Pour des esprits véritablement curieux d'ailleurs, le résultat importe peu, et seule la méthode a de l'intérêt.

A l'une des extrémités du carré, le pendule se mit à remuer, de façon irrégulière, comme s'il avait été poussé par le vent.

— Nous devons nous trouver ici près de la fenêtre, déclara avec gravité l'officiant. Il y a de l'air.

Il fit au crayon bleu un trait, qui indiquait la fenêtre. Puis il continua de promener son pendule. A l'extrémité opposée, il indiqua qu'il sentait un frémissement. Au bout du fil, le rond de bois se mit en effet à tressauter, puis, au bout de quelques secondes, sous les yeux de tous, il se balança, lentement, régulièrement, en oscillations assez amples.

— Je vous prends à témoin que je ne bouge pas.

On acquiesça d'autant plus aisément qu'on avait vu assez souvent M. Pentecôte se livrer à des expériences analogues, et que, quelle qu'en fût l'explication, on ne pouvait évidemment l'accuser de tricher.

— La personne que nous recherchons se tient à cette place, qui doit être la place du lit. Par rapport à la fenêtre, cela me paraît assez vraisemblable.

Avec précaution, il promena son pendule dans un espace imaginaire. Ici, il remuait, ici il ne remuait plus. Entre le lieu où pouvait se trouver le corps couché de Patrice et le mur, il délimita ainsi un espace vide.

— Y a-t-il un espace entre le lit et le mur?

— Non.

— Donc, nous devons supposer que le jeune homme est couché sur un côté du lit. A côté de lui, son pendule ne remue plus. Qu'y a-t-il à côté de lui? Le vide ou... quelqu'un?

On ne répondait pas. A force d'insistance, on finissait par voir, dans la chambre de Patrice, un jeune corps de vingt ans, étendu dans la chaleur de la soirée. A côté de lui, on imaginait vite un autre corps jeune, aisément reconnaissable, et sans le dire tous ceux qui étaient réunis autour de cette

table se sentaient émus. Par économie, mademoiselle Agathe n'allumait à cette heure de la journée qu'une seule des lampes de la suspension. Elle éclairait faiblement la barbiche de M. Pentecôte, le pendule magique, le papier blanc, et à sa lueur verdâtre, il n'était pas malaisé de reconstituer une fable, une légende du premier étage. Mademoiselle Vauquier poussa un soupir, car elle était romanesque. Le pendule se mit à osciller encore.

— Attention.

Il se livrait, en effet, à d'étranges manœuvres. Il ne tournait point, il ne se balançait pas non plus de façon régulière et sur une ligne droite. Mais il allait, dans le sens du lit, de la tête au pieds, puis il s'arrêtait, et il se balançait une fois, aussi régulièrement, de droite à gauche. Ainsi formait-il une croix.

— Je n'ai vu cela que bien rarement, murmurait M. Pentecôte.

Une dizaine de fois, le pendule dessina ainsi la croix dans l'espace.

— Qu'est-ce que cela signifie? osa finalement demander mademoiselle Agathe.

M. Pentecôte s'assit, reposa son fil sur la table, écarta le papier blanc où il avait dessiné peu à peu l'image idéale de la chambre de Patrice, abaissa ses lunettes sur ses yeux, et répondit avec une très petite voix :

— Les auteurs discutent beaucoup sur ce point, mademoiselle. On appelle ce signe, parfois, la Croix du Sud. Pour les uns, il signifie... l'amour. Et pour les autres, il signifie que la personne ou l'objet que l'on recherche... n'est pas là... est absent...

On aurait dû rire, demander s'il y avait là une défaite. Mais il ajouta avec un peu de précipitation :

— A votre place, j'irais tout de même voir tout de suite dans la chambre.

Patrice et Catherine étaient bien étendus l'un à côté de l'autre, vêtus et immobiles. La porte n'était pas fermée. Mademoiselle Agathe et M. Sénèque entrèrent dans la chambre,

en s'excusant à voix haute. Les jeunes gens ne bougèrent pas. On s'approcha, et l'on vit qu'ils étaient évanouis.

Il fut très difficile, lorsqu'on les eut réveillés, de savoir ce qui s'était passé. A la fin de la journée, Catherine avait suivi Patrice dans sa chambre, et ils s'étaient étendus l'un à côté de l'autre. Ils ne s'étaient point touchés. Mais longuement ils étaient restés ainsi, immobiles, tremblants un peu, sans même approcher leur main l'un de l'autre. Leurs yeux étaient fermés. Elle ne savait rien du trouble qui l'avait envahie et qui la possédait, à se tenir ainsi tout près de ce garçon qui ne voulait d'elle rien autre que sa présence. Il ne savait même pas ce qu'il pouvait en attendre, et il luttait de toutes ses forces contre le désir de s'approcher d'elle, de sentir sa chaleur, fût-ce à travers ses vêtements, d'apaiser et de fondre sa propre fièvre. Il serait vain de croire qu'il ne pensait point à davantage, mais il ne voulait pas céder. Dans l'approche de deux corps vêtus, il y a quelque chose de magique et d'inséparable des premiers moments de l'amour : la résistance, la tentation, la honte, le regret, l'espoir se mêlent dans cette étreinte factice et provisoire, où les obstacles légers symbolisent tant de barrières plus irréductibles. Au dessus d'eux-mêmes tournoyaient, en un nuage, leurs tentations, et ils fermaient les yeux, et ils étaient rouges. Et si tendus étaient-ils pour s'approcher sans se toucher, pour se fondre sans s'atteindre, plus séparés par ce peu d'air entre eux que par l'épée de pureté de la légende que soudain, au même instant, quelque chose se rompit en eux-mêmes, et que, comme l'avait deviné le vieux fou, ils ne furent plus présents.

Patrice devait souvent songer que, vécût-il cent ans et eût-il plus d'aventures que l'homme aux mille et trois, jamais il n'atteindrait plus complètement la réalisation du rêve masculin qu'en ces minutes d'anéantissement total, cette possession dans la pureté.

Telle avait été leur union. A la fin de leur adolescence, ils avaient ainsi connu un mirage si beau que, toute leur vie, ils chercheraient sans l'atteindre à l'approcher. Dans le

petit cimetière provincial de Paris, à Charonne, ils avaient rencontré les doublures enfantines du destin, et dans la chambre, ils s'étaient conjoints, sans leurs corps, et ainsi leur avait-il été donné de figurer le destin des hommes, de connaître, sans ordre, sans réalité, sans souillure, et le mariage, et la paternité, et la maternité, en quelques instants de leur brève jeunesse. L'été viendrait, qui les désunirait, et la vie future, et peut-être l'oubli. Mais au delà de tout oubli, ils pouvaient être sûrs désormais que brillerait en eux ce mortel souvenir où les figurations de la plus banale vie humaine avaient pris un tel éclat que leur cœur avait manqué se rompre. A travers les hommes et les femmes, chacun de leur côté, ils chercheraient le bonheur, l'union, les enfants, la joie totale et douce. Mais il leur faudrait bien s'avouer qu'ils ne chercheraient rien autre, en réalité, que la lumière nocturne de cette fin d'été qui fit luire sur deux corps étendus et muets le signe de la Croix du Sud.

ROBERT BRASILLACH

L'ITALIE
ET LE CANAL DE SUEZ

Les revendications que l'Italie a formulées, tantôt par sa presse, tantôt par les discours radiodiffusés de ses orateurs officiels se classent sous trois têtes de chapitres : la Tunisie, Djibouti, Suez. La harangue de M. Mussolini aux *squadristi* les range dans cet ordre, sans nous donner d'ailleurs de précisions supplémentaires sur leur objet ; la revue *Relazioni Internazionali* ajoute simplement que les problèmes de Tunis et de Djibouti sont d'ordre politique, celui de Suez d'ordre économique. En fait, l'Italie, dans toutes ses revendications, emploie la même méthode qui consiste à laisser dans le vague l'étendue et la nature exactes de ses prétentions, de manière à tirer parti des conjonctures, à demander plus ou moins selon les circonstances, et surtout à se réserver la possibilité de rouvrir à tout moment le dossier pour une nouvelle négociation. En présence de cette tactique, il serait de notre part extrêmement maladroit de ne pas appliquer la méthode inverse, qui consiste à placer les affaires litigieuses ou prétendues telles en pleine lumière : depuis que notre pays a exposé, pourtant d'une manière bien sommaire et par des moyens de diffusion bien modestes, les données de la question tunisienne, l'opinion mondiale a beaucoup mieux compris la position française. Il conviendrait de faire le même travail pour les autres volets du triptyque des ambitions italiennes ; nous nous bornerons dans cet article à la question de Suez, qui est assez complexe, et notre analyse

ne sera pas inutile, si elle démontre, comme nous le croyons, que les revendications italiennes touchant Suez ne sont pas du tout un litige spécifiquement italo-français, que les prétentions de Rome intéressent plus que nous la Grande-Bretagne et l'Égypte et que leur aboutissement ne serait indifférent à aucune des nations dont les navires empruntent la voie du canal.

La campagne menée depuis l'automne dernier par les journaux italiens peut se résumer ainsi : la Compagnie du Canal de Suez gérerait l'entreprise dans des conditions dont le maintien ne saurait se soutenir ; au lieu d'être une Compagnie internationale, comme le stipulait l'acte de concession, une Compagnie universelle, comme l'indique son titre même, la Compagnie de Suez serait une affaire exclusivement franco-britannique. L'Italie serait fondée à demander sa réforme profonde pour plusieurs raisons que ses journaux et revues font valoir sur le même plan malgré leur caractère assez différent. Rome invoque au point de vue historique, la participation d'ingénieurs italiens à l'élaboration des plans du canal et la collaboration de la main-d'œuvre de la péninsule aux travaux de creusement ; au point de vue économique la part considérable qui revient au pavillon italien dans le trafic du canal pour demander l'entrée d'administrateurs italiens dans le Conseil de la Compagnie et la réduction des tarifs de péage.

Il est assez curieux de voir la presse italienne — et depuis quelques jours le Gouvernement italien, encore que d'une façon moins explicite — adresser à la France de telles revendications. En effet, la Compagnie de Suez, sur 32 administrateurs, compte actuellement 19 Français dont le président, contre 10 Anglais, 2 Égyptiens et un Hollandais, mais la Compagnie de Suez est une Société égyptienne, dont le siège social est à Alexandrie, régie par les lois sur les Sociétés anonymes, administrée par un Conseil dont les membres sont élus par l'assemblée générale des actionnaires, assemblée dans laquelle le Gouvernement français n'est aucunement représenté.

L'argumentation de la presse italienne repose évidemment sur une confusion. Elle prétend que les usagers doivent être représentés au Conseil d'administration, parce que l'article 24 des statuts de 1856 prévoit que les administrateurs représentent « les principales nationalités intéressées à l'entreprise ». Cet article, comme le préambule du firman de concession, répond à l'idée de Ferdinand de Lesseps qui avait espéré placer des actions sur tous les grands marchés européens. Sur les 400 000 actions de 500 francs qui formaient le capital social, Lesseps avait réservé à la France une tranche de 80 000, mais en fait, l'émission fut un échec à peu près total, sauf en France : l'Espagne ne prit que 4 161 titres, le Piémont 1 353, la Toscane 176, Naples 96, Rome 54, tous les autres pays réunis 10 000 environ. La France, au contraire, souscrivit 208 000 titres, soit près de trois fois sa part, et la Compagnie ne put finalement être constituée que parce que le vice-roi d'Égypte accepta de souscrire les 176.602 actions qui n'avaient pas trouvé preneur. C'est dans ces conditions que longtemps, le Conseil d'administration fut composé uniquement de Français, l'Égypte étant représentée comme puissance concédante par un commissaire du Gouvernement.

En 1875, le Gouvernement britannique racheta pour 4 millions de livres les actions du vice-roi d'Égypte, 3 administrateurs représentant le Gouvernement anglais au Conseil furent alors nommés, leur nombre fut porté à 10 en 1883, par un accord entre la Compagnie et les armateurs britanniques, en 1884, un administrateur hollandais, en 1899, un Allemand, furent désignés. Toutes ces nominations ont été faites par la Compagnie de Suez dans le désir évident d'être en contact avec des représentants des usagers du canal, le pavillon hollandais occupait le troisième rang depuis quatorze ans dans le trafic quand cette place fut offerte à un de ses représentants, l'Allemagne occupait le deuxième rang depuis huit ans. La nomination d'un administrateur italien au Conseil est une chose qui n'aurait rien d'illogique, ce qui est moins logique ce sont les arguments par lesquels les périodiques de la péninsule la revendiquent comme un droit.

Laissons de côté la question de la part prise par un ingénieur et par les ouvriers italiens dans la conception et dans l'exécu-

tion du canal. Les quatre cinquièmes de la main-d'œuvre employée au creusement du canal étaient constitués par des fellahs, fils lointains de ceux qui creusèrent jadis dans ce même désert le canal des pharaons. Quant au rôle de Louis Negrelli, cet ingénieur, né et mort Autrichien, fit partie d'une Société d'études pour le canal de Suez fondée par les saint-simoniens de 1846 à 1848 et ne publia d'ailleurs pas ses travaux ; en 1856, il représenta l'Autriche dans la Commission scientifique pour le percement de l'isthme avec 4 Français, 2 Anglais, 1 Italien, etc. ; en 1857, Lesseps le nomma inspecteur des travaux de l'isthme, mais il mourut à Vienne, le 1er octobre 1858, un an avant le premier coup de pioche : mettre le nom de cet estimable ingénieur en parallèle avec celui de Lesseps ou même de ceux de Savary et de Linant de Bellefonds serait une fade plaisanterie.

L'argumentation italienne se fonde principalement sur la part du pavillon italien dans le trafic du canal : « Notre marine, ont dit certains journaux, fournit à la Compagnie un quart de sa recette. » Ce chiffre est fort exagéré ; même en 1936, où les transports italiens ont atteint un volume exceptionnel du fait de la conquête de l'Éthiopie, le pourcentage du tonnage italien n'atteignait que 20 p. 100 du trafic total ; depuis, la proportion a faibli, comme on le verra par le tableau ci-dessous.

Part des principaux pavillons dans le trafic total
(Tonnage net).

Années.	Britannique.	Italien.	Allemand.	Néerlandais.	Français.	Norvégien.	Trafic total.
—	—	—	—	—	—	—	—
	%	%	%	%	%	%.	t.
1930	55,6	4,7	10,7	10,5	6,3	3 »	31.669.000
1931	55,4	4,7	11 »	9,5	6,9	2,5	30.028.000
1932	55,5	5,7	8,8	8,3	7,2	3 »	28.340.000
1933	54,6	5,7	9 »	7,8	6,8	4,7	30.677.000
1934	54,3	6,6	9,4	8,1	6,2	4,9	31.751.000
19 5	48 »	18,5	8,2	7,1	5,4	4,2	32.811.000
1936	46,5	20,2	8,9	7 »	5,1	3,9	32.379.000
1937	47,3	16,1	9,1	7,7	5 »	4,5	36.491.000
1938	50,4	13,4	9,1	8,8	5,1	4,3	34.418.000

Nous conclurons donc sur ce point. Si l'Italie souhaite être représentée au Conseil de la Compagnie de Suez, c'est

affaire de négociation avec les administrateurs et non de polémique avec le Gouvernement français. Nous ne trahirons aucun secret en disant que la Compagnie avait songé récemment à faire appel à un armateur italien, comme elle l'avait fait déjà à des Anglais, à un Hollandais, à un Allemand ; nous ne dirons rien de désagréable aux Italiens en leur rappelant que le choix des administrateurs, même des Anglais et des Égyptiens qui représentent leurs gouvernements, est soumis à l'agrément de l'assemblée générale des actionnaires, et que la meilleure façon d'obtenir cet agrément, c'est de créer une atmosphère de sympathie et non de tension diplomatique. La méthode du coup de poing sur la table plaira de moins en moins : d'autres que l'Italie en ont abusé.

A lire certains journaux italiens, il semble que la demande d'une représentation au Conseil d'administration ne constitue pas l'essentiel des revendications italiennes et que Rome attacherait plus d'importance à une réduction des tarifs de transit.

Le droit de passage du canal était en 1919 de 8 fr. 50 or par tonne (jauge nette) au lieu du maximum de 10 francs or autorisé par l'acte de concession. Le 1er avril 1934, ce prix a été ramené à 5 fr. 75 (or) ; en juillet 1935, il a été fixé, non plus en or, mais en monnaie anglaise, à 7 sh. 6, et rabaissé ensuite à 6 shillings et à 5 sh. 9, tarif inférieur de plus de moitié à celui de 1919. Il est du reste remarquable que les principaux clients de Suez, les armateurs anglais qui représentent 50 p. 100 du trafic ne mentionnent dans leur dernier rapport de la *Chamber of Shipping* le canal que pour noter avec satisfaction la dernière diminution de tarif. Ce qui est vrai pour les Anglais l'est plus encore pour les Italiens, qui profitent bien davantage de la réduction de distance que procure le canal. En effet, pour le voyage Londres-Bombay, le passage par Suez représente un raccourcissement de 44 p. 100 par rapport à la route par le cap de Bonne-Espérance ; de Trieste à Bombay, le raccourcissement est de 63 p. 100 ; mais si l'on prend des cas extrê-

mes, et présentant un égal intérêt pour l'Angleterre et l'Italie, le gain de distance réalisé grâce au canal n'est que de 10 p. 100 d'Angleterre en Australie contre 80 p. 100 de Naples à Massaouah.

On pourrait également faire valoir la faible incidence que représente le montant des droits de transit par rapport aux prix des produits importés. Deux exemple suffiront, le prix d'une tonne de blé d'Australie est de 105 fr. 80 (or), le droit représente 2,4 p. 100. Pour le riz indien le droit de passage est de 2,1 p. 100, ce même riz paie à son entrée en France un droit de douane de 172 p. 100. En ce qui concerne les passagers, l'incidence est pratiquement nulle, elle varie pour les Indes et l'Extrême-Orient de 0,25 p. 100 du prix du billet en première classe à 0,64 p. 100 en deuxième classe.

Nous ne pousserons pas plus loin cette discussion, en raison de son caractère technique : les chiffres que nous avons donnés suffisent, croyons-nous, à démontrer qu'il n'y a rien d'anormal dans les tarifs de Suez. Nous ajouterons que s'il est un gouvernement qui soit intéressé à la question, c'est le Gouvernement royal égyptien. A la séance de la Chambre des députés du Caire, le 27 décembre dernier, un député ayant demandé s'il y avait eu des négociations de la part du Gouvernement italien au sujet de la réduction des droits de transit du canal et d'une participation à sa direction, le ministre des Affaires étrangères lui a répondu que le Gouvernement « si des négociations s'ouvraient, sauvegarderait le droit de l'Égypte en tant que puissance qui a concédé le canal et qui en prendra possession à l'expiration de la concession. »

Le fait que les revendications ouvertes de la presse italienne se heurtent au statut juridique d'une compagnie privée, le fait que les arguments d'ordre financier sur lesquels elles se fondent apparaissent si faibles, permettraient déjà de deviner derrière elles des buts politiques plus lointains. Cela devient évident du moment que le chef du Gouvernement romain

fait siennes ces revendications et les présente à la France sur le même plan que la Tunisie et Djibouti. En réalité, les buts de l'Italie sont plus vastes et le Duce les a indiqués dans un de ses derniers discours, lorsqu'il a fait observer que l'Italie, baignée par une seule mer dont les deux portes sont tenues par d'autres puissances, « n'a pas l'intention de rester prisonnière en Méditerranée. »

Cette déclaration prend toute sa valeur si on la rapproche de certains développements qu'on a pu lire dans des journaux et des revues d'Italie. C'est ainsi que la revue *Gerarchia*, de Milan, a publié au mois de février dernier un article intitulé *L'Italia e il Canale di Suez*, où l'on trouve, après des considérations sur le trafic et les tarifs du canal, une argumentation politique très significative.

« Le problème de la défense du canal, écrit la revue milanaise, est vital pour notre empire, car il ne s'agit pas d'une simple voie de communication, mais d'une véritable et propre artère dont la sécurité est une condition indispensable pour notre vie. » L'auteur de l'article, M. Romeo Bellotti, résume ensuite les diverses conventions relatives au canal et il ajoute, examinant la Convention de 1888 et les textes diplomatiques qui ont suivi :

« Il est exact que l'article premier, au premier alinéa, dit que « *le canal sera toujours libre et ouvert en temps de guerre* » *comme en temps de paix à tous les navires de commerce ou* » *de guerre sans distinction de pavillon* », mais il n'est pas moins vrai que, en vertu de l'article 9, l'observation des règles de la Convention et la sécurité du canal sont confiées à l'Égypte et, en cas d'impossibilité de sa part, au Gouvernement ottoman et que, en vertu de l'article 10, toutes les mesures que les Gouvernements ottoman et égyptien trouveraient bonnes pour assurer avec « leur forces propres la défense de l'Égypte », ne lèsent pas les dispositions de la Convention.

» Le contrôle anglais s'est substitué en fait au contrôle ottoman jusqu'à 1922, et même depuis la cessation du protectorat. En conséquence, à l'article 10 on doit substituer à « *Gouvernement ottoman* » « *Gouvernement anglais* », à « *forces ottomanes* » « *forces anglaises* ».

» La possibilité d'un conflit anglo-italien ne se présente pas aujourd'hui, mais le péril fut très proche dans un passé récent et si, durant les sanctions, l'hypothèse de la fermeture du canal fut vivement discutée, il serait naïf de s'imaginer qu'en cas de conflit la Convention serait respectée, d'autant plus que l'expression « *défense de l'Égypte* » contenue dans l'article 10 pourrait donner lieu, si besoin était, aux interprétations les plus tendancieuses contre le droit de quiconque.

» La défense du canal mérite donc d'être examinée à fond et résolue de façon qui nous soit favorable, ne fût-ce que pour être sur place et avoir la garantie de l'inexistence de travaux, qui, sous un prétexte défensif, seraient en réalité dirigés contre nous. »

Ce texte a le mérite de la franchise, et le rappel des événements de 1935 ne laisse place à aucune ambiguïté. Lors de l'expédition d'Éthiopie, le canal resta ouvert au trafic commercial et militaire italien, mais l'Italie en avait redouté la fermeture au moment des sanctions. Il semble bien que, dans cette éventualité, elle avait envisagé une action militaire à travers le delta du Nil, en partant de la Tripolitaine, où elle avait massé des forces considérables. D'après certains écrivains militaires, ces plans ne seraient pas abandonnés aujourd'hui et tout en ayant songé à conclure un pacte de non-agression avec l'Égypte, l'Italie n'aurait pas renoncé à la possibilité, en cas de guerre, d'une action terrestre contre le canal. J'ignore le degré de vraisemblance de ces hypothèses, en faveur desquelles on fait observer que les mouvements de troupes signalés chaque semaine de l'Italie vers l'Afrique ne sont manifestement pas tous dirigés contre la Tunisie, et je me borne à constater qu'en Égypte les milieux responsables en tiennent compte. Quoi qu'il en soit, il est bien évident que, si une guerre voyait l'Italie et l'Angleterre s'affronter dans deux camps ennemis, l'Éthiopie serait dans une situation très difficile, soit du fait de la fermeture du canal, soit du fait de sa détérioration par les bombardements aériens. Mais c'est là un état de fait auquel des textes nouveaux ne changeraient rien en faveur de l'Italie. Dans le traité anglo-égyptien du 26 août 1936, le canal de Suez est défini à l'article 8 : « *Une voie universelle de communication aussi bien qu'une voie essentielle de commu-*

nication entre les différentes parties de l'empire britannique. » Ni cette affirmation juridique, ni le statut exceptionnel que l'Angleterre conserve en Égypte malgré la fin du protectorat n'ont empêché la Grande-Bretagne d'organiser dès maintenant, pour le cas de guerre, de solides bases navales et aériennes sur la route du Cap, à Simonstown, à Saldanha, à Sierra Leone pour ne parler que des principales.

Quelle sera notre conclusion? Nous avons vu que l'Italie, en faisant faire campagne à sa presse sur des questions secondaires et qui ne sont pas de la compétence directe des gouvernements a voulu préparer le terrain à des revendications politiques. Ces revendications sont énoncées à la fin de l'article de la revue *Gerarchia*, que nous avons déjà largement cité : qu'on nous permette de lui faire un dernier emprunt :

« Comme conclusion à tout ceci, la question du canal de Suez présente une seule solution exécutable en trois temps (qui pourraient se réduire à deux en procédant à un remboursement rapide des actions et en rapprochant le terme final de la concession, de façon à examiner ce problème si complexe en une seule fois) à savoir :

» *a*) Reconnaissance immédiate du droit de représentation au Conseil d'administration des nations principalement intéressées au trafic et réduction des tarifs ;

» *b*) Examen de la défense du canal entre les puissances les plus directement intéressées ;

» *c*) Établissement en 1968 d'une Commission internationale composée des représentants des susdites nations, à laquelle seraient confiées l'administration (avec abolition de tout bénéfice), la surveillance et la défense du canal. »

Les revendications administratives et financières du paragraphe *a* concernent au point de vue juridique la Compagnie de Suez, affaire privée, au point de vue matériel, le Gouvernement britannique, principal actionnaire, qui détient 44 p. 100 du capital, et le Gouvernement égyptien qui serait lésé dans ses intérêts immédiats puisqu'il perçoit 7 p. 100 d'impôt sur les bénéfices des Sociétés. Quant au Gouverne-

ERRATUM

Par suite d'une erreur d'impression, l'article *L'Italie et le Canal de Suez,* publié dans la présente livraison, porte comme signature ★ ★ ★. L'auteur de cette étude est M. Marc ABARIS.

ment français, il est moralement intéressé à la question, en raison de tout ce que la Compagnie de Suez a fait pour l'influence française en Égypte, en raison également du fait que la majorité du capital est en France, et que c'est à notre Gouvernement de protéger les droits de ses nationaux.

La question de la défense du canal ne se pose pas pour l'Italie, si ses intentions sont celles qu'avaient définies les accords franco-italiens de 1935 et les accords italo-anglais de l'an passé. Si, par contre, la politique de Rome allait s'inféodant à celle de Berlin au point d'aboutir à une guerre où l'Italie serait contre l'Angleterre et la France, il est trop évident que ce serait folie de la part de ces deux dernières puissances que d'affaiblir en les internationalisant leurs positions stratégiques.

Reste la lointaine hypothèse du futur statut du canal en 1968, après l'expiration de la concession dont jouit actuellement la Compagnie. Bien des formules sont possibles depuis l'exploitation directe par l'Égypte jusqu'à la prorogation de la convention en passant par toutes les variétés de régie intéressée, de Compagnie à charte ou de Société à participation d'État. En 1968, le Gouvernement égyptien choisira la formule qui lui paraîtra la plus satisfaisante politiquement et financièrement. Il serait paradoxal qu'il allât précisément adopter celle qui le déposséderait d'un canal qui lui appartiendra alors en toute propriété et qui vaut plusieurs milliards, et cela pour établir un régime de Commission internationale inspiré de celui qui achève précisément de disparaître pour les fleuves européens.

★ ★ ★

L'AMATEUR DE RONDEAUX

C'ÉTAIT hier, mais j'ose à peine vous le dire, tant il me semble que ce groupe de quatre syllabes : *C'était hier*, va soudain se sentir l'envie de chanter encore deux fois. Déjà, pardonnez-moi, je crois que je commence à nouer un rondeau, dont j'aperçois, dans un brouillard encore assez obscur, les passages essentiels :

C'était hier, Lucinde, et ce soir, n'est-ce...

Aurais-je cru qu'on pût dire en pleurant :
C'était hier ?

Adieu, beaux jours ! Le temps de ma jeunesse,
C'était hier.

Ne vous étonnez point, de grâce, et c'était hier, vous disais-je. Avec quelques-uns de nos amis, je me trouvais pour la soirée, comme à l'accoutumée, chez M. Théodore Decalandre, où nous rencontrions, pour la première fois, M. Gabriel Bercegrive, qui était venu passer quelques jours à Paris. Il habite au fond d'une heureuse province, où il pêche la truite, joue aux échecs et relit, le soir, de vieux livres, tandis que la girouette rouillée grince au vent, sur le toit de la maison campagnarde ; et il évoquait avec M. Decalandre le temps,

déjà lointain, où, au petit collège de Bétharram, au pied des Pyrénées blanches et bleues, au bord du Gave qu'a chanté mon grand-père, ils commençaient tous deux d'apprendre le latin. Mélancoliques et souriants, ils caressaient leur barbe blanche.

Comme nous en étions venus à parler des problèmes que le siècle où nous sommes ne cesse point de nous poser, M. Bercegrive, qui nous écoutait silencieusement, prit soudain la parole pour nous dire qu'il lui semblait beaucoup plus profitable, encore que sans doute il pût paraître s'égarer, d'oublier un instant notre époque, où il n'entendait au demeurant à peu près rien.

— Comment ne plus songer à tant d'événements qui nous entourent, nous assiègent, nous pressent et nous prennent comme à la gorge? demanda Madame Baramel.

— Madame, répondit M. Bercegrive, je sais un très bon remède, dont je me rencontre du moins extrêmement satisfait, et qui n'est que de relire un rondeau de Voiture.

— Ne pensez pas, dit M. Decalandre, que M. Bercegrive s'abandonne du tout à quelque brusque songerie, et j'aurais déjà dû vous faire confidence de ses travaux habituels.

— Mes travaux! murmura M. Bercegrive, qui rougissait de plaisir. Que voilà qui est un grand mot!

— M. Bercegrive compose à la perfection les rondeaux et, depuis des années, il ne se passe pas de mois que je n'en reçoive quelqu'un de sa main.

— Comme je voudrais que vous ne l'eussiez pas entendu! s'écria M. Bercegrive, en nous saluant tous d'une prompte et circulaire inclinaison de tête. Il ne faut point dire de ces choses et la seule amitié s'aventure à prononcer, en un tel propos, le mot, qui me fait trembler, de perfection. Je crains fort maintenant que vous ne commenciez de fredonner les vers célèbres de Scarron dans son *Don Japhet d'Arménie* :

J'écris français, gothique, italien, tudesque;
J'écris en héroïque aussi bien qu'en burlesque;
Je fais des impromptus, rondeaux et bouts-rimés;
Bref, je suis bel esprit, et des plus renommés.

» Hélas ! Je n'entends rien aux langues étrangères, non plus qu'à l'impromptu. L'héroïque m'enchante, mais je n'ai point si belle et grande trompette que je le puisse pratiquer ; pour ce qui est du burlesque, je crains toujours d'y tomber sans que je m'en aperçoive et quant aux bouts-rimés, je compte ne blesser personne, si je proclame parmi vous que je les tiens pour le plus sot et le plus vain des divertissements où se puisse perdre l'esprit des hommes. Mais le rondeau !... Ne vous attendez pas que je dise que j'y excelle. Non point, et je ne ferais que mentir, dont je me désole ; mais je l'aime.

Tandis qu'il continuait de parler très rapidement, tout de même que s'il redoutait qu'on réussît à l'interrompre, il tira de sa poche un petit livre et nous lut tout à coup ce rondeau de Voiture, que je m'excuse de vous rapporter, comme il est indispensable, si je souhaite, sans vous vouloir obliger, dans votre bibliothèque, à relire le même poème que vous connaissez bien, si c'est mon dessein, dis-je, de vous convier à goûter les commentaires qu'en fit hier notre orateur :

L'Amour, qui de tous sens me prive,
Fit ma raison votre captive ;
Quand un soupçon pris par malheur,
Me combla l'esprit de douleur
Et d'une tristesse excessive :

Une humeur jalouse et craintive
Se mit dans votre âme plaintive,
Et pensa chasser de mon cœur
L'Amour.

Mais si jamais cela m'arrive :
Je consens que l'on me poursuive
Par toute sorte de rigueur.
Je ne veux plus vivre en langueur.
Meure la jalousie, et vive
L'Amour.

— Oui, dit M. Polyphème Durand, oui... Mais je voudrais, Monsieur, si je ne cours pas le risque de vous faire trop de

chagrin, vous avouer que je n'ai pas un très grand amour de ces sortes de bagatelles, qui se montrent, à l'ordinaire, toutes pleines d'artifice, pour ce qu'à deux reprises, l'auteur y doit répéter le début du premier vers et ne jamais chanter que sur deux rimes. Faire sonner ainsi tant de fois *eur* et *ive*, quelle entreprise ! Et comment faudrait-il que le poète eût la tête libre, quand il est, dès la fin de son troisième vers, si bien captif sous tant de cordes? Voiture avait à peine écrit *malheur*, qu'il se devait demander comme il dirait encore deux fois *L'Amour* et qu'il savait déjà que sa pensée se trouverait tout exprimée, sans que peut-être il la connût encore très bien, par des mots qui, pour finir les vers, n'auraient que deux terminaisons déjà fixées.

— C'est le procès de la rime !

— Non, certes, mais il y a dans un rondeau beaucoup de mots où renaît la même rime, et ce n'est point à vous, monsieur, que je pense rien apprendre, si je rappelle ici cette entrée de Voiture :

Ma foi, c'est fait de moi, car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un rondeau.
Cela me met en une peine extrême.
Quoi ! treize vers : huit en *eau*, cinq en *ème*...

Vous savez la suite, et je vous aurai sans doute mal entendu, tout à l'heure, quand j'ai cru que vous disiez que vous n'aviez point aucun goût des bouts-rimés. Nous ne nous trouvons pas, en effet, fort éloignés de leur domaine et j'entends bien qu'au rondeau, le poète choisit ses rimes et c'est-à-dire qu'on ne les lui impose pas, mais on se peut demander ce que devient cette élection, quand le malheureux s'élance à la poursuite, non point, comme à l'ordinaire, de deux ou quelquefois de trois mots, mais de cinq et de huit, qui se puissent accorder au bout de ses vers futurs, sans que risque de s'égarer pourtant la pensée que l'on veut les charger d'exprimer ; d'où vient que tant de rondeaux paraissent et sont véritablement formés de pièces et de morceaux.

— Eh ! monsieur, répondit M. Bercegrive, tenez pour assuré que je ne m'intéresse qu'aux rondeaux qui sont bien faits et

que tous les autres, étant spartiate sur ce point, je les abandonne sans aucune pitié, je l'avoue, au gouffre le mieux plein des plus noires ténèbres ; et si l'on vous suivait en vos raisonnements, nous nous trouverions très vite contraints de condamner Homère et Virgile, pour ce que certains autres poètes n'ont tiré de l'encrier que de médiocres épopées. Le miracle, c'est que l'on puisse composer bien un rondeau. Ce poème de quinze vers...

— Quinze ou treize? demanda M. Lalouette. Voiture, que l'on vient de citer, n'a-t-il pas dit treize?

— Comme je vous sais gré d'avoir levé ce lièvre, dit M. Lalouette. Voiture avait raison qui ne comptait que treize vers, car les deux autres lignes, que l'on trouve dans les rondeaux et qui sont le refrain répété, qui leur pourrait donner le nom magnifique de vers? Ne voit-on pas comme le refrain dans sa forme est insolite et, si je l'ose dire, barbare, en ces petites pièces? Considérez, je vous prie, que je n'aurais garde de parler ainsi du refrain de la ballade ni de ces vers que l'on entend plus d'une fois, dans les triolets ou dans le rondel, et pour la bonne et toute simple raison qu'ils riment avec d'autres vers de ces mêmes ouvrages où ils tiennent leur partie. Il n'en est point ici de même de *L'Amour*, qui ne se marie pas plus avec *langueur* qu'avec *plaintive*, et qui est un objet tellement bizarre que, contre la loi si heureuse de l'alternance des sons masculins et féminins au terme des vers, on l'entend qui voisine aussi bien, et nous voudrions dire aussi mal, avec *vive* qu'avec *cœur*, de telle sorte que j'en suis venu à me demander si, prenant, entre mille autres, le rondeau que l'on vient de nous lire, on n'en pourrait, sans trop de peine, changer le refrain, puisque nulle main n'a pris le soin de le lier à aucune des rimes qui lui font une vaine compagnie.

— N'est-ce point quelque songe? murmura madame Baramel.

— Au lieu de *L'Amour*, choisissons deux autres syllabes : nous verrons bien où elles pourront nous emporter. *Le vent...*

— Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou !

— Ne fuyez si loin de Voiture !

Le vent qui de raison me prive...

— C'est un autre Gastibelza !

— *Le vent*, vous disais-je, *Le rat*, *L'ibis*, *La peur*, *La clé*, *Le loup*, *La mort*, que sais-je encore? *Le Turc*... Prenons *Le Turc !*

— Quel Turc?

— Le sais-je? Mais ce Turc déjà nous fait rêver. J'imagine une princesse chinoise qui, dans son pays, soupire au bord d'un fleuve.

— Je la connais ! s'écria madame Baramel. Nous l'avons rencontrée chez Gautier :

Elle demeure avec ses vieux parents,
Dans une tour de porcelaine fine,
Au fleuve Jaune, où sont les cormorans.

— Ce sera celle-là, puisque vous le voulez. Mais il serait vain qu'on l'aimât, ainsi que faisait le poète : elle aime un Turc ! Elle a été enlevée par des brigands, vendue à Corinthe, puis à Stamboul. Qui est ce Turc?

Un jeune mulsuman avait donc la manie
D'acheter aux bazars deux esclaves par mois.

Est-ce le même? J'en doute, et que m'importe ! Puisse Musset me pardonner ! Je ne cherche point à faire, comme on dit, éclater la vérité : j'ajuste un rondeau ! Il me suffit que le Turc, notre princesse le chérisse et qu'il l'aime, mais qu'il se soit pris, et j'ignore pour quelle cause, à la soupçonner de je ne sais quelle rêverie d'infidélité. Il me semble déjà que j'entends l'héroïne qui gémit doucement, sur la terre de l'exil et de son amour inquiet :

Le Turc, qui de raison me prive,
M'avait faite heureuse et captive,
Quand un soupçon pris par malheur,
Me combla l'esprit de douleur
Et d'une tristesse excessive.

Contemple ta belle craintive,
Tigre jaloux ! Elle est plaintive,
Quand on croit chasser de son cœur
Le Turc.

Je consens, si cela m'arrive,
Qu'on me plume comme une grive,
D'une main pleine de rigueur.
Je ne veux plus vivre en langueur.
Meure la jalousie, et vive
Le Turc.

— Monsieur, votre exercice est loin de me déplaire, dit notre amateur de rondeaux, car il est vrai que, de quelque manière, il rentre assez bien dans mes vues et vous me donnerez peut-être licence de vous confier qu'ayant, au fond de mes retraites, longuement médité de ce refrain qui ne montre point aucun souci de la rime, j'en étais venu à penser qu'il pourrait être décidé que, réservé le cas d'absolue nécessité, l'on ne verrait plus, à l'extrémité dudit refrain, que l'un de ces termes qui, dans notre langue, sont exclus, non point certes des vers, mais de la rime, précisément parce que leur son ne sait s'accorder avec le bruit que mène aucun autre mot? Ne serait-ce point là la vraie place de ces malheureux monstres, comme on voit justement *monstre* lui-même, et *turc* aussi, que vous avez prononcé sans y prendre garde, et *soif*, *algue*, *simple*, *dogme*, *tuf*, *poil*, *poivre*... Il en est d'autres. Si la rime n'est leur terrain, que le rondeau les loge au bout de son refrain ! Et je vous avouerai que je m'étais naguère diverti, sur ce propos, à chanter ces mots infortunés, comme pour qu'ils entendissent :

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant,

« qu'ils entendissent, dis-je, combien je souffrais avec eux de leur misérable destinée :

Soif, turc, poil, tuf, qui ne rimant à rien,
Trouvez muet l'azur aérien,
Sans qu'il soit sourd à votre exil sonore,
Dans ce rondeau, le poète s'honore
Où trouverez réconfort et soutien.

Non point, hélas ! qu'il sache aucun moyen
Au bout des vers de nouer le lien,
Où dans la rime on puisse voir éclore
Soif, turc, poil, tuf !

Il y faudrait quelque magicien,
Ressuscité de son siècle ancien,
Qui ne rimait d'ailleurs, on le déplore,
Et qu'il voulût nous étonner encore.
Mais je redis et qu'on l'entende bien :
Soif, turc, poil, tuf !

Il se fit un peu de brouhaha, mais déjà M. Bercegrive se reprenait à nous haranguer :

— J'avais songé, disait-il, que, dans un rondeau, puisque le refrain ne rime à rien, il pourrait n'être pas interdit de changer, de reprise en reprise, les mots dont il est formé. Vous me répondrez, je le crains, qu'un refrain cesse de mériter son nom, dès que l'on met d'autres termes à la place de ceux qui le constituaient ; et je confesse aisément que je ne saurais sur ce point du tout vous contredire.

» C'était par un hiver fort sombre et glacial où, dans ma maisonnette, je ne quittais guère le coin du feu, tandis que je me perdais en inutiles rêveries, que l'idée m'était venue de mettre en rondeaux quelques-unes des citations les plus fameuses de notre littérature. Entendez-vous ces beaux refrains ? *As-tu du cœur ?* où Rodrigue eût peut-être souri ; *Qu'allait-il faire ?* où l'on eût évoqué Scapin et sa galère ; *Sans dot ?...*

— Celui-ci paraît un peu court, dit madame Baramel ; et n'est-ce point rappeler et trop précisément, par cette brièveté même, l'avarice d'Harpagon ?

— Le refrain des rondeaux ne compte point toujours quatre syllabes ; il en peut avoir trois, comme le *Notre maître* ou le *Tant et plus* de Marot, comme le *Taisez-vous* de madame Deshoulières :

Taisez-vous, tendres mouvements,
Laissez-moi pour quelques moments...

» Il peut aussi bien n'en montrer que deux, ainsi qu'on voit le *Que vous* et le *Coiffé* de Malleville, et les *Aux champs*, *Au feu*, *Du tout*, *Au cœur*, *En l'eau*, *Bonjour* de Marot encore, sans que nous omettions *L'Amour* du rondeau que je vous ai déjà dit. Laissons, au demeurant, *Sans dot* en paix. J'avais un peu travaillé sur le *Qu'il mourût !* Mais je craignis assez vite que quelque ignorant pût penser que c'était ne se montrer point assez respectueux de ce cri célèbre, quoique et dans un rondeau justement, Pinchesne n'ait pas douté de proclamer que les chapons de Costar balançaient et surpassaient même, dans la gloire, un autre ouvrage et le plus fameux du grand Corneille :

De vos chapons on nous fait grand récit,
Autant et plus qu'on en ait fait du *Cid*...

Mais que n'eût-il point dit, quand c'était au moment qu'il demandait que lui fussent données quelques-unes de ces volailles délicieuses?

» J'avais résolu, vous disais-je, au milieu de ces songes parmi les livres, où je goûtais les plus satisfaisants plaisirs, de réunir en un rondeau trois de ces mots que connaissent déjà tous les écoliers. Dans le fragment terrible d'Andromaque:

Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? A quel titre?
Qui te l'a dit?

j'avais retenu le *Qui te l'a dit ?* non sans mettre dans mes réserves le *Qu'a-t-il fait?* ainsi que l'*A quel titre?* Le *Vous l'avez voulu* de George Dandin me paraissait un peu long et je ne pensai pas me distinguer beaucoup en en faisant, ainsi que la plupart des personnes qui le citent, un *Tu l'as voulu.*

— Mais, monsieur, George Dandin, en cet instant qu'il était seul et qu'il ne parlait qu'à soi-même, ne disait-il pas : *Tu l'as voulu, George Dandin?* On n'a point accoutumé de faire si grande cérémonie que de se dire vous !

— Notre unique témoin, madame, c'est Molière, et voici comme il rapporte la phrase où son malheureux héros, par trois fois, se dit *vous :* « *Vous* l'avez voulu, *vous* l'avez voulu,

George Dandin, *vous* l'avez voulu... » Dès le début de la comédie, le même homme, qui se délectait aux répétitions de mots, n'use point d'un langage différent : « George Dandin, George Dandin, *vous* avez fait une sottise la plus grande du monde. » On l'entend encore à la troisième scène : « Hé bien ! George Dandin, *vous* voyez de quel air votre femme vous traite. » Mais il est vrai qu'à la scène suivante, il parle comme vous et moi, quand il dit à voix basse : « Ah ! George Dandin, où *t'es-tu* fourré ? »

— Eh ! monsieur, dit madame Baramel, quand on se harangue, on se tutoie. C'est l'usage ! Et je me demande si ce Dandin n'était pas quelque extravagant et si sa femme avait vraiment tous les torts.

— Avez-vous songé, madame, qu'il peut arriver, dans la solitude, que l'on fasse un discours non point à soi-même, mais seulement à une partie de soi-même et qu'on lui dise *vous* ?

— Je vois cela d'ici ! Vous allez nous révéler quelques vers les plus fous du monde et que sans doute, depuis un moment, vous composez ! Vous nous direz :

Venez ici, mon Cœur, entendre mon reproche :
Vainement vous luttez contre une belle roche...

— Je ne songeais, madame, qu'à vous rapporter un vers de Boileau :

C'est à *vous*, mon Esprit, à qui je veux parler...

» Je vois, poursuivit M. Bercegrive, qu'on me pardonnera facilement mon *Tu l'as voulu*. Il me semblait, en même temps, entendre Auguste, quand il dit : *Rentre en toi-même*. Comment ces diverses paroles me servirent à peindre un homme qui gémissait d'une infidélité de sa belle, c'est ce que vous saurez promptement, s'il ne vous déplaît pas d'entendre mon rondeau:

Rentre en toi-même et cesse de te plaindre...

— Octave, murmura madame Baramel, qui avait cru qu'on ne l'entendrait pas.

— On ne saurait, dit M. Bercegrive, me tenir beaucoup de rigueur d'avoir traité de la sorte un alexandrin si fameux qu'il n'est personne qui ne puisse manquer de se le rappeler en écoutant le premier vers de mon ouvrage fugitif ; et il m'a paru qu'il n'était pas tout à fait défendu de lui couper deux pieds, quand je n'avais besoin que d'un décasyllabe. Mais il est vrai que je me fusse furieusement gardé d'écrire et même si l'occasion s'en fût montrée très pressante :

Rome vous vit arriver avec lui.
Dans l'Orient quel devint mon ennui !
Je demeurai longtemps dans Césarée,
Lieux où mon cœur vous avait adorée...

au lieu de :

Rome vous vit, madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !
Je demeurai longtemps errant dans Césarée,
Lieux charmants où mon cœur vous avait adorée...

» Mais je reprends :

Rentre en toi-même et cesse de te plaindre :
Chez tes amis, tu peux encore feindre,
Ou plaisanter, de toi-même vainqueur,
Le coup, dis-tu, qui t'a percé le cœur,
Quand tu croyais qu'il ne saurait t'atteindre.

Mais ce malheur, que tu ne voulais craindre,
N'est-ce en toi-même, occupée à le peindre,
La Jalousie, et seule, et sa fureur ?
Qui te l'a dit ?

Quoi ! Cet amour, tu n'as pas su l'étreindre
Si fortement qu'il n'eût rêvé d'enfreindre
Tes belles lois, pour quelque prompt glaneur ?
Tu souriais, confiant au bonheur...
Laisse, en ton cœur, cette flamme s'éteindre :
Tu l'as voulu.

— Monsieur, dit M. Escanecrabe, encore que je goûte beaucoup votre rondeau, vous me pardonnerez, je le pense, si je vous dis qu'alors qu'il arrive à tant de poètes de rimer en adjectifs, vous montrez, et de la manière la plus généreuse, que l'on peut également rimer en verbes, ce dont on ne doutait guère. *Plaindre, feindre, atteindre, craindre...*

— Eh ! monsieur, dites-vous rien, quant au vers que ma petite pièce rappelle à son seuil, Auguste attache *plaindre* à *craindre*, ni quand le même Corneille, au début de la *Mort de Pompée*, fait dire par Photin, chef du conseil d'Égypte :

Le droit des rois consiste à ne rien épargner ;
La timide équité détruit l'art de régner :
Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre ;
Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre,
Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
Et voler sans scrupule au crime qui le sert.

» N'est-ce point là, monsieur, six verbes à la rime ? Je ne nie point qu'il s'en rencontre huit en mon ouvrage si bref, ni qu'ils s'achèvent tous en *aindre* ou *eindre* ; mais la loi même du poème où ils se trouvent, n'exigeait-elle point que l'on n'entendît pas une seule fois un autre son féminin ? J'aurais pu certes glisser à la fin de mes vers quelque substantif, et j'avais eu l'idée d'abord de murmurer, songeant aux travaux qui se font sur nos routes, comme au malheur de mon héros :

Caillou plaintif qui, sous l'épais cylindre,
Porte sur soi le poids de la douleur...

» Mais cela ne me donna point aucun délice, et je vous puis dire aussi que, dans mon premier brouillon, on entendait ainsi commencer le rondeau :

Rentre en toi-même et cesse de te plaindre :
N'as-tu grossi d'assez de larmes l'Indre,
Dont le rivage avait vu ton bonheur ?

— Il faut beaucoup pleurer, dit madame Baramel, pour faire ainsi monter le niveau des rivières.

— Sur ce point, je n'évoquerai, madame, qu'un poète, quand j'en pourrais rappeler mille autres :

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes ;
Pleurez, Nymphes de Vaux, faites croître vos ondes...

— Ce sont divinités à qui tout est permis, dit madame Baramel.

— Vous me faites rêver qu'un cours d'eau, dit M. Lalouette, peut se montrer plus important par le moyen des larmes, mais d'une façon métaphorique, et c'est-à-dire que ces torrents de la peine lui savent parfois donner de la gloire. Je songe aux vers de Baudelaire :

Andromaque, je pense à vous ! — Ce petit fleuve,
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,
Ce Simoïs menteur qui par vos pleurs *grandit*...

— Monsieur, dit M. Escanecrabe à M. Bercegrive, je crois surtout que l'on vous eût accusé d'avoir fait couler l'Indre dans votre poème, pour la seule nécessité de la rime.

— Hélas ! L'innocence, n'est-elle pas toujours la proie où s'acharnent les méchants ! Et mon héros, s'il gémit vraiment au bord de l'Indre, n'aura-t-il dont pas le droit de le dire, à peine d'être universellement raillé ? Mais il n'est rien qui touche au vrai dans cette critique et vous saurez, par mes soins, que cet homme infortuné se plaignait, à la belle saison, auprès d'une onde où l'objet de ses feux, comme on disait jadis, avait été si bien admiré de tous nos amis, l'année précédente, que pour qu'on ne pensât point à la rivière, dont le nom seul eût fait rêver à cette belle, j'avais résolu qu'il ne paraîtrait point en mon poème, où ma discrétion avait choisi de glisser les syllabes de l'Indre, qui n'avaient rien à faire là, pour que nul ne pût deviner quel était ce malheureux amour dont je parlais véritablement ; et ce fut afin d'introduire l'Indre dans mon rondeau que, pour composer ces trois strophes, je me dus

mettre au pourchas de rimes en *indre*, ce qui est prouver combien je serais abusivement accusé, si l'on prétendait que l'Indre elle-même ne se montrât là que pour la rime. Cette rivière, au reste, a disparu de mes vers pour quelques autres raisons, dont l'une est qu'il ne faut jamais tromper personne, fût-ce aux charmes de la poésie.

M. Polyphème Durand qui, depuis quelques minutes, écrivait fiévreusement au crayon dans la marge d'un journal qu'il avait tiré de sa poche, leva la main :

— Je viens, dit-il, de composer un rondeau ! Nous savons que le temps ne fait rien à l'affaire, mais je songe plutôt qu'il n'a guère coutume, on l'a dit, d'épargner ce qu'on a fait sans lui ; et laissant Alceste et Fayolle continuer cette querelle, je ne doute point que je ne vous présente un monstre, tant je suis maladroit à composer les vers, aussi bien lentement qu'à la diable. Vous verrez promptement que les miens se montrent si peu propres à contenir l'idée dont je leur voulais donner la charge, qu'elle se trouve obligée de chercher encore du logement à la ligne suivante.

— Il s'agit, sans doute, dit M. Bercegrive, de cette hardiesse qu'on a nommée enjambement.

— Ah ! quels enjambements ! Mais ne faut-il être peu sévère à ce mortel, que je vous prie d'écouter et qui n'est qu'un furieux tout dévoré de l'inquiétude qu'on ne doive peut-être l'aimer, qu'il ne meure :

Sans commentaire, Amour le plus extrême
N'a point souci, pour poser son problème,
De se servir du syllogisme ou du
Lyrisme, quand suffit l'air morfondu
Ou radieux, ou ce visage blême.

Ne direz-vous les trois mots qu'Amour même
De ses concerts sut élire pour thème,
Ou me verrai-je en barque descendu,
Sans commentaire ?

Muette ainsi qu'un roc ou que votre éme-
Raude, faut-il que s'abîme au blasphème
Celui pourtant qui ne rêvait que d'u-
Nir deux grands cœurs, et quel gouffre m'est dû !
Ne voudrez-vous répondre que l'on m'aime,
Sans qu'on m'enterre ?

Comme nous demeurions un moment muets, M. Bercegrive entreprit de prononcer quelques paroles et, je le crois, pour consoler l'auteur :

— Il ne convient point que l'on se montre très surpris de ces mots coupés à la rime, et si l'on n'ose, peut-être, prétendre que leur torture donne une grande harmonie au poème, il lui est, du moins, permis de se réclamer d'une tradition fort ancienne et, pour ne nous point embarrasser ici d'un flot de citations, nous ne rappellerons que ce passage d'une ode où Grosphus, par Horace harangué, entend que le repos ne se peut acheter par le moyen des pierres précieuses, ni de la pourpre, ni de l'or :

Grosphe, non gemmis neque purpura ve-
Nale neque auro.

Devant le supplice du malheureux *venale*, M. Lalouette fredonnait :

Ce repos que parfois se plaisent à chanter
Tes envieuses rêveries,
Ne crois pas qu'en ce monde on le puisse acheter
Avec les feux des pierreries,
Ni que les sachent payer l'or-
Nement de la pourpre ni l'or.

— Je n'aurais jamais cru, dit madame Baramel, que *venale* se pût, en français, traduire par *ornement*.

— Vous ne vous égariez guère, et M. Lalouette est fort dangereux bourreau qui, lorsqu'on lui désigne une victime, en court chercher une autre, on ne sait où.

— Je suis tout prêt, dit M. Lalouette, à vous obéir, comme

à me repentir, et s'il faut absolument que mon coutelas tranche le mot où se trouve exprimée l'idée de vente, il ne sera que de dire :

Malheureux cœur, gémis dans l'ombre, mais rêve, en
Sachant que malgré nous et tes songes complices,
Pour gemmes, ni pour or, ni pourpre, n'est à ven-
Dre un peu de ce repos où seraient nos délices.

Mais M. Bercegrive avait repris sa harangue :

— Je devine bien aussi, disait-il à M. Polyphème Durand, que l'on voudrait vous gourmander d'avoir écrit : *Sans qu'on m'enterre*, après *Sans commentaire*.

— On ne saurait prétendre, s'écria M. Lalouette, que ce n'est pas, et je le dis avec horreur, un calembour !

— On ne le nie point, dit M. Bercegrive, mais à la condition que vous reconnaissiez que le rondeau est le seul poème français, où la coutume est assez sage que de permettre de tels jeux.

— Assez sage ! Qu'entendons-nous ?

— Donnez-moi, de grâce, un instant et rappelez-vous le célèbre Voiture et son rondeau :

Penser que, pour ne vous déplaire...

où le premier refrain est encore *Penser*, qui ne vous étonnera point. Mais avez-vous oublié la fin de la pièce ?

Je vous demande, en cette affaire,
Pardon de vous être contraire,
Un autre s'en contenteroit.
Cependant vous faites le froid.
Ma foi, c'est trop : allez vous faire
Panser.

» *Penser* — *Panser*... *Sans commentaire*... *Sans qu'on m'enterre*... Et vous voudrez vous rappeler pour revenir à nos saisons, la *Journée d'une Précieuse* et que tout à coup il est dit, en ce poème d'Edmond Rostand :

C'est l'instant du Concours Poétique. Sujet
Précédemment choisi : *Sur l'envoi d'un cachet*
De Crystal. Il faudra qu'un rondeau se guilloche,
Mêlant la rime en *al* avec la rime en *oche.*

Et l'on lit, tour à tour, deux rondeaux : au premier, qui commence par cet octosyllabe :

Ce cachet de crystal de roche,

on entend de nouveau : *Ce cachet*, puis, au sommet de l'édifice : *Se cachait !* Le second est beaucoup plus singulier et je crois que vous en murmurez le début :

Je l'espère, ce sceau gemmal,
Ce sceau d'un crystal sans reproche...

Que sera le refrain? Sera-ce : *Je l'espère?...* Point du tout, mais seulement les deux premières syllabes du vers, en oubliant l'*s* qui les termine, puisque l'on constate, dans ce poème, que la deuxième strophe s'achève par *Gelé*, et la dernière par : *Je l'ai !*

— Jeux de mots ! Jeux de mots ! s'écria M. Lalouette avec mélancolie, et il faut bien déclarer que la coutume, que vainement vous disiez sage, est très coupable d'encourager et protéger ce genre de divertissement et ne fût-ce que dans le rondeau !

— N'entrez point en aucun courroux, quand mieux serait de se demander si la tradition, qui bannit assurément le calembour de l'épopée...

— On a quelque plaisir à vous l'entendre dire.

— ... comme du sonnet et généralement de tous les poèmes, sauf un, n'a point quelque raison de l'accepter et peut-être même de le chérir, dans les menus ouvrages où nous avons rencontré ce soir l'objet de notre entretien.

« N'étions-nous pas, tout à l'heure, assez surpris que ces refrains dont nous parlons n'eussent fait nul effort pour rimer avec aucun vers du rondeau, et ne sentions-nous pas quelque malaise à remarquer cette exception, qui est la plus

étonnante du monde, comme la seule en notre poésie, et ne constatez-vous pas, monsieur, pour peu que vous preniez le soin d'y songer, que, par cet artifice du calembour, les refrains de la même pièce, tout à coup, se prennent du moins à rimer entre eux, comme font *Penser* et *Panser* ou *Ce cachet* et *Se cachait*?

— Quand je ferai bientôt orner de fresques les murailles étonnées de mon appartement, dit M. Escanecrabe, je ne manquerai pas de proposer à l'artiste ce sujet si fécond de peinture murale : *Au paysage du Rondeau, le Calembour introduit la Rime des refrains.*

— Je crois que je n'aurais rien à vous soumettre sur ce propos, dit M. Lalouette, si je ne pensais, et comme vous faites, sans doute, que ces refrains n'ont point au fond du tout à rimer, puisqu'ils ne sont que les premiers mots d'un vers que l'on avait eu d'abord coutume d'écrire en entier, ainsi qu'on le fait encore dans la ballade, dans les triolets et le rondel. Il ne faut guère douter d'ailleurs que, dans le rondel, où l'on aime à saluer le père du rondeau, il arrivait souvent que les vers que l'on répétait n'étaient point toujours si bien liés à ceux qui les précédaient qu'ils apparussent comme nécessaires, et je crois que vous direz comme moi, quand je vous aurai lu ce rondel, pour n'en prendre qu'un dans le recueil de Charles d'Orléans :

Comme le sujet de Fortune
Que j'ai été en ma jeunesse,
Encore le suis en vieillesse ;
Vers moi la trouve toujours une.

Je suis un de ceux, sous la lune,
Qu'elle plus à son vouloir dresse.

Ce ne m'est que chose commune,
Obéir faut à ma maîtresse ;
Sans mâcher, soit joie ou tristesse,
Avaler me faut cette prune.

— Rondel bizarre ! dit madame Baramel.

— Assurément, mais où tient toute la pensée que l'auteur voulait nous confier ; et il n'est plus, mais seulement pour l'ornement, que de compléter la deuxième strophe, en faisant suivre le pauvre double vers, qui s'ennuie, des deux premiers octosyllabes de l'ouvrage, dont vous voudrez encore, à la fin de la pièce, entendre sonner le premier. N'est-ce point montrer que les refrains ne faisaient pas ici partie de l'ouvrage même ? Rappelez-vous aussi, pour ne point quitter notre poète, son autre et fameux rondel du temps qui a laissé son manteau, où l'on lit, et qui l'achève :

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie,
Gouttes d'argent d'orfèvrerie,
Chacun s'habille de nouveau :
Le temps a laissé son manteau.

» Comme on voudrait que le dernier vers fût mieux lié aux syllabes qu'on le voit suivre ! Et ce n'est que pour soutenir mon propos — et vous me pardonnerez, et mes pauvres vers, et le désordre que je vais mettre aux rimes — que j'aimerais que l'on marquât la chaîne, non point toujours certes, mais dans cette démonstration, par un *puisque* éclatant :

Oiseau ne sais qui ne se risque
A rêver d'un bonheur nouveau,
Ni n'est cœur qui ne chante puisque
Le temps a laissé son manteau.

» Qui saurait maintenant supprimer le dernier vers, pour laisser le *puisque* pendu sur le gouffre ?

— Je n'aime pas beaucoup ce cœur qui chante ! Les cœurs auraient-ils un gosier ?

– Ils ont du moins des oreilles, s'il en faut croire Charles d'Orléans, qui a dit ailleurs et avec tant de gentillesse :

Mon cœur, étoupe tes oreilles,
Pour le vent de Mélancolie...

— Et votre *puisque* est le plus pesant des crampons de fer !

— Je vous l'abandonne aussitôt, quand c'est l'emploi que je comptais lui donner dans ce débat, où j'en voulais venir à ceci que le jour où les poètes décidèrent, pour chanter en rondeaux, de ne plus répéter entièrement aucun vers, ils se trouvèrent obligés de nouer fortement le refrain, qui, de soi, n'avait plus de sens, au vers qui chaque fois marchait devant lui, comme nous devrions faire, si quelque tyran nous imposait, à peine de ne jamais plus ouvrir un livre, d'ajuster le rondel dont nous parlons, de telle sorte que son refrain ne fût plus :

Le temps a laissé son manteau,

mais :

Le temps.

» Il faudrait bien que l'on nous vît massacrer, en rougissant, les deux dernières strophes de la pièce :

Il n'y a bête, ni oiseau
Maintenant à qui ne sourie
Le temps.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie,
Gouttes d'argent d'orfèvrerie ;
Et chacun loue de nouveau
Le temps.

» N'est-ce point là le jeu de tous ceux qui construisent des rondeaux? Et Marot n'a-t-il pas voulu nous faire entendre combien ce lien du sens, et fixé vigoureusement, était nécessaire, le jour qu'il condamnait un rondeau qui commençait ainsi :

Maître Clément, mon bon ami?

Entendez-le :

En un rondeau, sur le commencement,
Un vocatif, comme « Maître Clément »
Ne peut faillir rentrer par huis ou porte ;
Aux plus savants poètes m'en rapporte,
Qui d'en user se gardent sagement.

» Il n'est pas, en effet, nécessaire de méditer beaucoup pour découvrir qu'il n'est point aucune idée qu'on ne puisse exprimer en la faisant suivre de ces deux mots : *Maître Clément*, pourvu que l'on s'adresse au personnage ainsi désigné :

Auguste est mort après Virgile,
Maître Clément.

Plus que nous la biche est agile,
Maître Clément.

Le beau temps vient après la pluie,
Maître Clément.

Une harangue longue ennuie,
Maître Clément.

Près de Vienne sont les Carpathes,
Maître Clément.

Deux fois les chèvres ont deux pattes,
Maître Clément.

— Pourquoi prendre la peine d'improviser des vers, quand nous pouvons sans peine dire :

Mais où est le preux Charlemagne,
Maître Clément ?

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Maître Clément.

L'habitude est une étrangère,
Maître Clément.

» Ou bien, si Molière, Verlaine, Heredia, Victor Hugo nous donnent fabuleuse licence de ravir à quelques-uns de leurs vers les seules syllabes qui nous conviennent ici :

Elle n'a point de part au crime,
Maître Clément.

Qui dira les torts de la Rime,
Maître Clément !

Ruine au haut du promontoire,
Maître Clément.

Donne-lui tout de même à boire,
Maître Clément.

— Où l'on voit, en effet, reprit M. Bercegrive, que Marot était le plus raisonnable du monde et qu'il ne se trouve véritablement aucun lien entre ce vocatif et les paroles qui le précèdent.

— Le supplice, dit M. Polyphème Durand, où vous mettiez tout à l'heure un charmant et malheureux rondel, en raccourcissant l'un de ses vers, me fait penser que l'on pourrait entreprendre à l'inverse d'allonger le refrain du rondeau, de telle manière qu'il enfermât tout le premier vers, et qu'il ne serait pas interdit peut-être de lire, comme je vous y convie, la deuxième strophe du rondeau de *L'Amour* :

Une humeur jalouse et craintive
Se mit dans votre âme plaintive,
Et pensa chasser de mon cœur
L'Amour qui de tous sens me prive.

» La rime ainsi reparaîtrait, comme elle ferait encore à la fin du poème que vous traiteriez de la même façon. On accorde d'ailleurs que l'on ne peut pratiquer heureusement cette expérience sur tous les rondeaux : la cause en est que les poètes qui les ont composés n'avaient guère songé que nous tenterions de la sorte d'allonger leurs charmants ouvrages, et qu'ils se sont seulement préoccupés d'ajuster soigneusement

leur refrain, qui n'est que le premier tronçon du vers initial.

— Que l'on greffe bien ce refrain et que la sève du poème en lui circule ! dit M. Lalouette. Mais pourquoi se soucier encore ici de la rime, quand les auteurs de ces ouvrages y ont renoncé d'une manière éclatante, en jetant au fossé, tandis qu'ils avançaient, la fin du vers où ils avaient choisi les mots qu'ils répétaient ?

— Sur le rondeau, monsieur, j'ai pâli quarante ans, dit en souriant M. Bercegrive, et je souhaiterais qu'il me fût permis de dire qu'il n'est pas défendu, je le crois, de chercher s'il ne serait pas quelque moyen, sans abolir aucune de ses règles, mais en lui en imposant une de plus, de faire rimer son refrain. Considérez qu'au rondeau : *L'Amour qui de tous sens me prive*, il ne serait que d'écrire *L'ardeur*, au lieu de *L'Amour*, pour que tout le poème se prît à rimer, et l'on ne prétend pourtant pas que ce serait très richement, ni que la signification de l'ouvrage s'en trouvât aucunement améliorée. On ne veut parler que d'une sorte de mécanisme et vous inciter seulement à songer qu'il suffirait que le refrain, encore inclus au premier vers, au moment que le poète l'écrit, déjà rimât avec un vers du futur ouvrage, qui ne sera jamais construit que sur deux rimes. En faut-il donner un exemple ? Au même rondeau, ne changeons point *L'Amour* en *L'ardeur*, encore que je me sois aventuré tout à l'heure à vous prier d'y rêver ; c'est sur d'autres points que nous ajusterons notre méthode :

L'Amour, qui de tous sens me prive,
Fit ma raison votre captive ;
Mais j'avoue en plein carrefour,
Que ma tendresse n'est qu'un four,
Où cuit ma tristesse excessive.

Votre humeur jalouse et craintive
Voulut croire, belle plaintive,
Que je n'eusse que mépris pour
L'Amour.

Si tel malheur jamais m'arrive,
Je consens que l'on me poursuive
Et me bannisse du séjour
Où vos grâces tiennent leur cour.
Meure la jalousie, et vive
L'Amour !

— Monsieur, dit M. Polyphème Durand, je me veux ranger sous vos bannières, puisque vous vous efforcez de nous convaincre qu'il ne se doit rencontrer au Parnasse français aucun vers qui se donne si bizarrement licence de ne rimer point ; et je ne doute pas que vous n'ayez, dans votre portefeuille, un de ces rondeaux qui riment de bout en bout et qu'en vos veilles studieuses, vous aurez composé.

— Le voici, dit M. Bercegrive, qui de nouveau rougissait. J'avoue que je l'ai fait sans presque y songer, dans le wagon qui m'emportait vers Paris, et vous m'accorderez que les poètes sont exposés, dans notre siècle, à méditer en de singulières, sonores et mouvantes tours d'ivoire.

» *Rondeau*... C'est un rondeau... Il faut que je vous dise qu'en le composant ou, s'il vous plaît mieux, en le laissant se former, je pensais à certaine page de Jammes. Il me semblait, nos souvenirs ainsi s'égarent aisément, que j'avais lu : *Qu'était-ce?* à la fin de l'un de ses vers, quand c'était : *qu'est-ce?* Vous vous rappelez son poème, que depuis si longtemps nous aimons :

Il va neiger dans quelques jours. Je me souviens
de l'an dernier. Je me souviens de mes tristesses
au coin du feu. Si l'on m'avait demandé : qu'est-ce?
J'aurais dit : laissez-moi tranquille. Ce n'est rien...

» Je n'ai pas voulu rayer le vers où était ma faute — un poète soupire à bannir son enfant — mais je n'ai point manqué, cette erreur, de la proclamer et rectifier aussitôt. Dans ces trois strophes, au reste, il ne vous étonnera pas que j'exprime je ne sais quelle gratitude au rondeau, pour ce que les rimes y jouent un rôle si considérable que leur empire s'y découvre presque absolu. Elles règnent si sûrement sur le

poème, qu'elles construisent en quelque manière elles-mêmes et qu'elles gouvernent, que l'auteur se trouve à peu près oisif. Il n'a point du moins à se mettre beaucoup en peine, quand elles font tout le travail : elles lui dictent les vers où sourient les pensées qui lui convenaient le mieux et que, tout seul, il n'eût assurément jamais su rencontrer. Le rondeau, pourquoi ne le proclamer point? est une sorte d'allégorie du repos, où l'esprit seulement se berce à des sons et cadences, dont il lui est comme fabuleusement fait don.

M. Bercegrive éternua, rougit encore et lut enfin :

RONDEAU.

Dans le rondeau, chantez votre tristesse
D'hier, disant comme Jammes : *Qu'était-ce?...*
(Il a dit : *qu'est-ce?* Erreur ! Affreux bandeau !)
Ou votre espoir, pareil à ce jet d'eau
Que sa hauteur fait tomber en faiblesse.

Mais du refrain jouez avec adresse :
Deux fois, sans peine, il faut qu'il reparaisse,
Gazouille et passe ainsi qu'un hirondeau,
Dans le rondeau.

Que le loisir vous charme et vous caresse,
Puisque la rime autour de vous s'empresse :
Sur mille objets, elle ouvre le rideau ;
Elle est servante et porte le fardeau.
Votre esprit libre est tout à la paresse,
Dans le rondeau.

TRISTAN DERÈME

UN HAMLET NOIR[1]

Les trois noirs partirent ; mais le repos me fut impossible. La pensée de John m'obsédait. Évidemment, il ne courait pas de risques graves tant qu'il ne laisserait rien échapper qui permît de l'identifier avec le sorcier du procès. La peur lui permettrait-elle de conserver assez de présence d'esprit ? Cette peur ne le conduirait-elle pas au suicide ? Il faut une force considérable pour combattre la peur et, bien qu'il ne fût plus le poltron qu'il avait été, John demeurait un faible...

Le désir me vint d'étudier plus attentivement sa personnalité ; peut-être mon diagnostic psychologique était-il erroné. J'allai chercher le volumineux paquet des notes que j'avais prises sur lui et, pour la première fois, je m'appliquai à ne considérer John que comme un être humain et non comme l'objet d'une enquête psycho-anthropologique.

Au fur et à mesure que je lisais, dans le silence de la nuit, un homme nouveau surgissait devant moi, un être humain, le véritable John, et sa vie entière se déroulait comme un film.

Sa naissance et son baptême ; sa mère Nesta parlait souvent de cette importante cérémonie. Choisi par son père pour lui succéder, il avait été le préféré de sa mère ; elle l'emmenait partout, à l'église, sur la tombe de Gwerere, aux beuveries de bière. Il vivait sans soucis et presque indemne des maladies de l'enfance.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 février, 1er et 15 mars et 1er avril 1939.

Un premier drame dans la vie du petit John : le remariage de sa mère avec Charlie, l'oncle détesté. Dévoré de jalousie, John, âgé de six ans, ne coucha plus auprès de sa mère ; on l'envoya dormir avec les autres garçons, dans la hutte qui leur était réservée.

C'est là l'origine du « hamletisme » dont j'ai parlé plus haut.

A quatre ou cinq ans, John avait commencé à garder les bestiaux et les chèvres avec les autres enfants. Il avait, parmi eux, la plus jolie voix et conduisait leurs chœurs ; mais leurs batailles lui déplaisaient ; il resta pacifique toute sa vie.

Ses premières amours : il se souvenait de trois « expériences », très nettement. Il avait à peine six ans quand il apprit les pratiques sexuelles, communes à tous les enfants ; à dix ans, il fut le jouet d'un garçon plus âgé, dans la hutte où ils couchaient.

Pendant la journée, il jouait « au mari et à la femme » avec les filles. Sa mère le surprit une fois avec sa cousine Marie et le tança vertement, en lui affirmant que ces jeux étaient « mauvais » pour les enfants. Sur ce, Charlie survint ; il ne se fâcha point ; il recommanda seulement à John de ne pas déflorer les filles et lui donna certains conseils pratiques.

A part quelques corrections de ses aînés et quelques combats malheureux avec les gamins, les années de son enfance s'écoulèrent heureuses ou, du moins, dans son souvenir, elles lui paraissaient telles.

L'adolescence : l'école des missionnaires où on l'envoya avec son rival Nathan ; habillé, pour la première fois, d'une chemise et d'une culotte kaki, sa première classe dans cette grande maison lui fit une impression profonde ; l'église l'effraya, et les notes sonores de l'orgue lui donnèrent des frissons. La discipline à laquelle il dut se plier était pour lui chose toute nouvelle ; l'un des maîtres se montrait cruel ; il battit l'écolier débutant pour être sorti du rang. Mais John s'habitua vite à l'école et apprit sans difficulté à lire et à écrire l'anglais et le manyika. La géographie était ce qu'il préférait ; il avait peine à croire que le monde fût aussi vaste ; les autres pays, les autres peuples l'intéressaient vivement. L'après-

midi, Nathan et lui étaient formés par Charlie à leur profession héréditaire. Et Charlie était aussi sévère que le maître.

1917. Charlie force John à quitter l'école, mais l'adolescent refuse de rester au kraal ; il se sauve chez son frère aîné, Patrick et travaille comme marmiton à Umtali.

1918. C'est l'année de la terrible épidémie de grippe qui emporta sa mère. John aussi est malade pendant neuf mois, n'ayant pour le soigner que sa petite sœur Junia et occasionnellement sa belle-sœur, la femme de Patrick, Sarah. Rétabli, il se rend à Umtali, puis à Salisbury et à Bulawayo, toujours mécontent, toujours solitaire, errant tel un Ulysse africain. Puis, il entend parler de la merveilleuse ville de Johannesburg... où maintenant, il est... en prison.

XVII

John fut traduit devant le Tribunal ; je lui procurai un avocat ; mais il n'eut presque pas à le défendre. A cette époque, la corruption de la police, ses abus de pouvoir à l'égard des indigènes avaient atteint un degré incroyable : le scandale était devenu public. Le magistrat jugea sage de se montrer indulgent ; il expliqua à John qu'il avait commis une infraction sérieuse en intervenant quand le policier accomplissait son devoir, et il le condamna à trois livres d'amende ou à un mois de prison. L'amende fut payée. Ce ne fut qu'une fois sorti du Palais de Justice que John se rendit compte qu'il l'avait échappé belle.

J'étais inquiet, néanmoins, car, dans l'état d'exaltation où il se trouvait, il courait de graves dangers en restant à Johannesburg ; le moindre incident du même genre pouvait avoir pour lui les pires conséquences... Je résolus de consulter à son sujet l'anthropologiste et l'avocat de Mdlawini, et je leur avouai franchement le rôle qu'avait joué John dans l'affaire du meurtre. Nous fûmes bientôt aussi vivement attachés au salut de John que le sont à une juste cause ceux qui voient en son triomphe celui de l'innocence et de la justice. Après un soigneux examen de sa situation, nous en arrivâmes à la conclusion qu'il devait quitter le pays. En pratiquant la

sorcellerie, il avait inconsciemment participé à un crime; nous ne pouvions, à nous trois, entrer en lutte contre les lois de l'Union Sud-Africaine; j'informai John de notre décision. Le tour pris par les événements l'avait trop stupéfié pour qu'il pût pleinement apprécier la portée de ma proposition; il n'y vit qu'une manière de consolation; néanmoins, il l'accepta.

Je lui recommandai de ne plus recevoir aucun client et, en attendant son départ, d'habiter chez un ami; il me promit de se réfugier chez Simon.

Deux jours plus tard, j'allai le chercher de grand matin, sous une petite pluie froide et déprimante. J'eus peine à découvrir la minuscule maison de Simon : elle se composait d'une seule chambre et d'une véranda. Sept personnes s'y entassaient : Simon, sa femme, leurs quatre enfants et l'amant de la femme de Simon! Je trouvai huit autres personnes campées sous la petite véranda : John, Maggie, ses trois enfants, sa sœur et deux amis de celle-ci, un garçon et une fille d'environ dix-sept ans.

John était sale, les vêtements tachés de boue, le visage morne et gris comme le triste jour d'automne. Il m'expliqua ce qui lui était arrivé depuis notre dernière rencontre.

En pénétrant dans sa chambre pour y prendre ses couvertures, il avait trouvé un mot de Simon l'informant qu'un de ses anciens clients attendait chez lui sa visite. John se hâta de s'y rendre, heureux à l'idée de gagner quelque argent; mais, au lieu d'un client, ce fut Maggie avec toute sa famille qu'il y trouva! Au premier moment, il fut content de les revoir, d'autant qu'il avait toujours désiré emmener son fils Daniel au Manyikaland; mais l'attitude de Maggie ne tarda pas à dissiper sa joie. Elle refusait d'admettre qu'un danger quelconque le menaçât; c'était encore une invention de sa part, une excuse pour s'enfuir et la laisser en plan; depuis longtemps, il était las d'elle; elle le savait bien, et n'était pas dupe de ce nouveau prétexte.

Pendant toute la nuit, elle ne cessa de le harceler, ressassant ses anciens griefs, déversant sur lui un flot de paroles injurieuses où la haine et la rancune se mêlaient.

John avait horreur des disputes; excédé, il quitta la véranda

et alla chercher un peu de repos au dehors, sur la terre mouillée. L'obstination de sa femme et son incompréhension le rendaient fou ; il me supplia de démontrer à Maggie la véracité de ses dires. Mais elle se méfiait de moi autant que de lui-même ; tandis que je parlais, elle restait assise à terre, le plus jeune de ses enfants accroché à son sein.

Quand j'annonçai que j'allais conduire John à son kraal de Rhodésie, dans mon automobile, ils se montrèrent surpris tous les deux ; John n'avait pas compris que je l'y mènerais moi-même ; quant à Maggie, elle vit dans ce projet une nouvelle preuve de notre conspiration contre elle. C'était bien cela ! L'anthropologiste et moi n'avions jamais rien fait que de monter la tête à John ; maintenant qu'elle avait pris la peine de venir jusqu'à Johannesburg, elle ne supporterait certainement pas de s'y voir abandonnée.

John était au désespoir.

— Que faire d'une femme pareille ? me dit-il.

L'autorité que cette infirme fainéante exerçait sur son mari était vraiment extraordinaire. Pourtant, son visage ravagé témoignait de plus d'aptitude à la souffrance que de force de caractère. Il y avait un an que John l'avait laissée dans son kraal, sans ressources. Mawa était toujours à l'asile ; George, complètement dominé par sa sorcière, ne donnait pas de quoi manger aux siens et les battait quand il était ivre. Au prix de peines inouïes, Maggie avait réussi à s'échapper de cet enfer, et John l'accueillait en l'y renvoyant pour se sauver sans elle ! Une fois au Manyikaland, il ne reviendrait plus jamais ; la meilleure preuve en était son intention d'emmener Daniel.

La malheureuse finit pourtant par se rendre compte de la dépression physique et morale de son mari ; il avait, de nouveau, une expression de bête traquée. Le danger dont nous parlions devait donc être réel. Partagée entre deux craintes, elle en vint à suggérer un compromis : elle permettrait à John de partir, à condition que la plus jeune de ses sœurs nous accompagnât.

Elle avait recours à la même méthode qui lui avait réussi naguère, quand son mariage avait failli ne pas se conclure. Alors, c'était Nelly qui avait servi d'appât ; maintenant, ce

rôle pouvait revenir à la jeune Anne, physiquement attrayante. Si elle parvenait à la faire prendre par John pour seconde femme, son propre lien avec lui ne se romprait pas.

Mais je refusai de me charger de la petite ; Maggie s'obstina ; nous fûmes acculés à une impasse. Il fallait se décider promptement. Je remontrai à John combien la situation était sérieuse : il devait prendre une résolution. Il me promit d'être chez moi le lendemain matin, avec ou sans la permission de Maggie. Je le quittai sur l'impression qu'il aurait l'énergie de lui résister.

Mais il ne se présenta pas. Inquiet, je me rendis chez Simon ; John se tenait devant la porte, son petit garçon auprès de lui.

— J'étais sur le point d'aller chez vous à pied, me dit-il, je n'avais pas d'argent.

Mensonge, car je lui en avais donné la veille ; mais il avait l'air si malade qu'il me fit pitié ; j'évitai toute discussion, je consentis à emmener Daniel ; et, ce même matin, nous prîmes tous trois la grande route du nord, vers la Rhodésie.

◘

Renfrogné, immobile, John, assis dans le fond de la voiture qui roulait vers le Manyikaland, ne disait mot. Je ne le dérangeai pas ; je savais combien il souffrait ; il souffrait du sort de Mdlawini, voué, s'il obtenait sa grâce, à finir ses jours dans la honte, aux travaux forcés.

A la fin, je tentai de l'arracher à ses sombres pensées :

— John ! criai-je, n'es-tu pas troublé à l'idée de revoir ta patrie, après tant d'années ?

Il ne répondit pas, absorbé par l'horreur du passé et la crainte de l'avenir.

Nous atteignîmes la frontière de la Rhodésie. John jeta sur les douaniers un regard chargé de malveillance. Comme il les haïssait, ces Blancs ! Ils ne lui posèrent pas la moindre question, absolument comme s'il eût été un chien, un colis, parmi les bagages de l'Européen.

— Pourquoi les choses sont-elles si faciles pour vous autres ? me demanda-t-il. Quand nous sommes seuls, nous, les Noirs,

ces mêmes fonctionnaires nous interrogent interminablement, sur le permis, sur la taxe, sur nos maladies !

Cette plainte, je l'avais souvent entendu formuler par des indigènes évolués ; en multipliant, à leur égard, les formalités, on les maintient en état de servage, d'esclavage.

La voiture filait ; il commençait à faire très chaud ; John retira son pardessus. Je m'attendais à ce qu'il me parlât de son pays natal, que nous traversions, mais il continuait à garder un silence morose. Plus tard, je compris qu'il n'éprouvait d'attachement sentimental que pour son kraal, son district et son chef ; la Rhodésie est pour lui, comme pour nous l'Europe, une agglomération de nations.

La nuit suivante, il me réveilla en entrant dans ma chambre :

— S'il vous plaît, docteur, me dit-il d'une voix douce et basse, je suis désolé d'être obligé d'éveiller le docteur.

J'étais fatigué.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ne pouvais-tu attendre jusqu'au matin ? dis-je d'un ton irrité.

La voix de John devint un murmure à peine perceptible ; avec peine, il articula :

— J'ai tué Maggie.

Le frottement d'une allumette rompit le silence ; la lumière jaune de la bougie me le fit voir debout, les mains jointes et les yeux baissés. Connaissant ses manœuvres magiques pour empoisonner les gens à distance, je m'apprêtais à me moquer de lui ; mais il dut lire mon intention sur mon visage, car il s'empressa d'ajouter :

— Oui, j'ai tué Maggie. J'ai pris du poison chez vous, docteur, et je l'ai versé dans son thé, la veille de notre départ... Qu'est-ce que je vais devenir maintenant ? fit-il d'une voix brisée de douleur.

La première pensée fut que j'avais aidé un assassin à se sauver ! Mais je ne lui montrai rien de cette inquiétude et lui demandai de me raconter en détail ce qui s'était passé.

Lorsque Maggie avait refusé de le laisser partir avec moi, il était entré dans une rage folle ; il avait arraché ses vêtements, déchiré sa chemise en lambeaux et flanqué les ustensiles de cuisine sur le sol. Il se rappelait que les voisins étaient

venus jeter sur lui des regards effarés et que Maggie demeurait figée de stupeur. Elle le croyait positivement fou ; jamais encore il ne s'était mis en un pareil état. Épuisé, il avait fini par se coucher par terre, sous sa couverture. Il faisait nuit. Maggie était assise dans un coin ; il l'entendit qui disait à sa sœur d'un ton suffisant : « John restera ici ». Ces paroles ranimèrent la fureur de John et le décidèrent à conquérir sa liberté. Il se glissa sans bruit jusqu'au coin où il avait déposé ses remèdes, y prit une petite bouteille, dérobée un jour dans ma salle de consultation, et retourna sous l'abri de ses couvertures. Il demeura d'abord étendu, tâtant la bouteille dont l'étiquette noire portait en lettres rouges le mot « poison ». Maggie était en train de prendre son thé ; elle en avalait des tasses et des tasses. Qu'elle était donc goulue, dans le boire comme dans le manger ! Elle alla fourgonner le poêle ; sa sœur sortit pour remplir la bouilloire. Il n'y avait plus personne dans la chambre. Sans bruit, rapidement, il s'approcha de la table, versa le poison dans la tasse à demi-pleine de Maggie et retourna se coucher.

Anne revint avec la bouilloire et Maggie se remit paresseusement à boire. John la regarda achever sa tasse avec une indifférence qui l'étonna lui-même.

Ayant fini son thé, Maggie s'installa dans un coin, laissant à sa sœur le soin de s'occuper des enfants. Et elle s'endormit profondément. John, lui, ne dormit pas. Il se leva de très bonne heure. Maggie dormait toujours, terriblement immobile. John se vêtit. Daniel s'éveilla ; c'était bon signe. John habilla son fils en silence et, sans déranger les autres dormeurs, ils quittèrent tous deux la maison.

Alors le sentiment de sa culpabilité le paralysa ; il n'avait plus le courage de se rendre chez moi et il resta devant la porte, à m'attendre.

Il me tendit la bouteille portant l'étiquette « poison » ; je la regardai et j'éclatai d'un rire irrépressible, tandis que John me dévisageait, indigné et stupéfait : le poison n'était qu'une inoffensive potion somnifère, étiquetée « poison », conformément à la loi. Maggie aurait pu avaler toute la bouteille sans danger. J'expliquai à John la nature de ce médicament et lui dis qu'il aurait pu, en mettant les choses au

pire, procurer à Maggie un sommeil de vingt-quatre heures, dont elle se serait éveillée la tête lourde.

Mais quand John m'eut quitté, je ne pus me rendormir ; l'idée qu'il était, virtuellement, un empoisonneur blessait mon amour-propre. Je le connaissais depuis près de deux ans, et je ne l'aurais jamais cru capable d'un tel crime. D'autre part — faut-il l'avouer ? — je me rejouis de voir se substituer à l'ancien John, dénué de courage et de persévérance, un homme nouveau, prêt à s'affirmer et à lutter pour sa vie.

A son propre insu et à celui des autres, John était devenu mûr pour la révolte.

XVIII

Pendant la dernière partie du voyage, John fut un autre être. La certitude de son innocence le délivrait du poids qui l'avait accablé ; il se mit à prendre un vif intérêt aux événements quotidiens et, renonçant à sa dignité habituelle, il gesticulait et gambadait comme un enfant joyeux. Lorsque nous visitâmes les ruines de Zimbalwo, une fierté de propriétaire s'empara de lui. Un étranger qui nous y aurait vus, l'eût pris pour mon guide. Naturellement, il avait beaucoup entendu parler de ces « églises », comme il les appelait ; Charlie prétendait les avoir visitées, mais John le mettait en doute et projettait de l'interroger à leur sujet quand il le verrait.

Nous nous arrêtâmes un certain temps à Marandellas. Dans la rue, une femme interpella John ; il la regarda, la reconnut et la salua avec émotion. C'était une parente : la fille du beau-frère de la femme actuelle de Charlie ; pour John, cette relation était toute simple ; bien que Charlie fût son oncle et son beau-père, il n'existait entre John et cette jeune femme aucun lien du sang. Néanmoins, cette rencontre acheva de dissiper ce qui lui restait de tristesse.

Vers l'heure du déjeuner, nous atteignîmes Russapi, village qui joue le rôle de centre commercial et de point de départ des transports dans le district de Inyanga. C'était la première agglomération que John eût vue, dans sa prime jeunesse,

en quittant son kraal ; elle n'avait guère changé depuis quinze ans, me dit-il. Il me parlait librement, tout en marchant ; mais il était continuellement interrompu par quelque indigène, ami, parent lointain ou connaissance, qui le saluait comme s'il lui eût été étroitement apparenté. Sans doute le sentiment de leur commune oppression développe-t-il parmi ces Noirs l'extraordinaire sympathie dont les manifestations m'ont souvent surpris. Mais les effusions auxquelles j'avais assisté jusqu'à présent n'étaient rien auprès de celles dont je fus témoin quand John tomba, dans la grande rue du village, sur sa sœur Edna. L'énorme et adipeuse personne portait un bébé sur son dos et un enfant plus âgé l'accompagnait ; je craignis, en voyant cette masse de chair noire s'abattre sur John, qu'il s'effondrât sous son poids. « John ! John ! » s'écriait-elle en pleurant. John, aussi, avait les larmes aux yeux.

Je m'éloignai discrètement ; en quelques minutes, ils se racontèrent tout ce qui les concernait. Puis John me présenta à Edna, fille de Nelima, la première femme de son véritable père. Elle m'exprima chaleureusement sa gratitude et son estime, ce qui me fit bien augurer de la réception qui m'attendait au kraal. Le mari d'Edna travaillait à Russapi, mais elle décida aussitôt de se rendre au kraal, afin de prendre part aux réjouissances qui célébreraient le retour de John. Je lui dis combien je regrettais de ne pouvoir l'y conduire, ma voiture étant déjà comble. John sembla d'accord sur ce point ; mais j'eus bientôt la preuve qu'il était bien meilleur diplomate que je ne le supposais. Nous nous séparâmes d'Edna et d'un nommé Richard, autre parent, du même village, avec l'espoir de nous revoir le lendemain au kraal. Nous avions à peine dépassé les dernières maisons de Russapi que John, regardant en arrière, s'écria, en feignant la surprise :

— Tiens ! voilà Edna, Richard et les enfants ! Ces malheureux qui devront faire tout ce chemin à pied !

Je ne pouvais évidemment pas laisser marcher une femme et des enfants ! A force de compression, je réussis à faire tenir dans ma voiture, littéralement bourrée de bagages, ces quatre personnes supplémentaires, persuadé que cette rencontre fortuite avait été préparée. Mais, finalement, je n'eus pas à le

regretter, car Richard nous fut, ce même soir, d'une grande utilité.

Quand un indigène sud-africain vous dit que vous êtes tout près d'arriver, tenez pour certain qu'un grand nombre de milles vous séparent encore de votre destination. Au lieu des quinze milles annoncés par John, nous eûmes à en parcourir cinquante, dont les dix derniers d'une route si mauvaise qu'il faisait nuit quand nous arrivâmes. Edna et John parlaient continuellement, ne laissant pas à Richard, jeune homme timide et réservé, l'occasion de placer un mot. Plus nous approchions du kraal, plus la contrée se faisait montagneuse. Dans une pittoresque vallée où coulait une petite cascade, nous trouvâmes une réunion d'une trentaine de Noirs en train de boire de la bière autour d'un feu. John et Richard se joignirent à ce groupe, où ils avaient reconnu de nombreux amis. C'était la première fois que je voyais une beuverie de bière indigène dans son cadre naturel. Ces noirs étaient libres, heureux, et ne craignaient pas d'être persécutés. Après tant d'années passées à Johannesburg, ce spectacle me parut étrange. John, qui parle si souvent avec à-propos, me dit :

— Vous voyez ? Ici, nous sommes libres de boire ce qui nous plaît. Pas de panier à salade !

Il n'était pas possible d'aller jusqu'au kraal en automobile ; nous fîmes les deux derniers milles à pied. La pleine lune brillait dans un ciel sans nuages ; l'air était clair et transparent et le silence de cette nuit calme si absolu que j'en fus impressionné.

En compagnie de Richard, John prit un chemin détourné afin que notre approche ne fût pas décelée ; nous parlions peu et à vois basse. Comme nous traversions une rivière, John me susurra :

— C'est la rivière de mes rêves ; ma mère Nesta se tenait là pour me regarder quand je me rendais à l'école, dit-il en désignant un monticule sur la rive opposée.

Après une ascension très rude, nous arrivâmes devant une gigantesque pierre ; on en voit fréquemment dans ce pays, jusqu'à la frontière portugaise. Des arbres s'élevaient autour de cette masse granitique creusée d'une profonde fissure.

— C'est la tombe de mon grand-père Gwerere, me dit

John ; la fissure marque l'endroit où la pierre s'est ouverte pour avaler son corps. C'est mon père qui a planté les arbres. Depuis sa mort, Charlie les soigne.

Se disant, il accélérait le pas, se hâtant de dépasser la pierre.

— Personne n'en approche, surtout la nuit, dit Richard ; on y vient seulement pour prier et boire de la bière, quand les pluies tardent à tomber.

Je m'arrêtai un instant pour m'imprégner de l'atmosphère de cette simple sépulture ; il émanait de l'énorme rocher environné d'arbres, dressé sur une hauteur d'où l'on dominait tout le district, une dignité singulière ; la comparaison avec le tombeau de Cecil Rhodes, dans les montagnes du Matopo, s'imposait à mon esprit.

Mes compagnons indigènes m'avaient distancé ; Richard était pieds nus et en haillons ; mais il avait cette assurance tranquille d'un fils de la terre qui, désormais, manquait à John ; malgré son pardessus bleu foncé, son attitude était celle d'un prolétaire, sans attaches solides.

En dehors de nous, il n'y avait pas une âme, et pas le moindre bruit dans l'immense silence de la nuit. Tout à coup, un cri nous déchira les oreilles ; il partait de la montagne située à l'est où, selon la légende, le roi Salomon exploitait des mines d'or.

— Quelqu'un est allé voir la mangeuse d'hommes sans lui apporter de volailles ; vous savez, docteur, la montagne qui avale les hommes, dont je vous ai parlé, dit John.

— Non, osa contredire Richard, le cri ne vient pas de cette montagne-là, mais de celle qui est devant nous, celle où habite Johannes, le nouveau prédicateur, qui prêche contre le dieu des Blancs.

Bientôt, des huttes se profilèrent sur le ciel ; John se mit à gambader d'agitation et me dit tout bas :

— Vous allez voir comment ils vont m'accueillir. Je ne dirai pas un mot. Je veux qu'ils me reconnaissent.

Un chien, nous ayant entendus, aboya ; d'autres se joignirent à lui. Richard nous indiqua l'habitation de Charlie. Nous avisâmes une porte ouverte ; cinq personnes étaient assises autour d'un bon feu. John me poussa, se cachant derrière moi. Deux femmes sortirent : c'étaient Sarah, la femme de Patrick, et

Junia, la sœur de John. La vue d'un Blanc inconnu, à cette heure tardive, les effraya ; elles rentrèrent dans la hutte en appelant au secours. Alors, John se montra. Sarah revint, le reconnut, cria : « John ! » et nous regrettâmes d'avoir voulu les surprendre, car Junia, à son tour, regarda John et piqua une crise d'hystérie comme j'en ai rarement vu ! Les deux femmes ont dû pleurer pendant plus d'une heure ; d'abord, ce furent des lamentations d'Orientales, puis vinrent des cris, cris d'êtres affolés par des événements qui dépassent leur intelligence.

John demeura silencieux, immobile, dans une ombre que l'éclat de la lune rendait plus noire et où dansait l'or chaud du brasier. Il écoutait les pas légers des fantômes, fantômes de sa mère, de son père, des innombrables aïeux qui se pressaient autour de lui. A perte de vue s'étendaient, s'étageaient les collines, paysage d'une sérénité, d'une beauté infinies.

Quand, enfin, les gémissements des femmes eurent cessé, John, embrassant sa sœur, lui dit doucement : « C'est moi, John ; ne pleure donc pas. »

Sarah nous fit entrer dans la hutte ; Charlie était absent, ce qui irrita John. Bientôt, son frère aîné, Amos, arriva. Visage spirituel et doux ; malheureusement, il était pris de boisson.

— Ce jeune frère, me dit-il en branlant la tête, ne m'a pas écrit depuis quinze ans.

Puis, vacillant un peu sur ses jambes, il rectifia :

— Si, il m'a écrit une fois, quand j'étais à Gatooma ; une lettre en quinze ans, ce n'est pas beaucoup ! Je vous jure que je dis la vérité, docteur. Tout le monde vous confirmera que je suis honnête ; on me dit paresseux, mais personne ne peut me traiter de menteur. J'aime mon frère John, et mon cœur souffre quand il ne m'écrit pas.

Il s'effondra là-dessus et sembla sur le point de s'endormir ; mais il se ressaisit et poursuivit d'une voix tremblante :

— Je vous remercie, docteur, d'avoir ramené John.

Sarah ayant claqué de la langue, il continua, d'un ton plus élevé :

— Oui, j'ai bu de la bière. Que puis-je faire d'autre, ici ? je ne possède rien. On m'appelle maintenant le stupide Amos,

mais j'ai été intelligent, docteur ; vous pouvez le demander aux maîtres de l'école des missionnaires.

Sur ces mots, il se tut. Son étrange personnalité me frappa par sa ressemblance avec celle du comte Muichkine, le héros de *l'Idiot* de Dostoïewski, ressemblance qui se confirma lorsque je le connus davantage. C'était le même détachement des affaires de ce monde, la même bonté, la même tendance à se sacrifier à autrui, la même incapacité d'agir constructivement. Amos était profondément religieux, le plus chrétien de tous les indigènes que j'aie jamais rencontrés ; le Christ et l'Évangile étaient pour lui des réalités qui avaient détrôné les *Mwari* et les *midzimu* ; il ne souffrait pas du conflit entre deux panthéons, et il était, à ce point de vue, plus heureux que John.

— C'est vrai, me dit celui-ci, Amos était très intelligent, plus encore même que Nathan. Mais quelqu'un a dû l'empoisonner et lui a dérangé le cerveau : il donne tout, argent, vêtements, et il travaille pour tous ceux qui le lui demandent, sans aucune rétribution.

Il se faisait tard, mais je tenais à assister à la rencontre de John et de son père ; aussi continuai-je à attendre le retour de Charlie. John conversait avec sa belle-mère ; je constatai que les années n'avaient pas atténué leur mutuelle antipathie. Elle tint, au sujet de Daniel, quelques propos acides, témoignant du peu de plaisir que lui causait la réapparition de John. Elle craignait, à juste titre, qu'il eût l'intention de reprendre sa clientèle héréditaire et d'évincer Charlie.

Enfin, ce dernier revint ; John le dévisagea d'un air méprisant, reflet de leur vieil antagonisme. Il devait avoir considérablement changé : flasque, ridé, malpropre, ce n'était plus qu'un vieillard à l'air plus mort que vif. Il salua John conformément à l'étiquette traditionnelle, le traitant de *nganga* « honoré de l'amitié d'un médecin blanc fameux, qui n'avait pas honte de l'accompagner à la maison de son père ». Mais il ignora volontairement le petit Daniel, ce qui blessa vivement John.

Il s'aperçut bientôt que Charlie avait encore d'autres moyens de le blesser : il le réprimandait sans cesse sur ses manières hérétiques, car John avait oublié les innombrables petits tabous du kraal.

Comme il se tenait, par inadvertance, le dos au feu, il s'entendit vertement tancer : « Mon fils désire-t-il être changé en babouin, qu'il tourne ainsi le dos au feu ? »

Le lendemain, je fus la cause involontaire d'un nouvel ennui au petit déjeuner ; je lui offris du jambon que j'avais apporté. Il en avait souvent consommé avec moi, mais les regards scandalisés de toute l'assemblée lui rappelèrent que la viande de porc était tabou dans sa famille.

— Voyez nos jeunes gens, se lamenta Charlie ; ils vont dans les villes et ils y oublient tout le respect dû à leur religion et à leurs aînés ! Notre peuple dégénère. Ton fils saura-t-il seulement ce qu'étaient ses ancêtres ?

— Me voilà traité comme un enfant, dit John agacé ; c'est pire ici qu'à la ville.

Le sentiment d'être un étranger parmi les siens commençait à tourmenter John ! Il passait des heures à discuter avec moi du conflit intérieur — ville contre kraal — que son retour au pays avait rendu plus sensible. Son sommeil était peuplé de rêves ; l'un d'eux l'impressionna spécialement. « Il était en Rhodésie. Trois femmes lavaient du linge dans une grande rivière dont les eaux étaient hautes. Ces femmes étaient nues. Elles s'approchaient de plus en plus de lui ; il ne les regardait pas ; elles l'interpellèrent. L'une d'elles s'avança, séduisante et voluptueuse. Il se sentait honteux. Puis, il remarqua qu'elles tenaient chacune un long bâton blanc. Il avait vu un bâton semblable entre les mains d'un vieillard. Ces femmes voulaient le frapper parce qu'il ne les regardait pas. Il s'éloigna ; mais elles le suivirent jusqu'à une grande maison, dans laquelle il vit une très vieille femme. Il lui parla des trois femmes nues ; elle sortit les interpeller, tandis qu'il s'en allait par l'autre porte. »

Ce rêve l'effraya. Qui étaient ces trois séductrices ? Nous fûmes d'accord pour penser que son retour avait dû réveiller son désir naturel d'aimer une femme manyika. Quant au vieillard, il savait que c'était Johannes, le prédicateur dont il était continuellement question au kraal. Cet homme m'intriguait ; d'après ce que j'entendais dire, il me semblait être

non seulement un fanatique religieux, mais un rebelle « politique ». John le suspectait d'être l'allié de Charlie, et sa présence, si près du kraal, lui déplaisait. Nous résolûmes d'aller faire sa connaissance.

Un matin, de très bonne heure, avant que personne fût éveillé, nous nous hâtâmes vers les montagnes. Johannes nous reçut, dans la caverne qu'il habitait, avec une parfaite indifférence. D'une voix fluette, asexuée, il nous fit une sorte de sermon sur le passé, le présent et l'avenir, qu'il comparait aux différents côtés d'une même montagne. Il nous déçut; ce n'était qu'un vieillard retombé en enfance, atteint d'obsession religieuse. Il devait pourtant, dans la suite, se révéler pour John un ennemi dangereux; ne le prévoyant pas, nous regagnâmes le kraal assez rassurés.

Les jours suivants, je vis fort peu John. La nouvelle de mon arrivée s'était répandue, et des malades venaient de près et de loin me demander de les soigner. Hommes, femmes, enfants, paralysés, aveugles, idiots, déments, infirmes, femmes stériles, hommes impotents m'assiégèrent au point de m'inspirer une colère impuissante : ce district tout entier n'avait pas un médecin; rien que des *ngangas*, aussi bêtes et aussi ignorants que Charlie ! Cherchant un bouc émissaire sur qui faire tomber mon indignation, je me tournai vers Charlie, qui m'observait d'un œil jaloux et vindicatif et je lui demandai pourquoi ses traitements n'avaient aucun effet. Il ne me répondit que par un silence boudeur et je sentis bientôt combien j'étais ridicule de m'en prendre à lui, moins coupable que les maîtres blancs de ce lamentable état de choses.

Cependant, les gens faisaient courir le bruit que John était revenu pour remplacer Charlie; on ne se gênait pas pour se moquer du manque de mémoire du vieux charlatan, de ses erreurs de vieillard gâteux : on le disait envieux de la jeunesse et d'une grande méchanceté; il se servait de sa profession pour faire du mal plus que pour guérir; depuis quelque temps, il était survenu de nombreuses morts dans sa clientèle; on les attribuait à l'empoisonnement. L'état d'Amos nous était cité comme une preuve de sa malignité. Des amis venaient continuellement nous avertir que nous allions nous-mêmes courir des dangers. Charlie, de son côté, déclarait ouvertement que

John et moi conspirions contre lui ; son agitation nerveuse se communiqua à tout le kraal. Aussi nous tenions-nous à l'écart le plus possible. Mais une complication nouvelle survint, annoncée par les rêves de John. Il s'éprit follement d'une jeune fille étrangère au kraal. Elle était d'une beauté exceptionnelle, même aux yeux d'un Européen, appartenant au type que les anthropologistes dénomment le type *hamitique* ; de proportions harmonieuses, à l'inverse des femmes ordinaires des kraals, avec leurs croupes énormes et leurs mamelles pendantes, elle avait le visage ovale, la peau douce, exempte de ces affections cutanées, si fréquentes parmi les indigènes, le nez large, mais bien modelé, presque grec ; enfin, elle avait des yeux vraiment magnifiques ; ils eussent aussi bien pu être ceux d'une sainte que d'une grande pécheresse. Je félicitai John de son choix ; ce n'était plus celui d'un primitif, mais bien celui d'un Noir européanisé dont le goût s'est affiné. Je me demandai si la jeune sorcière qui l'avait obsédé tant d'années avait pu être aussi belle ; en tout cas, son image venait enfin d'être effacée de son cœur ; il ne m'en parla plus jamais. Seule, une Manyika avait eu le pouvoir de la remplacer.

Il résolut de l'épouser ; il lui plaisait aussi, il le sentait, mais comment obtenir sa main ? Ses parents exigeraient une forte *lobola*. Il inventoria son patrimoine et vit qu'il ne consistait qu'en trois ou quatre bêtes, bien que Nesta et son vrai père lui eussent laissé un nombre important de bœufs et de chèvres. Charlie prétendit que la plupart des bêtes étaient mortes. John n'en croyait rien, mais il ne savait que faire.

Et tandis que son amour absorbait toutes ses pensées, le kraal s'était scindé en deux camps : les jeunes hommes, jaloux de lui, le dénigraient auprès de Charlie dont ils attisaient la haine ; d'autre part, les femmes soutenaient toutes John.

L'orage finit par éclater.

Un soir, John revint tard de chez la jeune fille. Interrogé par Charlie, il fournit quelque vague excuse ; puis, à la stupéfaction générale, il prit l'initiative de l'attaque :

— Mon second père, réponds à cette question. Où sont les bestiaux de mon premier père et de ma mère Nesta ? Tu ne réponds pas ? Eh bien ! je vais te le dire : tu m'as volé mon

bétail et ma terre. Est-ce vrai ? Tu ne nous as pas enseigné la bonne médecine, à Nathan et à moi. Il serait temps que tu procèdes à la cérémonie de mon initiation, afin que je puisse dorénavant exercer, comme l'ont fait mes pères, et occuper la place que tu devras bientôt me céder.

Un murmure s'éleva ; ce discours était, pour le moins, osé. A ma vive surprise, Charlie accéda avec une parfaite amabilité à la demande de John ; il promit de l'initier dans sept jours, devant, d'ici là, l'instruire dans l'usage des poisons et informer les gens du grand événement. Quant aux accusations de John, il n'y répondit pas.

John parut désappointé ; il s'attendait à des difficultés et avait compté sur elles pour liquider la situation. Charlie était son ennemi depuis que celui-ci l'avait, tout petit garçon, chassé de la hutte de sa mère ; John était, d'ailleurs, convaincu que c'était lui et non Samuel qui avait tué son père. Charlie avait empoisonné ses deux frères pour épouser leurs veuves et annexer leurs enfants, leurs bestiaux et leurs terres ; à présent, il essayait de lui dérober la belle jeune fille. Elle avait confié à John que ses parents l'avaient déjà promise à Charlie, qui devait leur payer une lobola.

— Ah ! fit John, et d'où viendrait-elle, cette lobola ? De *mon* bétail, oui !

Il ne décolérait plus ; éperdument amoureux, il haïssait son pseudo-père et l'idée de sa proche initiation l'énervait. La vie du kraal lui était étrangère et insupportable. Il devint agressif, impatient de régler son compte à Charlie. Il voulait s'affirmer, exiger son dû, se montrer digne de sa virilité et de ses ancêtres. Tandis qu'à Johannesburg, je l'aurais souhaité plus énergique et batailleur, ici, j'étais sans cesse obligé de lui conseiller la patience et les précautions.

XIX

Je m'aperçus bientôt que John n'était pas le seul, au kraal, à avoir les nerfs tendus et l'esprit agité ; l'atmosphère générale était instable et chargée de malaise. Tantôt on commentait avec amertume les méfaits de Charlie, plus souvent

encore de sinistres allégations contre Johannes parvenaient jusqu'à moi. Je sentais sourdre partout de petites rigoles de mécontentement...

La malchance voulut que le percepteur choisît ce moment précis pour visiter le district ; il exigeait le paiement de toutes les taxes d'État arriérées, en même temps que les loyers, dus à des propriétaires dont la plupart résidaient à Londres. Les indigènes du kraal furent sidérés d'apprendre qu'ils pouvaient, d'un moment à l'autre, être expulsés dans une réserve de la montagne.

C'était incroyable ; à cause d'une crise qu'ils ne pouvaient ni comprendre, ni empêcher, on voulait les chasser du pays qu'ils habitaient depuis des siècles, les envoyer dans une réserve qui, d'ores et déjà, n'était pas en mesure de nourrir ses habitants, auxquels le Gouvernement devait expédier des vivres ! Le bruit courut qu'une révolte générale allait éclater dans tout le Manyikaland ; il circulait des histoires de sang versé dans les mines de cuivre de la Rhodésie du Nord.

John s'exalta : sa lutte personnelle pour sa bien-aimée le stimulait, mais il avait désormais tout le Manyikaland comme théâtre d'action. N'était-il pas le chef tout indiqué du peuple, lui, John Chavafambira, nganga héréditaire du district ? Il sentait son heure venue ; plein de confiance en lui-même, il résolut de conquérir la femme qu'il aimait, de supplanter Charlie et de défier le pouvoir qui opprimait son peuple. Il serait non seulement le sauveur de la jeune fille, mais le libérateur de sa famille et de sa tribu. Ma présence le confirmait dans la certitude de sa victoire.

Toute la contrée était en émoi : aux champs, à l'église, pendant les repas, au lit, la conversation revenait sans cesse sur les derniers événements : le retour de John, accompagné d'un Blanc, les avis d'expulsion du Gouvernement et les faits et gestes de Johannes sur sa montagne. Le temps, lui-même, était phénoménal ; les plus anciens ne se souvenaient pas d'un hiver aussi rude. Cette suite rapide de surprises donnait aux gens la sensation de suffoquer. Un danger planait sur eux ; leurs vies paisibles et bien ordonnées, pareilles à celles qu'avaient menées leurs pères, allaient se trouver boulever-

sées. Quel avenir les attendait? Dans cette incertitude étouffante, on interrogeait en vain les signes qui eussent pu prédire le malheur ou le bonheur.

On répétait d'affreuses histoires de milliers d'indigènes emprisonnés ou tués pour n'avoir pas payé la taxe ; les jeunes prêchaient la révolte, se rappelant avec fièvre les guerres légendaires d'autrefois contre les étrangers blancs, envahisseurs des terres de leurs aïeux. Mais les hommes mûrs de la communauté savaient trop bien l'inutilité de toute violence ; ils calmaient les jeunes, en opposant légende à légende. Le premier chef Mutasa et son forgeron, qui fabriquait les armes magiques destinées à détruire les Portugais, n'avaient-ils pas été trahis? Ne les avait-on pas massacrés?

Les missionnaires, blancs ou noirs, ne pouvaient ignorer l'agitation de leurs ouailles ; ils les mettaient en garde contre les mesures violentes, dont les auteurs seraient infailliblement les victimes. Mais les citations bibliques demeuraient sans effet sur ces êtres terrorisés. Un ministre eut l'idée de leur promettre de plaider leur cause auprès du Gouvernement et cette perspective les apaisa quelque peu. L'unanimité s'était faite sur le refus de payer la taxe. Sitôt le percepteur signalé, les défaillants disparaissaient.

La vie du kraal était suspendue. On ne s'occupa plus des champs. Pourquoi peiner sur des cultures qu'on pouvait, à tout moment, être contraint d'abandonner? C'était fantastique! Quitter la terre d'où l'on était issu, les pierres, les arbres, les fleurs, jusqu'aux brins d'herbe qui parlaient à chacun de son enfance, de ses amours, de son travail! La terre en saignerait comme eux ; arracher un homme au sol où ses ancêtres ont vécu, où ses parents sont inhumés, c'était commettre un crime qui crierait vengeance au ciel! Contre ce crime, seuls les ancêtres avaient pouvoir de les secourir, de les protéger ; c'est en pensant à eux qu'ils résistaient ; c'est à eux qu'allaient leurs prières.

Ces malheureux m'imploraient aussi : « Vous pouvez nous aider ; vous devez nous aider de vos conseils ; vous êtes Blanc. » Ensuite, ils disaient à John : « Rien à faire! Le docteur blanc s'abrite comme un lâche derrière le prétexte qu'il n'est pas Rhodésien, qu'il n'a aucune autorité sur le

Gouvernement. Mais nous ne le croyons pas. Ton ami ne veut pas nous aider, John ! »

A quoi John répondait :

— Il faut croire le docteur. Ils ne l'écouteront pas s'il parle en notre faveur. Ils diront : « Cet homme est fou ou bien c'est un traître. Pourquoi défend-il ces Noirs? Pourquoi va-t-il contre son propre peuple? » Le docteur est très intelligent et il est bon. Mais il n'a aucun pouvoir. La brebis chérit son agneau ; peut-elle le sauver du rocher qui tombe de la montagne?

Alors, ils recommencèrent à venir m'exposer leurs griefs et leurs difficultés, me témoignant une confiance stupéfiante. On eût dit qu'ils espéraient, en me dévoilant la tragédie de leur vie, me voir la soumettre au jugement de toute l'humanité. (Peut-être leurs supplications m'ont-elles incité à écrire ce récit.)

Comment pouvaient-ils comprendre à quel point ils comptaient peu aux yeux du monde? Patiemment, laborieusement, je m'efforçais de leur expliquer que l'origine de l'oppression qu'ils subissaient n'était pas leur couleur, mais la peur qu'ils inspiraient ; au Manyikaland, les Blancs redoutaient les indigènes et craignaient, s'ils leur permettaient de progresser, de ne plus pouvoir les contenir.

Mais ces pauvres gens, ignorants des maux, des crises qui sévissent sur le reste de la terre, cantonnés dans leur vallée, préféraient leur explication aux miennes :

— C'est parce que notre chef ne vient jamais nous voir, qu'il n'organise ni fêtes ni sacrifices, que le malheur s'abat sur nous.

D'autres en rejetaient la responsabilité sur Charlie, négligent et égoïste ; certains s'imaginaient que Johannes avait irrité Dieu et leurs ancêtres. Il y avait aussi un parti qui s'en prenait aux jeunes gens qu'avaient attirés les villes : ils oublient, là-bas, leurs aïeux et ne leur consacrent pas de sacrifices propitiatoires.

Ils se mirent d'accord pour demander à Charlie de procéder, sur la tombe de Gwerere, à une fête rituelle, avec mise à mort de bœufs et de chèvres.

Mais les *midzimu* manifestèrent leur colère d'une façon

terrible. Ce fut dans la hutte habitée par Francis, un cousin de John, sa femme et leurs trois enfants, que l'horrible chose prit naissance. Le bébé, un beau petit garçon de six mois, se montrait, depuis quelque temps, énervé et grognon ; les médicaments de Charlie n'y faisaient rien : jour et nuit, sa mère, inquiète, lui donnait le sein sans parvenir à l'apaiser. Secrètement, elle l'amena chez un *nganga* d'un district voisin ; celui-ci l'épouvanta en lui disant que l'enfant était condamné : il perçait ses dents du haut avant celles du bas ; anomalie d'un sinistre présage. Il fallait tuer l'enfant ; si on le laissait vivre, il attirerait le désastre sur ses parents, sur sa famille et sur le clan tout entier. Le *nganga* ajouta que certains vieillards essayaient d'empoisonner tous les enfants du kraal.

« Sûrement Charlie et Johannes ! » pensait la pauvre femme en regagnant son logis, toute tremblante à l'idée du sort probable de son fils. Bien qu'elle ne se fût confiée qu'à Francis, le kraal connut rapidement le fatal verdict, et Charlie demanda ouvertement qu'on sacrifiât l'enfant. Tout bête qu'il fût, il comprenait que cette cérémonie rituelle, accompagnée de danses et de beuveries, détournerait l'attention de sa personne et de celle de Johannes et lui permettrait peut-être d'éviter l'initiation de John.

Depuis que celle-ci avait été décidée, la femme de Charlie lui faisait une vie infernale ; elle avait de lui un fils de treize ans qu'il instruisait dans son art, malgré le désir formel de son frère aîné, le père de John, qui avait désigné Nathan et John comme devant, seuls, exercer la profession héréditaire. Charlie hésitait à manquer au serment qu'il avait fait à son frère mourant ; mais sa femme, ambitieuse pour son fils, le harcelait sans trêve et disait qu'elle empêcherait l'initiation de John à n'importe quel prix, dût-elle faire appel à l'aide de Johannes.

Francis s'opposa avec force au sacrifice de son enfant ; il se déclara prêt à fournir autant de bœufs et de chèvres que Charlie et le chef l'exigeraient ; mais, si l'on faisait du mal à son bébé, il n'hésiterait pas à recourir à la justice des Blancs, qui fait pendre les assassins.

Cette déclaration de Francis fut accueillie par un silence effrayant ; désormais l'ostracisme de tout le kraal pesa sur

lui et sur sa femme ; leurs parents, leurs plus intimes amis ne leur témoignèrent plus qu'une hostilité fanatique. Seul John leur demeura fidèle.

Francis en crut à peine ses yeux quand, un soir, John et moi pénétrâmes dans sa hutte.

— Nous sommes cousins, Francis, dit John ; je viens à ton aide ; je ne peux rien moi-même, mais mon ami blanc peut t'aider.

Je commençai par démontrer aux malheureux parents l'absurdité de la superstition relative aux dents : les hommes sont toujours prêts à croire ce qu'ils désirent ; aussi mes paroles furent-elles accueillies avec reconnaissance. Je leur dis qu'il valait mieux ne pas mêler John à cette affaire et que je me chargeais de parler moi-même à Charlie. La situation ayant été discutée dans tous ses détails, nous quittâmes la hutte avec les bénédictions de Francis et de sa femme.

Suivant mon conseil, John n'assista pas à la réunion que je provoquai le lendemain. Mon intervention et la fermeté de mon attitude ne laissèrent pas de surprendre les habitants du kraal ; je leur fis comprendre nettement que, si l'enfant était mis à mort, j'en informerais aussitôt le Gouvernement qui condamnerait à la prison ou à la potence tous ceux qui, de près ou de loin, auraient trempé dans le crime. Charlie se rendit compte que c'était sérieux et qu'il valait mieux, pour lui, ne pas s'obstiner. De sa vieille voix chevrotante, il dit :

— Mes ancêtres sont venus me voir cette nuit. Nos *midzimu* acceptent qu'un bouc blanc leur soit offert à la place de l'enfant. Ils m'ont désigné les herbes dont il faut frotter ses gencives pour éviter que les dents du haut sortent avant celles du bas. Ils m'ont dit aussi, ajouta le rusé vieillard, d'initier, selon nos rites ancestraux, mon fils John et mon fils Lucas.

Charlie avait dû espérer que cette concession à sa femme mettrait fin à ses ennuis ; mais il se trompait ; les faits se précipitèrent avec une rapidité dramatique.

XX

Il semblait à peine croyable que la vie d'un kraal isolé et paisible pût changer à ce point en si peu de temps. Les sauterelles, la sécheresse, les visites du percepteur, phénomènes destructeurs du bien-être, n'ont, du moins, rien de surnaturel. Mais le percement prématuré des dents supérieures, la naissance de jumeaux ou autres événements similaires, signes précurseurs d'une catastrophe, déterminent parmi les Noirs une agitation voisine de la panique.

Celle que je m'efforçai de calmer fut portée à son comble par un incendie qui éclata à l'école, pendant que les enfants s'y trouvaient. Heureusement personne n'eut le moindre mal ; mais rien de ce genre ne s'était encore produit ; l'origine du feu était mystérieuse ; le mal rôdait autour de la communauté. Charlie, son protecteur attitré, se montrait incapable ; il fallait le chasser.

Avec des cris sauvages : « A bas Charlie et sa femme ! » ces gens réclamaient un nouveau *nganga*. Leurs yeux se tournèrent vers John et il fut aussitôt pris pour chef. Tout le désignait : le prestige de mon amitié, le soutien de Francis, celui de l'instituteur, celui de son ancien maître d'école, celui d'Amos, sans parler de la sympathie de toutes les femmes. John était, du reste, un homme éduqué, susceptible de donner de bons conseils au sujet des impôts et autres questions de cet ordre ; ce ne serait pas seulement un *nganga*, mais un guide ; on ne pouvait se passer de lui.

Le même soir, il adressa un discours au peuple :

— Je serai votre *nganga* ; je vous protégerai, comme mon père Chavafambira a protégé vos pères. Mais il faut être idiot pour brûler sa bouillie ; aussi ne devez-vous faire aucun mal à Charlie. Lui seul peut m'initier ; il faut qu'il le fasse conformément aux règles, sinon les ancêtres ne m'écouteraient pas et n'accepteraient pas mes sacrifices. Il n'a pas encore tenu la parole qu'il a donnée à mon père ; il ne m'a pas appris l'art des poisons. Comment pourrais-je, sans cela, punir vos ennemis ? Vous êtes mécontents de Johannes ? Il faut que

je connaisse les poisons pour vous garantir contre lui. Je sais consulter les os, mais seulement à la manière des Bavenda, non d'après celle des Manyika ; cela aussi, mon premier père a chargé Charlie de me l'apprendre. Allez donc demander à Charlie de m'initier sans délai. Quand je serai consacré *nganga*, je serai votre guide pendant le jour, sous le soleil, et parmi les ombres, devant nos ancêtres et devant notre Dieu. La femme de Charlie demandera que son fils Lucas soit initié en même temps que moi ; vous devrez le lui refuser. C'est à moi qu'il appartiendra de le faire, en temps opportun, selon la tradition d'après laquelle les aînés instruisent les plus jeunes.

Placé devant un ultimatum, Charlie s'inclina ; l'initiation fut fixée au samedi suivant et, dans l'intervalle, il montra ses secrets à John, m'autorisant même à assister à ses leçons. John, maintenant qu'il tenait son vieil ennemi à sa merci, le traitait avec politesse et respect, mais il s'aperçut qu'il n'avait pas grand'chose à apprendre de ce vieillard décrépi.

L'usage exigeait qu'en attendant son initiation, John se confinât dans sa hutte ; il n'apprit donc que par les visites secrètes de ses partisans le complot qui se tramait au dehors. On avait vu Charlie et sa femme se rendre à la grotte de Johannes ; leur conspiration irritait le peuple, qui avait décidé de se défaire du prédicateur.

John, voulant éviter tout ce qui eût amené l'intervention des autorités, se vit obligé de sortir de sa retraite, afin de calmer l'effervescence que Francis et ses autres amis n'arrivaient pas à apaiser.

Il prit instinctivement, pour haranguer la foule excitée, le ton qui dissipe l'hystérie et force l'attention :

— Mes os m'ont dit cette nuit que vous aviez l'intention d'aller dans la montagne pour tuer Johannes. Ils m'ont dit que nos *midzimu* n'étaient pas à vos côtés, aujourd'hui, car Charlie n'est plus votre *nganga* et je ne suis pas encore consacré.

Au fur et à mesure qu'il parlait, ses auditeurs s'accroupissaient les uns après les autres, dans l'attitude de l'attention ; même la femme de Charlie suivit l'exemple général : la victoire était assurée. Sa voix s'adoucit et il poursuivit :

— La nuit dernière, mon père est venu me voir ; il m'a montré quelles racines je devais déterrer et quels remèdes employer. Soudain, je me trouvai devant une montagne couverte de fleurs, de racines et de médicaments. Au sommet de la montagne, il y avait une grande caisse, à côté de laquelle se tenait un homme ayant à la main une hache, une de ces grandes haches que nos ancêtres fabriquaient, longtemps avant que nous ne fussions nés. Il coupait du bois avec cette hache. Mon père disparut ; je m'en effrayai et cela m'éveilla.

Tous les yeux étaient fixés sur John ; le silence était si profond qu'on entendit distinctement une pierre se détacher de la pente de la montagne.

— Vous voyez donc que mon père ne désire pas que j'aille à la montagne. Il faut d'abord que je devienne un vrai *nganga*, capable de combattre les maléfices des méchants. Patientez, mon peuple ; ne me quittez pas. Mon cœur saigne à la pensée de ce qui vous arrivera si vous allez dans la montagne !

Son accent était d'une sincérité qui les convainquit tous. Seul, un vieillard demanda timidement :

— Mais qui nous protègera, pour le moment ?

— Mon grand-père Gwerere, répondit John. C'est cela que signifie mon rêve. Il nous protègera. Les *midzimu* m'ont chargé de vous le dire.

D'un mouvement dramatique il se détourna et regagna la solitude rituelle de sa hutte.

Le lendemain, je m'éveillai assez inquiet ; je craignais un soulèvement d'allure révolutionnaire, dont les autorités me tiendraient sûrement pour responsable. J'allai voir John ; l'emprisonnement virtuel que lui imposait la tradition lui pesait ; ses ennemis devaient en profiter ; la femme de Charlie préparait sans doute sa vengeance, furieuse qu'il s'opposât à l'initiation de Lucas. Les anciens du kraal, d'autre part, lui étaient sourdement hostiles ; ils désapprouvaient son intimité avec moi et n'aimaient pas les vêtements européens qu'il portait. Ses amis en étaient réduits à lui apporter secrètement les nouvelles ; il lui semblait ridicule d'être ainsi enfermé,

traité comme un enfant, lui qui avait soigné des malades pendant des années, qui connaissait les remèdes européens, qui savait consulter les os selon la méthode compliquée des Bavendas, avec trente-deux pièces de plus que n'en employaient les médecins manyikas !... Il enrageait d'être confiné dans cette hutte, loin de sa bien-aimée... il voulait sortir de cette absurde prison, aller l'enlever, l'amener auprès de lui !... L'ardeur de sa passion me stupéfia. Il me dit qu'il n'avait encore jamais aimé. Maggie... évidemment, il l'avait épousée, elle lui avait donné des enfants, mais elle ne lui avait inspiré que de la pitié et le sens du devoir. Edith ? Son corps maigre lui avait toujours répugné. Elle était intelligente, elle savait beaucoup de choses... mais elle aurait aussi bien pu être un homme... Non, aucune femme, avant cette jeune fille, n'avait eu le pouvoir de stimuler ainsi son imagination et d'allumer ses désirs. Il l'épouserait, quoi qu'il pût arriver...

Il se leva, s'étira et dit :

— Docteur, il faut que je vous dise quelque chose. Francis m'a raconté que vous passez ici pour être un espion des propriétaires blancs et du percepteur ; quelle autre raison un Blanc, dans votre situation, pourrait-il avoir de rester dans un kraal ?... C'est la même opinion qu'on avait de vous à Swartyard..., ajouta-t-il, d'un ton gêné.

Mais maintenant, sa confiance en moi était inébranlable, et il redoutait qu'on attentât à mes jours. Non pas les habitants du kraal, gens paisibles qui ne lèveraient jamais la main sur un Blanc, mais Johannes et ses alliés. Quel jeu jouaient-ils ? Ils n'avaient pas hésité à mettre le feu à l'école, alors qu'elle était pleine de petits enfants (il ne voulait pas croire que l'incendie eût été accidentel, comme je le soutenais) ; alors, qu'est-ce qui les empêcherait de me tuer ? Évidemment, les Blancs étaient immunisés contre la magie des Africains (c'était bien là ce qui faisait leur puissance), mais si c'étaient des moyens directs qu'allaient employer mes ennemis ? Il me conseilla de me tenir sur mes gardes, surtout la nuit ; je lui promis que j'irais coucher chez un négociant du voisinage et que, d'ailleurs, je ne tarderais pas à retourner à Johannesburg. Cette dernière décision l'affligea, mais lorsque je lui en eus exposé les raisons, il la comprit. Il me

pria d'assister, du moins, à son initiation ; et, afin de me tenter davantage, il me dit qu'on organisait des danses et des beuveries de bière dans la montagne pour le jour suivant. Cette nouvelle piqua, en effet, ma curiosité ; accompagnés d'Amos et de Francis, nous nous dirigeâmes, le lendemain, vers le lieu de ces cérémonies, en prenant les plus grandes précautions, car un Blanc ne doit jamais assister à des fêtes rituelles et John n'avait pas encore le droit de sortir de son isolement.

Nous gravissions d'un pas rapide la pente du sentier ; il faisait encore nuit, horriblement froid, et la brume était si dense que nous voyions à peine le chemin. Comme nous arrivions devant la tombe de Gwerere, John s'arrêta ; je l'entendis murmurer et je devinai qu'il demandait leur protection à ses *midzimu*. Une brise soudaine remua les arbres, ce qui remonta le moral de mes compagnons : ils y voyaient un signe des dispositions bienveillantes des ancêtres.

Nous atteignîmes enfin le pied de la montagne ; la brume s'était dissipée et l'horizon se teintait, à l'est, d'un rouge éclatant, bien que le soleil ne fût pas encore visible. Évitant maintenant le sentier, nous continuâmes notre ascension en nous dissimulant derrière les buissons et les rochers. Nous perçûmes bientôt le bruit régulier des tambours ; graduellement, l'étrange son liquide des xylophones indigènes devint de plus en plus distinct, répétant indéfiniment la même phrase ; enfin, les pas rythmés des danseurs parvinrent jusqu'à nos oreilles. Nous nous arrêtâmes à un endroit, d'où nous pouvions, à l'abri d'un fourré, voir la cérémonie sans être vus nous-mêmes.

Amos reconnut un rite manyemba, que les Manyika ne pratiquaient plus depuis qu'ils étaient devenus chrétiens. La légende sur lequel il était basé était la suivante :

Dans des temps très anciens, le puissant chef Mutasa avait été assassiné par son successeur, dont il avait, en vivant trop longtemps, épuisé la patience. Les fils du meurtrier s'étaient réfugiés dans cette montagne avec leur sœur Banyemba. Celle-ci était une forte fille, très aimée de ses frères, et qui refusait de se marier. En l'absence de ceux-ci, elle fut violée par un certain Gungumo. Quand il l'eut quittée, elle appela

ses esclaves et leur ordonna de la conduire, avec son chien noir Muroro, dans la forêt ; là, elle leur fit construire une plate-forme au-dessus des arbres ; lorsqu'elle fut achevée, Banyemba jeta l'échelle au loin, si bien qu'on ne pouvait plus redescendre ; tous moururent, excepté la princesse et le chien. Ses frères finirent par la découvrir et la supplièrent de descendre, mais elle s'y refusa et leur raconta comment elle avait été déshonorée. Ses frères reprirent leurs supplications et lui lancèrent une corde ; elle l'attacha au cou du chien et le jeta vers le sol ; mais, la corde étant trop courte, le chien fut étranglé. On lui lança alors une seconde corde qu'elle se passa autour du cou, puis, sautant de la plate-forme, elle se pendit.

La commémoration de cet événement avait pour effet, d'après les croyances ancestrales, d'accroître la fertilité de la terre, des bêtes et des gens.

Tout en écoutant cette explication de John, j'observai la cérémonie. Une vieille femme puisait de la bière dans d'énormes jarres et la distribuait généreusement aux assistants, entre lesquels Johannes partageait la viande des animaux sacrifiés la veille : une jeune génisse, un bœuf et un chien noir.

Cette agape terminée et ses participants complètement ivres, nous vîmes arriver en file indienne une douzaine de jeunes filles nues, dont les bras, chargés des poignets jusqu'aux épaules de cercles de cuivre, étincelaient sous les rayons du soleil levant. Elles se serraient si près les unes des autres, les bras enlacés, leurs mouvements rythmiques étaient si précis qu'elles semblaient ne former qu'un seul corps, qui se tordait et s'enroulait à la manière d'un python. C'était là une interpolation basouto, étrangère au rituel original manyika. J'avais vu au cinéma une reproduction de la célèbre danse du serpent qui accompagne, au Transvaal du Nord, les rites d'initiation de la puberté ; celle-ci lui ressemblait. Le serpent gigantesque entourait de sa masse luisante la vieille femme, inspiratrice de la danse. Johannes sautillait autour des jeunes filles comme une chèvre ; sa misérable et ridicule silhouette, vêtue de la jupe kaki que lui imposait la civilisation, se livrait à des gestes obscènes, destinés à exciter la sensualité des danseuses en vue de la dernière partie de la cérémonie, purement érotique.

Tout à coup, notre présence ayant dû être éventée, la musique cessa, l'assemblée se disloqua brusquement et les danseuses s'éclipsèrent. Quant à nous, nous regagnâmes le kraal en toute hâte.

Nous apprîmes plus tard, dans la journée, que Johannes avait quitté la montagne ; cette nouvelle surprenante fut interprétée comme un signe de bon augure pour le nouveau *nganga*.

Le lendemain, de grand matin, la population du kraal se réunit près de la tombe de Gwerere. Des nattes de roseau furent étendues sur le sol ; les hommes s'assirent d'un côté, les femmes de l'autre ; Charlie s'installa entre eux, sur sa natte personnelle ; à côté de lui étaient disposés les calebasses, les cornes, le bâton magique sculpté à l'image d'une femme, des drogues, les os, les dés, des racines et une hache spécialement décorée pour la circonstance. John était assis tout près de lui, contrairement à l'usage qui le reléguait dans un coin isolé ; mais personne ne protesta contre cette incorrection, car, aux yeux de tous, il était déjà leur *nganga*.

D'une voix faible, Charlie invita d'abord les hommes, puis les femmes à boire la bière que leur offraient les esprits de leurs ancêtres. Ils exprimèrent leur acceptation en battant des mains et se mirent à boire en évoquant des morts innombrables. Ensuite, ils dansèrent, puis se remirent à boire. John aurait dû exécuter un pas seul, mais il s'y refusa et Charlie n'insista pas. Les chants et les danses se prolongèrent si longtemps que John, excédé, pria Charlie de terminer la cérémonie.

— Allons-nous en, dit celui-ci ; tout est achevé. Esprits, quittez cet homme.

Et, se tournant vers John, il prononça d'une voix soudain plus forte :

— Va et fais le bonheur du peuple !

L'initiation était accomplie ; laissant les assistants vider jusqu'à la dernière goutte les grands pots de bière, John me rejoignit à l'endroit d'où j'avais secrètement observé la céré-

monie ; il me raccompagna jusqu'à la demeure du négociant. Le lendemain, je rentrais définitivement à Johannesburg.

— Le rêve de mon enfance se réalise, dit John, tandis que nous marchions à travers les champs, j'occupe la place que m'avait destinée mon père. L'ennemi de toute ma vie, Charlie, est vaincu. Rien ne m'empêche plus maintenant de devenir le plus grand *nganga* du Manyikaland et même de toute la Rhodésie. Pourquoi donc mon cœur est-il lourd ? Est-ce parce que mon ami le docteur me quitte ? Peut-être n'aurais-je pas dû retourner au kraal ; j'ai pris d'autres habitudes dans la grande ville. Ici, la vie est rude ; y serai-je heureux ?

Sa poignée de main convulsive m'attrista ; on eût dit qu'il cherchait à me retenir. Nous atteignîmes la maison du négociant et continuâmes à causer un certain temps. Amos, Francis et les deux maîtres d'école vinrent me faire leurs adieux. Amos, qui était un peu ivre, pleurait à chaudes larmes. Mais nous étions destinés à nous revoir, John et moi, plus tôt que je ne le pensais.

A trois cents milles du kraal, ma voiture eut un accident et je fus obligé de séjourner dans un petit village en attendant les pièces détachées qu'on devait m'envoyer de Johannesburg. J'y étais depuis près d'une semaine quand, sur la grand'route, à la sortie du village, je me trouvai soudain en présence de John et de Daniel.

Le lieu de notre rencontre était tout proche de celui où John était tombé sur le moribond qui l'avait conduit au kraal ensorcelé. John s'apprêtait à parcourir le même chemin, ce chemin qui l'avait, par une voie détournée, mené jusqu'à Johannesburg. Il avait l'air à bout de forces, après une semaine de marche, et Daniel tenait à peine sur ses jambes.

Mon départ avait dû le déprimer plus que je l'avais supposé, car en retournant au kraal, il s'était mis à boire. A la tombée du jour, il était ivre. Il se rendit chez Junia et demanda que sa bien-aimée lui fût amenée. Elle vint le rejoindre dans sa hutte et il s'ensuivit une nuit de folle passion. Cette jeune fille dans ses bras, il oublia le reste du monde. Pour la première

fois de sa vie, il se sentit, après l'amour, aussi heureux qu'avant. Il n'éprouvait plus l'envie de fuir sa compagne, comme lors de toutes ses aventures antérieures ; au contraire, il délirait de joie en contemplant son visage à la lueur du feu qu'il entretint toute la nuit. Il lui avait parlé, en la gardant dans ses bras, jusqu'à ce qu'il succombât au sommeil. En s'éveillant au bout de quelques heures, il sentit contre le sien le corps chaud de la jeune fille ; pris du désir de lui parler encore, il la réveilla et lui dit qu'il ferait ratifier le lendemain, selon les lois de leur peuple, le mariage qu'ils venaient de consommer, conformément aux lois de la nature. Détendu, à l'aise sous ses couvertures, dans la hutte chaude et silencieuse, la voix fraîche et jeune de sa bien-aimée lui était douce au cœur ; ses vœux étaient comblés. Rien ne pouvait désormais l'atteindre. Il lui demanda quel était son *mutupo*. « Soko », répondit-elle tranquillement, « le singe ».

Il relâcha son étreinte, tandis qu'il prenait lentement conscience de ce qu'il avait fait : il avait couché avec une femme ayant le même *mutupo* que lui ; il avait commis le crime incestueux, contre lequel ses rêves l'avaient si souvent mis en garde. C'était, à n'en pas douter, l'œuvre abominable de ses ennemis ; car, la première question qu'un homme pose à une femme est toujours : « Quel est ton *mutupo* ? » Or, il ne le lui avait pas demandé ; comment expliquer un tel oubli, autrement que par l'ensorcellement ?

Atterré, il renvoya la jeune fille, s'habilla, et réfléchit à sa situation. Il aimait ; un instant, il songea à se moquer des conventions et à s'enfuir avec elle... Mais non, c'était impossible ; il ne pouvait fuir son propre verdict et il se condamnait. D'ailleurs, où aller ? Seule, l'Union Sud-Africaine lui était ouverte, et il y retrouverait Maggie, qui ne tolérerait pas d'autre seconde femme que sa sœur. Resterait-il, défierait-il le scandale ? Les temps étaient changés ; autrefois, on les eût lapidés ; aujourd'hui, il pourrait arranger l'affaire en sacrifiant des bœufs et des chèvres. Il n'en demeurerait pas moins l'objet de la risée publique : un *nganga* que le séjour des villes avait tellement civilisé qu'il en oubliait de demander à une femme son *mutupo*, avant de devenir son amant ! Il était humilié, aussi, dans son amour-propre : lui, le continuateur

de l'illustre Gwerere, se rendre coupable d'inceste ! Quelle confiance pouvait inspirer un *nganga* pareil ?

— Après cette faute, je n'avais rien d'autre à faire qu'à m'en aller, me dit-il d'un ton amer...

Fuir, toujours fuir, depuis son enfance, il avait toujours fui : le kraal ensorcelé, ses emplois, Johannesburg, Maggie ; il les avait quittés les uns après les autres ; une fois encore, il lui fallait se sauver...

Il fit chercher son fils Daniel et, en quelques mots, raconta à Junia, à Amos et à Sarah ce qui s'était passé et sa décision de partir. Ils branlèrent la tête, ahuris par le tour si nouveau, si brusque des événements. Il souleva dans ses bras l'enfant endormi et, accompagné de ses frère et sœurs, gagna la grand'route. Junia trébuchait. Il avait le cœur brisé ; il avait offensé ses *midzimu* et les sentait hostiles. Sans l'aide et la protection de ses ancêtres, comment affronter la vie ? Il n'osait même pas mourir...

— J'avais une boule dans la gorge et un nuage devant les yeux, me dit-il. J'étais de nouveau sur la route dure et poudreuse, comme naguère ; mais j'étais jeune alors ; maintenant, mon âme était douloureuse et triste...

Un singe cria et réveilla Daniel :

— Des singes ! dit-il. Ils étaient toute une troupe, qui traversaient la route. Je m'arrêtai et posai Daniel par terre. L'espoir me revint, car c'était là le signe que j'avais prié les *midzimu* de m'envoyer : le singe, notre *mutupo*, le protecteur de notre famille ! Amos et Sarah aussi étaient contents.

» Les singes avaient traversé la route quand une voiture contenant trois jeunes Blancs franchit le tournant. Alors, une chose terrible se produisit : une mère-guenon avec son nouveau-né était encore du même côté de la route que nous, empêchée de la traverser par l'automobile. L'un des jeunes Blancs descendit de voiture et, à mon horreur, ramassa une pierre pour la lancer sur la guenon. Amos et Sarah poussèrent un cri et je me précipitai sur le jeune homme pour arrêter son geste ; il laissa tomber la pierre, mais me jeta sur le sol ; en tombant, je me fis une blessure à la tête ; elle saigna beaucoup. J'en fus heureux, car souffrir par son *mutupo* et pour lui

est-ce qu'un homme peut désirer de meilleur. En me relevant, je trouvai Amos à mon côté :

» — Soko a paru satisfait et reconnaissant, me dit-il ; nos protecteurs ne t'oublieront jamais ! »

» Les Blancs avaient l'air intrigué :

» — C'est curieux, ce Cafre qui défend un singe ! dit l'un d'eux.

» L'automobile s'éloigna ; je revins auprès de Sarah et de Daniel. Sarah constata que ma blessure n'était pas grave ; elle la pansa avec un morceau de sa robe. Ensuite, je repris mon chemin avec Daniel. Il m'a fallu une semaine pour arriver jusqu'ici en le portant. C'est l'endroit où le vieillard du kraal ensorcelé m'est apparu et m'a porté malchance. Cette belle *umthakathi* qui m'a suivi partout pendant quinze ans, j'en suis délivré, à présent ! J'ai sauvé le singe et je suis réconcilié avec mes *midzimu*. Oui, j'ai failli, mais je peux encore me rendre digne de mon illustre père. Je vais retourner auprès de Maggie, parce que ma tâche dans la vie, conformément au signe que viennent de m'envoyer les morts, est de protéger le Soko. Mon petit garçon n'est-il pas un Soko comme moi ? Il a encore besoin de sa mère ; il ne faut donc pas que j'abandonne Maggie. Je reprendrai un emploi de serveur. Mon fils doit être élevé pour la vie telle qu'elle est devenue, et non telle qu'elle était lors de mon enfance. Je veux que Daniel puisse regarder en face n'importe quel Africain évolué ; nos ancêtres l'aideront, puisqu'ils m'ont envoyé un signe. »

Je me rappelais les réunions auxquelles nous avions assisté à Johannesburg et le conflit qu'avaient fait naître en John son désir de voir son fils devenir un civilisé et celui de rester fidèle à ses ancêtres ; il voyait à présent le moyen de concilier ces deux aspirations. Nous en discutâmes pendant le reste du voyage ; il comprenait enfin que les Noirs et les Blancs doivent travailler d'accord ; seule une attitude exempte de haine pouvait le permettre ; seule cette attitude nouvelle assurerait à son fils l'avenir dont il rêvait pour lui.

Dr WULF-SACHS

(Traduit de l'anglais par HÉLÈNE CLAIREAU)

OFFENSIVE ÉCONOMIQUE ALLEMANDE EN EUROPE

L'OFFENSIVE que l'Allemagne a lancée en Europe en mars 1939 montre clairement les deux aspects de son action, ses deux méthodes d'agression; le dessein politique conduit à l'annexion de Memel et au protectorat en Slovaquie ; les visées économiques commandent l'action du Reich en Roumanie ; en Bohême, l'économique et le politique se conjuguent ; une des raisons qui ont déterminé le Führer à cette mesure précipitée est sans doute le désir de s'emparer des devises, de l'or et de l'approvisionnement du pays ; le Reich ressuscite les vieux procédés de prise de butin aux détriments des vaincus et il y trouve le moyen d'acheter à l'étranger les matières premières nécessaires à son armement ; après les biens des Juifs, ce furent les avoirs de l'Autriche, hier ceux des Sudètes, aujourd'hui ceux de Prague et de la Bohême ; le *Daily Mail* a évalué à 18 500 000 livres les prélèvements opérés par l'Allemagne en Bohême et Moravie, soit un peu moins de 3 milliards et demi de francs ; le *Daily Express* estimait que le butin en nature recueilli par l'Allemagne n'y était pas inférieur à 360 millions de livres, constitué par des approvisionnements, du matériel de guerre, des automobiles, des chevaux ; il ne faut prendre ces chiffres que comme une indication ; mais l'opération de rafle a été fructueuse.

Parallèlement, depuis l'arrivée de Hitler au pouvoir, en 1933, se sont poursuivis les deux modes d'actions conjugués ; mais de 1933 à 1936, c'est l'action politique qui a eu le pas

en Europe et son déroulement a été prévu, dès 1933, par M. Hamilton Fish Armstrong dans son livre *Hitler's Reich the first phase* et par M. André Chevrillon dans son volume *la Menace allemande*.

C'est au 7 mars 1936 qu'il faut reporter le déclenchement de l'offensive allemande, une entrée en guerre devant laquelle l'ennemi se dérobe et qui, grâce à l'aveuglement des dirigeants occidentaux, a transformé en un triomphe une initiative, téméraire au point qu'elle aurait dû entraîner la débâcle de l'empire militaire prussien. C'est ce jour-là qu'a été consentie l'abdication de la France ; rien ne montre mieux à quel point celle-ci était la gardienne de l'ordre en Europe ; du moment où elle s'est abandonnée, le trouble et l'anxiété se sont emparés du continent ; c'est depuis cette date que s'est développée la double offensive du Reich, l'offensive politique que nous avons décrite dans un livre qui vient de paraître [1] et l'offensive économique, dont nous voudrions ici esquisser les grands traits.

Cette offensive économique et commerciale du Reich en Europe, qui a été esquissée dès 1936, n'a pris son essor qu'en 1938, quand il a dominé la grande place de commerce de Vienne qui, traditionnellement, était liée avec tous les marchés de l'Europe centrale et orientale. Cette offensive, qui inquiète au plus haut point les exportateurs anglais, est de nature à attirer également l'attention de la France, dont les relations commerciales, économiques et financières avec toute cette partie de l'Europe sont mises en cause.

L'Allemagne s'efforce d'appliquer en Europe centrale et orientale des méthodes qu'elle a essayé de faire triompher, depuis sa défaite, en Russie, en Amérique du Nord et du Sud et dans les Indes néerlandaises. Ces méthodes elles-mêmes ont eu une préface : le Reich a été appauvri par la guerre et n'a pas voulu payer les réparations auxquelles il s'était engagé ; il a réussi à emprunter des sommes considérables en Angleterre et aux États-Unis et il les a employées à revivifier son économie ; ceci fait, il a déposé son bilan, a organisé la faillite du mark et ses créanciers ont renoncé à une large partie

1. *Offensive allemande en Europe ; trois années d'histoire contemporaine : 7 mars 1936-7 mars 1939*, Paris, Fernand Sorlot, 1939.

des sommes qu'ils lui avaient avancées et à 90 p. 100 des dettes de réparations. Mais l'organisation de cette faillite a obligé l'Allemagne à faire disparaître or et devises de ses réserves.

Dès lors, elle a dû établir son commerce extérieur sur la base du troc ; ce système ne réussit pas, l'Allemagne n'arrivant pas à vendre des objets fabriqués, utiles à la population d'autres États, en quantité assez grande pour dépasser les achats de matières premières et d'objets d'alimentation dont elle a besoin ; ces expériences ont généralement mal fini, le Reich ne payant pas ou réglant difficilement en devises le surplus de ces achats.

Il tenta alors d'accroître ses ventes par des mesures qui n'étaient plus économiques, mais politiques, en cherchant à influer sur les gouvernements de certains États tels que le Brésil : ce remède fut pire que le mal.

Le Reich pensa alors pouvoir tirer parti de l'hégémonie que sa victoire du 7 mars 1936 commençait à lui assurer en Europe centrale et orientale, pour tourner de ce côté ses activités commerciales, sentant que ce qu'il n'obtiendrait pas par la voie économique, il l'imposerait par la politique. Ce qu'il n'avait pu faire en Russie et dans les Amériques, il espérait l'obtenir de voisins à la portée de ses armes. C'est ainsi qu'il se décida à déclencher son offensive économique vers le sud-est de l'Europe.

II

Pour comprendre l'origine, la portée et les méthodes de cette offensive, il faut avoir présents à l'esprit trois faits essentiels : 1° sa mise en action est urgente, en raison de la situation monétaire et des préparatifs militaires allemands ; 2° elle est facilitée par le régime de vie économique du Reich, qui constitue une dictature socialiste ; 3° sa mise en œuvre se voile d'une astuce diplomatique, propre à endormir les appréhensions de l'étranger.

Que le Reich ait besoin d'un prompt succès de cette offensive, il suffit, pour s'en persuader, de considérer que la Reichsbank n'a plus ni or ni devises : au 31 décembre 1938, il lui restait 70 700 000 marks d'or et 5 500 000 marks de

devises : ces 75 millions servaient de couverture, si l'on peut dire, à une circulation de moyens de paiement de plus de 10 milliards de marks qui s'est accrue en un an de plus de 3 milliards ; le mark ayant conservé à peu près son pouvoir d'achat à l'intérieur du Reich, ces 3 milliards correspondent à environ 45 milliards de francs. La population de l'Allemagne ne doit plus avoir d'importantes ressources en titres ou devises étrangères. Le Reich a sans doute des réserves cachées [1], mais il les conserve pour le cas de guerre et entend ne pas y recourir en temps de paix.

Ces conditions monétaires ne lui permettent pas d'avoir une balance commerciale déficitaire, puisqu'il ne saurait l'équilibrer. Or son commerce extérieur présente, en 1938, un déficit apparent de 432 millions de marks, soit plus de 6 milliards de francs au taux officiel du mark fixé à 15 francs, alors qu'en 1937, il obtenait un solde actif pour le territoire de l'ancien Reich de 413 millions de marks et, en 1936, de 550 millions.

L'urgence d'une politique commerciale offensive découle ainsi de ces deux constatations : un commerce extérieur devenu fortement déficitaire en 1938 ; une carence d'or et de devises, faisant du mark une monnaie dévalorisée sur les marchés internationaux [2] ; le Reich peut garder son organisation financière intérieure avec un mark garanti par l'État, mais ne peut rien obtenir de l'étranger.

D'autre part, le Reich poursuit et entend continuer une politique de dépenses au delà de ses revenus normaux ; il consacre des sommes énormes aux armements, aux mobilisations (la seule mobilisation de septembre a coûté, en France, 7 milliards), à la construction des lignes Siegfried et autres, à la propagande dans les pays qu'il projette de conquérir ou d'endormir. A l'intérieur, il règle ces dépenses par de nouveaux impôts et par 3 milliards de marks de billets de banque créés en un an. A l'extérieur, il réduit les achats de ce qui n'est pas indispensable soit pour les armements, soit

1. Le correspondant du *Temps* à Berlin vient d'évaluer à 220 millions de marks-or la réserve d'or cachée qui ne figure pas en 1938 dans les comptes officiels de la Reichsbank (*Temps*, 13 février 1939).

2. En février 1939, le mark-billet sur le marché libre de Paris vaut environ 4 francs.

pour la subsistance de la nation ; mais le blé, les minerais, le pétrole, il a besoin de les acquérir à l'étranger et de les stocker en vue d'une guerre. Ne pouvant les régler avec ses marks « chiffons de papier », il ne pourra bientôt plus se les procurer, ni par son commerce extérieur, devenu déficitaire en 1938, ni par l'or et les devises de la Reichsbank devenus presque insignifiants, ni par ses réserves cachées. Or, il entend les obtenir à tout prix. A cet effet, il déclenche d'abord une offensive commerciale dont l'objet final est de lui permettre de poursuivre sa politique d'armement et de stocks[1].

Le régime de vie économique du Reich lui permet d'employer, à cet effet, les méthodes que nous exposerons. Le régime hitlérien est, en effet, un régime de socialisme d'État en guerre ; le Gouvernement s'est emparé de la dictature de la vie économique, au même degré que celui de Moscou : la différence entre les deux pays ne tient qu'à la classe sociale qui exerce cette dictature et en profite. En Russie, ce sont des fils d'ouvriers, de paysans, de juifs qui ont formé un prolétariat intellectuel haussé à la condition de fonctionnaires tout-puissants. En Allemagne, ce sont les cadres prussiens, hobereaux, fonctionnaires et militaires, qui occupent les postes de commandement. Mais, dans les deux États, le régime est, dans la forme, le même et le commerce extérieur de l'Allemagne est, dès lors, entièrement dans les mains de l'État. Si, d'ailleurs, cette dictature des fonctionnaires n'existait pas, si toutes les initiatives indésirables n'étaient pas contrôlées, le mark tomberait à zéro et, faute de devises et d'or, les achats à l'extérieur deviendraient très difficiles. Un tel régime est plus aisé à établir dans le Reich qu'en Occident, le socialisme d'État étant dans la tradition prussienne que Frédéric II, Bismarck et Hitler ont imposé et continuent à imposer par la

1. Dans son grand discours au Reichstag du 30 janvier 1939, le chancelier Hitler formule les menaces suivantes pour le cas où l'Allemagne n'aurait pas le champ libre pour ses exportations en Europe centrale : « Lorsque des hommes d'État étrangers nous menacent de je ne sais quelles mesures de représailles économiques, je ne puis que donner l'assurance que, dans ce cas, il se produirait une lutte économique désespérée, qu'il nous est très facile de mener jusqu'au bout... Le motif de notre lutte économique serait très simple. Il serait le suivant : peuple allemand, vis, c'est-à-dire exporte, ou bien meurs. Et je puis certifier à tous les sceptiques internationaux que le peuple allemand ne mourra pas... Quant au Gouvernement, je ne puis assurer qu'une chose, *c'est qu'il est résolu à tout.* » (*Deutsche Allgemeine Zeitung*, 31 janvier 1939.)

force aux États allemands, jadis libres ; la *Deutsche Allgemeine Zeitung* a raison quand elle écrit le 15 décembre 1938, en réponse aux déclarations du premier ministre Neville Chamberlain au banquet de la presse étrangère de Londres : « Le défenseur de la tradition anglaise n'aurait pas dû oublier que la soumission de l'individu à l'État fait partie de la tradition prusso-allemande. » C'est le nœud du drame et la raison de l'inquiétude de la Cité : elle constate que Berlin, pour triompher dans le domaine du commerce extérieur, emploie des méthodes de guerre et considère ses ressortissants comme les « sujets » des chefs de l'État militaire prussien. Londres, pour résister, sera-t-il contraint de renoncer à ses traditions libérales ?

Enfin, si le commerce extérieur, comme le régime économique, comme toute la vie de l'État, est concentré dans les mains d'un dictateur et de quelques hommes, l'entente avec ces dirigeants est difficile, en raison de la politique secrète de la Wilhelmstrasse, de l'astuce de la politique prussienne, qui, traditionnellement, cherche à recevoir des avantages au comptant et à les payer de promesses qui seront protestées à l'échéance ; il ne faut aborder de tels partenaires qu'en état de défiance, considérer leurs déclarations comme sujettes à caution et ne compter sur l'exécution loyale d'une entente qu'aussi longtemps qu'ils y trouveront intérêt ; tout accord commercial est préparé par le Reich avec l'arrière-pensée d'y inclure un piège, propre à duper le co-contractant. Les négociateurs prussiens excellent à se présenter en collaborateurs, à solliciter des avantages, à faire luire des compensations, à combler d'assurances verbales ceux qui traitent avec eux, à endormir la vigilance de ceux-ci en ne négligeant aucun moyen pour arriver à leurs fins. Ils sont passés maîtres dans l'art de « finasser ». Ils se font cauteleux jusqu'au moment où, assurés d'être les plus forts, ils jettent le masque et mettent l'épée dans la balance. Ceux qui ont approché en France l'ambassade d'Allemagne, depuis vingt ans, ont pu enrichir leurs observations.

Les États de l'est et du sud-est de l'Europe vont être soumis à cette expérience ; les négociations seront d'abord d'ordre uniquement commercial et économique ; mais lorsque le

Reich sera dans la place, qu'ayant écarté les rivaux, il se sera installé dans ces États, « si le pourcentage (du commerce avec l'Allemagne) devait dépasser 75 p. 100 de leur commerce extérieur, ils commenceraient à sentir que leur âme ne leur appartiendrait plus [1] ». Ils l'auraient, sans en avoir eu conscience, vendue au diable.

III

L'objectif final de cette offensive commerciale est de libérer le Reich des puissances de la mer, des puissances possédant l'or. Il veut se constituer un empire économique terrien, partant de Hambourg pour aboutir au golfe Persique et au Turkestan, produisant presque toutes les matières premières et défiant les armées navales [2].

Les échanges s'y feront en un circuit fermé, par le moyen de billets de banque n'ayant d'autre garantie que la signature de l'État ; déjà, avant la guerre, les professeurs allemands, les « socialistes de la chaire », enseignaient l'inutilité de la circulation de l'or. Le système se résume en quelques formules. A l'intérieur de l'État, celui-ci assume l'unité complète de direction de la vie économique ; il supprime l'or et la monnaie représentative de l'or ; il y substitue des bons de papier, des billets de banque revêtus de sa signature. A l'extérieur, dans la partie du globe qui doit tomber, d'après les projets du Reich, sous sa domination économique, le même système devra s'appliquer dans le futur.

Mais, dans le présent, une période de transition utilisera les formules suivantes : 1° les échanges extérieurs se font par troc, sans mouvement d'or ni de devises ; 2° ce troc se réalise par des ententes entre États ; par exemple, le Reich achètera ferme une récolte de blé en échange de travaux ou de machines ; l'achat est payé par l'ouverture d'un crédit à la Reichsbank sur lequel l'autre État règle ses commandes ; 3° pendant la période durant laquelle les autres États conservent leur liberté

1. *Times*, 24 novembre 1938.

2. Cf., le livre déjà cité : *Offensive de l'Allemagne en Europe*, p. 190-215.

d'action, la concurrence étrangère sera écartée par des primes à l'exportation ou par la dépréciation du change : ainsi, une machine à écrire de 100 marks bénéficierait d'une prime d'exportation de 25 marks, ce qui veut dire que l'État vendrait 75 marks ce qui est vendu à l'intérieur 100 marks. Le Reich peut employer un autre procédé nominalement différent, réellement identique : une lampe électrique coûte 1 mark, soit 15 francs au change officiel ; le Reich accepte qu'elle soit réglée par l'État étranger en un des types variés de marks qu'il a créés, par exemple, en marks bloqués. En ce cas, la lampe sera payée en un mark compté pour une somme infiniment moindre et variable selon les circonstances ; 4° enfin, pour enchaîner l'État avec lequel le Reich traite, ce dernier s'efforcera de lui assurer des achats massifs pour une longue durée, mais de produits spécifiés ; ces produits sont choisis parmi ceux utiles au Reich, mais difficilement écoulables ailleurs, par exemple, parce qu'ils sont dans la région en cause médiocres ou trop chers ; l'économie de l'État s'adapte à cette base : une fois l'adaptation faite, l'État est lié au Reich, qui tient en main l'économie de son co-contractant.

La Cité de Londres constate que ces méthodes favorisent la pénétration progressive du commerce allemand dans l'est et le sud-est de l'Europe, dans les Balkans, en Turquie. Au même moment, elle perd des sommes énormes en Chine ; les États-Unis la concurrencent en Amérique latine ; l'Italie appauvrie et la Russie démunie de devises se ferment. Elle doit assumer des dépenses considérables pour ses armements. Ses exportations diminuent, il faut secourir 1 800 000 chômeurs ; les capitaux internationaux passent de Londres en Amérique du Nord : la livre en baisse est la traduction de cette crise de fond.

Le président de la Bank of England, M. Montagu Norman, et les exportateurs anglais voudraient trouver un terrain d'entente avec Berlin et opérer un partage des marchés entre Allemands et Anglais.

L'offensive commerciale se résoudra-t-elle par une transaction, comme l'offensive militaire à Munich ? Nous le verrons ; mais en ce cas, comme à Munich, c'est que Londres aura cédé sur l'essentiel.

■

Un des points mis en lumière par une enquête du *Times*, c'est que l'Allemagne « se présente devant ses clients comme une grande Compagnie commerciale » qui se sert de « la facilité que ce plan a donnée à l'accumulation à l'étranger de marks bloqués dont les possesseurs ont, en fin de compte, subventionné, malgré eux, l'industrie allemande, soit en achetant avec ces marks des produits allemands au-dessus du prix du marché mondial, soit en les vendant avec un rabais assez fort pour que quelqu'un d'autre ait avantage à le faire ». Sa « stratégie économique » est fondée sur la pensée « qu'un effondrement économique n'a jamais été possible dans l'État nazi ; là où toutes les fonctions économiques sont, en dernier recours, contrôlées par le Gouvernement, aucun arrêt durable du mécanisme n'est à craindre ». Le Reich va donc utiliser l'économie guerrière qu'il a créée pour « l'adapter à servir un vaste commerce d'exportation au cours des quelques années qui vont suivre [1] ».

Ce commerce s'imposera dans le domaine que le Reich s'est choisi, son « Lebensraum », comme dit son ministre de l'Économie, M. Funk, qui proclame : « L'Europe sud-orientale et l'Asie mineure possèdent presque tout ce dont l'Allemagne a besoin » ; le grand chemin commercial du Reich sera une voie d'eau qu'il dominera entièrement ; elle part de Hambourg, suit l'Elbe jusqu'au voisinage de Berlin, gagne le Rhin par le Mittelland-Kanal de l'Elbe au Rhin, inauguré le 30 octobre 1938, suit le Rhin et le Mein, puis le nouveau canal du Mein au Danube par Nuremberg, qui doit être terminé avant 1943. Le Reich a dénoncé, le 14 novembre 1936, les dispositions du traité de Versailles qui confirmaient celles du traité de Vienne de 1815, organisant la Commission internationale du Danube. Il prétend, par la force, régler à son gré la navigation sur ce fleuve ; plus tard, en mer Noire et par l'Ukraine, il retrouvera les vieilles routes du moyen âge, au départ de la mer de Marmara, de Samsoun et de Trébizonde, aujourd'hui remplacées par des chemins de fer, vers

1. Ces citations sont traduites du *Times*, 17 novembre 1938.

le golfe Persique, le Caucase et l'Iran [1]. La première étape sera la mainmise sur le Danube, la seconde l'hégémonie de la mer Noire transformée en mer fermée. Dès maintenant, l'équipement de la ligne d'eau Hambourg-mer Noire se poursuit activement.

La ligne de partage des eaux de l'Europe sera bientôt traversée par le cours sinueux du grand canal reliant le Rhin au Mein et au Danube, sillonné par des chalands de 1 200 tonnes, venant peut-être de Cologne, à destination de Constantinople. Les usines Hermann Gœring, comme toutes celles de la Ruhr et de la Rhénanie, communiqueront ainsi avec les marchés d'Orient directement et hors l'atteinte des flottes. Le Reich veut substituer une voie fluviale allemande à la voie internationale méditerranéenne.

Par cette route, les matières premières et les récoltes d'Orient parviendront en Europe centrale. Les correspondants du *Times* calculent que les États de Hongrie, Yougoslavie, Roumanie, Bulgarie, Turquie et Grèce pourront, après un développement intensif, « satisfaire environ 30 p. 100 des besoins de l'Allemagne », en marchandises que ces pays peuvent produire.

Et le *Times* ajoute ce commentaire significatif : « Échaudés une première fois, on peut s'attendre à ce que les pays balkaniques manifestent une certaine méfiance. Mais quel est le Gouvernement d'un pays agricole qui soit capable de résister aisément à l'offre de le soulager de tout l'excédent de ses récoltes à des conditions apparemment favorables ? Même s'il reste à ce Gouvernement, après avoir payé ses agriculteurs, à trouver à écouler quelque produit allemand étrangement invendable, ou d'attendre que vienne à échéance tel crédit à long terme — autrement dit de subventionner l'industrie allemande — le grand, l'inquiétant problème qui se pose, chaque année, pour un pays agricole aura trouvé sa solution : une nouvelle récolte écoulée [2] ».

Les producteurs agricoles de ces pays seront ainsi attirés par la promesse de livraisons stables à l'Allemagne, à des prix stables. En échange, le Reich met au point des plans de nouvelles routes, des réseaux téléphoniques, des grands

1. Clerget : *La Turquie*, Paris, Colin 1938. Carte de la page 185.
2. *Times*, 18 novembre 1938.

travaux en Yougoslavie, Turquie et Bulgarie, notamment. Il s'emparera en un mot des produits qu'il estime nécessaires à son peuple et équipera, en échange, ces pays de superflu. Il spécule, pour faire adopter ce système, sur l'influence des paysans en Europe orientale. Examinons, par exemple, le projet que M. Funk a présenté à la Bulgarie ; il a suggéré que la Bulgarie fournisse au Reich pendant douze ans tous ses excédents de produits bruts, tabac, céréales, fruits, porcs, à des prix fixés à l'avance une fois pour toutes. Le Reich, de son côté, paierait ces produits agricoles avec des armements de toute sorte, avec des machines et d'autres produits manufacturés. Il fournirait aussi des conseillers techniques, des ingénieurs, des mécaniciens spécialisés, en vue de l'amélioration des communications bulgares et des plans d'irrigation qui accroîtraient la production agricole bulgare, surtout en ce qui concerne le coton. Les prix de ces marchandises et même le salaire des techniciens et mécaniciens allemands seraient également fixés à l'avance. Tout ce que ce plan implique pour la Bulgarie et la situation où elle risquerait de se trouver au bout de cette période de douze ans, si elle l'acceptait, sera sans doute soigneusement pesé.

Mais une pression politique, économique et militaire peut avoir raison de tous les obstacles ; après l'annexion de la Bohême et le traité de mars 1939 avec la Roumanie, la Bulgarie commence à être prise d'anxiété ; elle considère qu'en additionnant son commerce avec le Reich, l'Autriche et la Tchécoslovaquie, les échanges de la Bulgarie et de la Grande Allemagne atteindraient presque 80 p. 100 de la balance commerciale du pays.

La Yougoslavie avait jusqu'à ce jour, depuis le retournement de sa politique, conséquence de la victoire allemande du 7 mars 1936, fait bon accueil aux propositions commerciales du Reich, convaincue que la poussée allemande s'écoulerait au nord de ses territoires et que l'équilibre serait assuré par la présence de l'Italie ; mais l'anéantissement de l'indépendance de la Bohême en une nuit sans entente avec Rome a créé un trouble profond à Belgrade, qui sent le vent de l'orage ; on peut tenir pour assuré que le Reich va utiliser les Croates et les groupes allemands, dont trois députés se sont rendus

en Allemagne en mars 1939 avec leur « Führer », Grosse, appelé par Hitler ; la Wilhelmstrasse a convoqué des négociateurs commerciaux yougoslaves à se rendre à Berlin. Une nouvelle partie se joue.

L'exemple de la Roumanie est plus éclatant encore et plus tragique ; ses dirigeants ne se font nulle illusion ; ils savent que le Reich veut exercer sa domination sur le Danube et sur le pays de ses embouchures ; ils savent qu'il veut contrôler économiquement les deux marchés du blé et du pétrole ; jusqu'à l'accord de Munich, la Roumanie avait défendu ses positions ; elle avait conclu avec l'Allemagne un accord commercial normal, qui déjà assurait à Berlin 40 p. 100 des ventes de l'étranger en Roumanie. Sur une première pression, aussitôt après Munich, un nouvel accord commercial roumano-allemand est signé en décembre 1938. Mais le Reich l'estime insuffisant et la présence de l'armée allemande mobilisée en Tchécoslovaquie permet à Hitler d'imposer un nouvel arrangement commercial en mars 1939 ; pour des raisons d'opportunité, il n'est pas allé jusqu'au bout de ses desseins ; mais cette première étape est révélatrice de ses plans ; les deux données essentielles du problème sont : 1° le Reich veut se procurer le blé et le pétrole sans avoir à envoyer des devises ou de l'or en Roumanie, c'est-à-dire en lui imposant le troc de ses matières premières contre des produits fabriqués ou des services, même si la Roumanie n'en a nul besoin ; 2° le Reich veut s'assurer des positions permanentes dans la vie économique du pays, en obtenant pour des organismes qu'il contrôle des concessions et des droits dans la production des matières premières.

Ainsi il impose à la Roumanie une double hypothèque qui va peser sur sa vie nationale. Le Reich promet comme appâts certains avantages, ceux d'acheter ferme la récolte, d'éviter à la Roumanie de conserver des soldes invendus et de payer le pétrole plus cher que ne le fait l'Occident ; mais aucune somme n'est versée en or ; tous les règlements sont des règlements par compte en banque sans transfert de numéraire et ils sont, somme toute, fixés par des « Comités gouvernementaux qui décideront de l'exécution des divers projets » ; les Roumains seront ainsi soumis à une pression constante ;

le traité sera une création continue ; il est signé pour cinq ans ; si des événements d'ordre général n'interviennent pas d'ici là, on peut être assuré que Hitler n'attendra pas cinq années pour franchir une nouvelle étape ; quand, en 1943, la grande voie d'eau Hambourg-mer Noire sera achevée, la Roumanie sera devenue une nouvelle Slovaquie ou une nouvelle Bohême, si le cours des choses inauguré le 7 mars 1936 se poursuit.

Ainsi les desseins du Reich sont fixés : ces pays de l'Europe centrale et orientale doivent devenir, du point de vue économique, des dominions ou des colonies du Reich, en tout cas, selon l'expression très juste du *Times*, son marchepied [1].

IV

Existe-t-il des moyens de faire face à cette offensive ? Le *Times* y consacre un article entier [2] qui témoigne de son embarras. Des mesures douanières seront sans portée contre ce troc imposé. Il faut répondre à des moyens d'attaque nouveaux par des armes défensives adéquates et le journal de la cité endosse le plan de M. Keynes : « trouver un mécanisme nouveau et aujourd'hui nécessaire pour relier les exportations aux importations, de manière à nous assurer que ceux à qui nous achetons consacrent une fraction raisonnable de produits à des achats correspondants chez nous ». Mais des difficultés se présentent dans l'application ; quant aux achats, la Grande-Bretagne peut-elle consommer les produits que ces États ont à vendre ? Voudra-t-elle s'engager à acheter ferme ces produits ? Et quant aux ventes de la Grande-Bretagne, la nouvelle technique employée en Turquie n'est pas aisée : Londres a ouvert un crédit de 10 millions de livres pour l'achat de machines en Grande-Bretagne, le paiement en aura lieu quand la Turquie aura exploité des richesses naturelles mises en valeur avec ce crédit et tiré des ressources de la vente des nouveaux produits. C'est un essai.

Cependant, la Grande-Bretagne veut répondre à l'offensive allemande et user de dispositifs de concurrence, d'expédients,

1. *Times*, 18 novembre 1938.
2. *Times*, 19 novembre 1938.

de troc qui déplaisent, mais auxquels le *Times* estime que la Grande-Bretagne doit se résigner, espérant qu'ils ne constitueront qu'un système provisoire avant la restauration d'une vie économique plus libérale. La Grande-Bretagne paraît résolue à défendre ses exportations, à utiliser, à cet effet, sa puissance financière, à ouvrir des crédits comme elle l'a fait à la Turquie, à contrebattre l'action allemande, si le Reich ne consent pas à composer. En outre, la Grande-Bretagne trouve des moyens de défense dans le « secteur libre », celui des relations économiques avec les dominions et l'Amérique.

A vrai dire, ces remèdes ne seront, du point de vue commercial, efficaces qu'en ce qui concerne les échanges avec des États capables de préserver leur indépendance.

Avec des pays qui sont contraints de signer un accord économique ou autre, par crainte des moyens de force dont le Reich menace de faire usage, tous les procédés commerciaux et financiers seront vains ; les hommes de négoce ont eu, en Grande-Bretagne, la vue très courte du 7 mars 1936 au 15 mars 1939 ; leur réaction ne s'est produite que le jour où, à leurs yeux, Hitler ne s'est pas conduit en gentleman, n'a pas joué *fair play*, parce qu'il a dupé M. Neville Chamberlain, en lui donnant, avant et après Munich, des assurances solennelles qu'il a reniées durant la seconde quinzaine du mois de mars 1939 ; en laissant violer le traité de Locarno le 7 mars 1936, les marchands anglais n'ont pas compris qu'ils livraient à l'empire militaire prussien la domination de l'Europe centrale et orientale et que la conséquence de cette hégémonie serait la destruction progressive du commerce anglais.

■

Cette offensive commerciale ne saurait laisser la France indifférente. L'Allemagne la poursuit en remportant certains avantages en Europe centrale et orientale et au Mexique ; elle a échoué dans les autres nations du continent américain, en Russie et en Insulinde, partout où elle n'a pu s'imposer, soit par des moyens politiques, soit par des procédés de circonstance. Nous verrons si le Reich réussit à composer avec la Grande-Bretagne.

A l'égard de la France, l'expérience tentée depuis l'accord commercial de 1927 encourage l'Allemagne à développer ses succès. L'offensive se joue aujourd'hui par la bande. Le Reich, par des actes unilatéraux, répudie ses obligations. Il refuse de payer les dettes privées et les emprunts publics qu'il a contractés ; il prend comme otages, avec des formes juridiques, les intérêts français existant dans les industries ou les engagements d'État des pays annexés : Autriche ou Sudètes. Ces coups de force sont qualifiés de faits accomplis. Les négociateurs se présentent ensuite à la France en lui demandant des compensations pour qu'ils renoncent à ces saisies ; leurs desiderata revêtent la forme suivante : il faut que le Reich puisse vendre aux Français plus qu'il ne leur achète, pour qu'il lui reste un solde bénéficiaire ; c'est ce solde que l'on partagera : la France récupérera une partie des pertes que l'Allemagne lui fait subir et celle-ci conservera le surplus comme bénéfice net.

Tel est le mécanisme des accords commerciaux franco-allemands, ainsi que des accords financiers, tel que celui qui, sans compensation pour la France, a diminué le taux des emprunts souscrits pour l'Allemagne par des Français, sur la demande du Gouvernement de Paris. Qui s'étonnera, dès lors, que la presse allemande prétende qu'une détente politique doit se compléter par un développement des échanges commerciaux et que M. von Ribbentrop ait soutenu, lors de sa visite à Paris, que les deux pays auraient un égal intérêt à les élargir ? Si l'on veut comprendre la signification des avances de M. von Ribbentrop, il suffit de se rappeler que *l'Allemagne, en 1938, a vendu environ à la France le double de ce qu'elle lui a acheté.* Son bénéfice est de l'ordre d'un milliard de francs.

Dans l'état actuel de l'Allemagne, cela signifie que *la France aide à concurrence de cette somme le Reich à s'approvisionner à l'étranger pour ses armements et ses stocks de guerre.* La France n'a pas fait prévaloir le principe qu'elle est disposée à conclure une entente commerciale avec l'Allemagne, mais sur la base que le Reich s'impose ailleurs : l'égalité, sans qu'un solde bénéficie à l'un des deux États.

Le développement des échanges de marchandises, de capi-

taux et de touristes ne soulèvent pas d'obstacle de la part de la France ; mais il est curieux que ce soit à son débit et non à son crédit que soient portées les compensations dues pour les multiples atteintes aux intérêts français en pays allemand, autrichien et sudète et celles découlant du non-paiement ou des restrictions de paiement des dettes à l'égard des Français et que la caisse de compensation, ou un organisme analogue, ne contrôle pas ces échanges, afin d'en maintenir l'égalité. Si le Reich prenait l'initiative de rompre les relations commerciales, on peut se demander si la communauté française n'aurait pas avantage à ne pas subventionner d'un milliard les achats à l'étranger de l'Allemagne pour ses armements, quitte à indemniser les Français qui ne recevraient plus le paiement des sommes qu'ils ont prêtées à l'Allemagne, sur la suggestion de l'État.

A l'égard de la France, l'offensive commerciale du Reich s'affirme dans le sud-est de l'Europe et s'esquisse dans le domaine colonial. L'Allemagne considère que la France a souscrit son désintéressement dans les questions de l'Europe orientale et abandonne cette partie du continent à Berlin et qu'elle a décidé de se retourner vers ses colonies ; elle prend acte du désistement français et, en même temps, somme la France de « collaborer » avec l'Italie, au point de vue politique, et avec l'Allemagne, au point de vue économique, dans ses colonies. Le Reich pose ces règles comme principes de la négociation commerciale franco-allemande et comme conséquences de la signature de l'accord de Munich et de la déclaration signée à Paris, le 6 décembre 1938, par les deux ministres des Affaires étrangères, considérée comme un renouvellement spontané sur l'initiative de la France, de l'acte du 29 septembre. Si l'on veut se rendre compte de ces propositions, qu'on lise ce passage d'un article de M. Sieburg, correspondant parisien de la *Frankfurter Zeitung*, paru dans ce journal le 11 décembre 1938 ; la morgue prussienne s'y allie à une ironie que ceux qui ont invité à Paris M. von Ribbentrop apprécieront :

« On voudrait bien nous assigner un rôle continental, afin que l'élan italien au delà des mers n'obtienne pas l'appoint de notre force. On nous dit : « Cherchez votre empire dans

» l'Europe, qui présente, en direction de l'est, des espaces » illimités. » Que faut-il penser de ces conseils? Devons-nous attendre qu'on nous donne d'innocents conseils de ce genre, et n'est-il *pas plus vrai de dire que ce rôle nous est dévolu « de lui-même » déjà depuis quelque temps*? De tout temps, la surabondance de l'énergie allemande a inquiété la France. Aujourd'hui, où cette énergie a trouvé son point de direction et est bien menée, on essaie de lui assigner son champ d'action. On nous indique l'Europe, afin que nous ne cherchions pas d'autres zones. La Méditerranée ne fait pas partie de nos eaux, de même que l'Afrique du Nord n'est pas notre côte... Nous ne sommes pas un peuple méditerranéen, et c'est pourquoi il appartient à l'Italie de définir notre part dans ces problèmes. La France sait exactement où passe sa frontière du côté de l'Allemagne. Mais *au sud, par delà les mers, en Afrique, les limites de ses possibilités et de sa volonté ne sont pas encore arrêtées*. La cause de l'Europe orientale est en bonnes mains, et Paris n'a plus à se faire de mauvais sang à ce sujet. Dans cet ordre d'idées, il apparaît que tous les problèmes qui se situent sur le continent sont plus faciles à résoudre que ceux qui se trouvent impliqués sur les mers et les océans. Nous apprécions la décision prise par la France de se tourner vers ses vrais intérêts vitaux, et *nous lui promettons de bien administrer, dans l'intérêt de l'humanité, les champs de force d'où elle se retire en vertu de cette décision*. Étant donné que le débat colonial n'a pas été abordé pendant les jours de la visite allemande à Paris, nous ne voulons pas nous-mêmes l'ouvrir ici. Mais *la France doit bien être persuadée que son idée impériale n'est pas réalisable sans une entente complète avec l'Italie, car c'est le dynamisme vital de l'Italie qui commande aujourd'hui la sécurité des communications méditerranéennes.* »

Que demande donc l'Allemagne? La « collaboration » du capital français pour qu'elle exploite le sud-est de l'Europe et une « collaboration » économique franco-allemande dans les colonies françaises. La *Kölnische Zeitung* du 9 décembre 1938 ne craint pas d'affirmer l'impuissance de la France à exploiter seule ses colonies et le vif désir des capitaux français investis en Europe orientale de s'abriter sous l'aile germanique :

« La France qui, aujourd'hui, souligne tellement sa position de puissance impériale, a conscience de ne pouvoir maîtriser par ses seuls moyens les problèmes économiques que ce rôle implique. C'est ainsi que la France n'offre pas de débouchés suffisants aux produits coloniaux et que l'industrie française ne peut fournir beaucoup de machines spéciales nécessaires aux progrès de l'économie coloniale, par exemple à l'agrandissement des ports et à la prospection des gisements de pétrole ou de minerai... On peut en dire autant des propositions françaises pour une collaboration dans la région du sud-est. Elles émanent principalement des milieux bancaires qui considéreraient leurs investissements dans ces régions comme ayant une plus grande garantie de sécurité si la politique économique de la France, jusqu'ici peu germanophile, faisait place à une collaboration avec l'Allemagne. »

Et la grande revue économique *Deutsche Volkswirtschaft* conclut, dans son deuxième cahier de décembre : « *La grande possibilité de développement des relations économiques franco-allemandes réside dans une collaboration par le développement des colonies françaises, en particulier des colonies nord-africaines et de l'Indochine.* » Telles sont les suites d'ordre économique et commercial que paraît comporter, aux yeux des dirigeants du Reich, l'invitation adressée à M. von Ribbentrop : ils l'ont interprétée comme si la France avait souscrit à son impuissance. C'est en présence de cette offensive de collaboration économique que vont se trouver les négociateurs français sur le terrain économique, tandis que d'autres, sur le terrain politique, recueilleront les prétentions italo-allemandes.

La résistance française à cette action germanique conjuguée en France et à l'étranger sera plus difficile pour la France que pour la Grande-Bretagne, en raison de la dispersion de ses forces et de ses efforts. Comme en bien d'autres matières, l'unité et la continuité de direction manquent, ainsi d'ailleurs que la responsabilité. Il devrait y avoir liaison étroite entre les éléments qui pourraient assurer à la France une action à l'étranger : politique, commerce, entreprises industrielles, productions agricoles, finances ; tout l'ensemble des activités françaises en relation avec chaque pays étranger

devrait former un bloc recevant une impulsion unique, inspirée par le seul bien de l'État. La dispersion actuelle paralyse les efforts de chacun ; en France, chaque ministère se croit le défenseur d'intérêts spéciaux et celui des Affaires étrangères est sans autorité pour imposer aux autres la primauté de l'intérêt général ; chacun de ces départements a ses agents à l'étranger, qui reçoivent des directives particulières ; l'unité dans l'action est fragmentée dès le point de départ.

Mais il faut bien reconnaître que, depuis les événements de septembre 1938, l'offensive économique de l'Allemagne est devenue le paravent d'une action plus générale, préparant l'asservissement politique et le contrôle économique de tous les États où Hitler estime devoir « créer les conditions nécessaires de la réinstauration d'un nouvel ordre dans cet espace vital [1] ». Le « Lebensraum » nécessaire à la Grande Allemagne est fixé par le Führer, qui en étendra les frontières à sa convenance. Le rythme des événements est devenu si rapide qu'à peine a-t-on étudié les procédés ingénieux par lesquels en six mois le Reich contrôlait peu à peu toute la vie de la Tchécoslovaquie, que déjà l'hégémonie économique a fait place à la domination politique complète.

Ainsi la défensive économique est contrainte d'employer deux méthodes différentes ; à l'égard des États qui ont conservé leur liberté d'action, les nouvelles armes germaniques d'offensive économique doivent seulement amener les puissances rivales à user de procédés de résistance inconnus jadis ; les États attaqués doivent répliquer à ces procédés d'offensive commerciale par une défensive commerciale appropriée.

Mais ces répliques sont sans valeur dans les régions soumises à la pression militaire du Reich. Pour y combattre l'hégémonie économique du Reich, seuls des moyens politiques peuvent être utilement mis en œuvre ; les puissances occidentales ont fait subir une désagrégation continue à un traité qui ne devait avoir de valeur que par une « création continue » ; la direction donnée en France aux affaires de l'État a ainsi annihilé tous les avantages acquis par la victoire, pour aboutir à ce que l'on considérait unanimement avant 1914 comme

1. Proclamation du Führer au peuple allemand du 15 mars 1939.

la catastrophe suprême, celle qui ne pourrait résulter que d'une débâcle : la mainmise du Reich sur l'Europe centrale.

A l'heure actuelle, cette mainmise est dévolue en puissance à l'Allemagne ; celle-ci, comme nous l'avons montré, est en voie de l'acquérir économiquement, par des pressions militaires qui préparent des hégémonies politiques ; en vingt ans, le Reich a opéré ce retournement ; par quels sacrifices, par quel renouvellement des méthodes et des hommes, par quel redressement de son activité, la France, arrivée au bord de l'abîme où on l'a conduite, pourra-t-elle faire face à ce danger qui menace son économie et l'indépendance de sa vie nationale ?

GABRIEL LOUIS-JARAY

LA VISITE
DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
A LONDRES

Lorsqu'un souverain ou un chef d'État étranger est invité par le roi d'Angleterre, le programme de son séjour à Londres se conforme généralement à certaines règles traditionnelles. Les compliments du lord maire, la réception au Palais, le dîner au Foreign Office, sont des manifestations que prévoit le protocole. Mais la visite officielle du président de la République et de madame Lebrun au roi George VI et à la reine Élizabeth n'a suivi que dans une faible mesure les précédents historiques. C'est un événement sans exemple qui dépasse de beaucoup les cadres d'une visite d'État.

Jamais, depuis la venue du président Wilson au lendemain de l'armistice, une personnalité étrangère n'a paru au balcon de Buckingham Palace. Mais le jour même de l'arrivée du président de la République, la multitude massée derrière les grilles du Palais l'acclame avec tant de ferveur qu'il doit se présenter aux foules. Jamais encore n'a retenti sous les voûtes austères de Westminster Hall l'hymne national français. M. Lebrun est la première personnalité étrangère qui ait reçu des Communes et des Lords ce compliment que l'on présente seulement aux souverains de Grande-Bretagne à l'occasion du Couronnement ou du Jubilé. Jamais la visite du chef de l'État d'un pays ami n'a été l'objet de tant de fêtes et de discours, et en même temps l'occasion de réceptions plus intimes qui témoignent de la diversité des liens qui unissent les deux nations.

Il est vrai qu'il faudrait remonter au mois de juillet 1914, lors du voyage de M. Poincaré à Saint-Pétersbourg, pour retrouver des circonstances aussi particulières que celles qui entourent la visite à Londres du président de la République. Le bateau présidentiel n'a pas encore abordé en rade des côtes de Douvres que l'on apprend la nouvelle de l'entrée des troupes allemandes en Moravie. C'est au dîner de Buckingham Palace que lord Halifax reçoit d'un attaché au Foreign Office la copie du télégramme annonçant la conquête de Memel, et, alors que le landau royal défile le lendemain dans les rues de Londres, à bord d'un croiseur le chancelier Hitler gagne sa nouvelle province.

L'inquiétude qu'inspirent de tels événements donne une signification singulière aux cérémonies prévues, aux propos échangés, aux consultations diplomatiques qui se poursuivent entre les banquets et les réceptions ; et cependant, en des temps un peu moins troublés, le voyage présidentiel aurait eu la même signification. Il marque l'apogée de l'Entente cordiale. La présence du président et de madame Lebrun à Londres permet aux masses anglaises de cristalliser l'idée un peu trop confuse qu'elles se faisaient de cette entente et des devoirs qu'elle impose aux deux nations.

La première réception offerte au président de la République et à madame Lebrun se déroule dans la rue tout au long d'un parcours ingénieusement tracé. Londres n'a pas masqué son vrai visage pour recevoir ses hôtes de France. Peu de décorations, de mâts vénitiens ou de guirlandes, mais les drapeaux français flottent au-dessus des plus hautes toitures et le vent marin gonfle des bannières pourpres qui ressemblent à d'antiques voilures. Même la statue de Nelson est entourée d'étendards tricolores. Derrière la double haie des gardes en bonnet à poil, s'assemble sur plusieurs rangs de profondeur une multitude curieuse, tendre, un peu lasse, patiente. On n'a pas vu tant de monde depuis le Couronnement. Bientôt s'élève une sourde clameur. Le soleil illumine l'avenue sablée, fait étinceler au loin les casques d'or des cavaliers. Le cortège approche, il passe librement entre les masses sombres, frémissantes, et bientôt apparaît au côté du roi, entre les uniformes aux couleurs chatoyantes, le président de la Répu-

blique vêtu de noir, souriant, ému sans doute par ces clameurs dont il est l'objet. Madame Lebrun a pris place dans la seconde voiture à côté de la reine d'Angleterre. Ce cortège fastueux a quelque chose de familial, de très simple qui émeut. Il est le vivant symbole de deux peuples amis, qui pour révéler leur puissance ont des moyens plus subtils que les déploiements de force. Saisi, le peuple s'abandonne à son enthousiasme. Les enfants agitent des drapeaux, les cris de : « Vive la France ! » jaillissent de partout.

« C'est si beau, dit une voix, qu'on devrait les faire repasser. » Derrière les grilles du Palais retentissent les premières mesures de la *Marseillaise*.

✣

Le dîner à Buckingham Palace donné le soir même après l'inauguration des nouveaux bâtiments de l'Institut français va permettre au président de la République et au ministre qui l'accompagne de rencontrer les personnalités les plus diverses de la société anglaise. Toute l'Angleterre est représentée à ce dîner de cent quatre-vingts couverts. Mais on confond dans leurs habits de cour, uniformes chamarrés, écarlates, verts, cape noire brodée d'or, habits de velours à culotte serrée aux genoux, les membres du Gouvernement de Sa Majesté, les représentants des Services de Guerre, des associations les plus diverses, les chefs de l'opposition. Sir Archibald Sinclair est revêtu de l'uniforme des gardes écossais, M. Winston Churchill est à peine reconnaissable dans l'habit de colonel honoraire d'un régiment fameux aux temps de la guerre des Boers. Partisans et opposants ne sont ce soir que les invités de S. M. George VI, venus pour composer ce tableau qui nous reporte à l'époque du Congrès de Vienne.

Les invités gagnent le grand salon de réception par le hall pavé de marbre entre les Yeomen armés de hallebardes. Les femmes en robes du soir pailletées d'or, les mains gantées, s'inclinent au passage du cortège royal qui se dirige vers la salle de bal où scintillent sur la table en fer à cheval les plats et la vaisselle d'or entre les coupes de roses rouges. L'éclat des joyaux, le chatoiement de tant de couleurs forment un

tableau éblouissant autour des souverains rayonnants de jeunesse. La conversation est rapide, enjouée. Soudain se fait entendre la plainte des Pipers écossais. Au son de leur flûte endiablée, ils font deux fois le tour de la salle, puis disparaissent. Le dîner se termine par le toast du roi et la réponse du président de la République. Chacun veut connaître les Français, leur parler. C'est autour d'eux que dans les salons de réception se forment de petits groupes animés auxquels se joignent spontanément les princesses royales. Dans un salon voisin, M. Lebrun a une conversation des plus suivies avec lord Halifax. M. Neville Chamberlain et M. Bonnet s'entretiennent gravement. Pour la première fois l'Angleterre accueille dans son intimité les représentants de la France.

✣

Le lendemain le président et madame Lebrun sont les invités de la Cité, car selon la coutume un souverain ou un chef d'État étranger, hôte des souverains, est toujours reçu par le lord maire et ses shériffs.

Pour tous les Français la Cité est toujours un sujet d'étonnement. Ce centre nerveux des affaires qui a des ramifications si complexes avec le monde a su préserver les plus anciennes traditions. Un tel alliage témoigne de la puissance britannique. Sur le parcours que doit suivre le cortège présidentiel les décorations sont plus nombreuses, la foule est encore plus dense que la veille. Dès qu'apparaissent les premiers gardes, les ateliers, les bureaux sont désertés, un peuple de travailleurs se joint à la multitude des passants et acclame chaleureusement le président de la République et madame Lebrun.

Quatre trompettes d'argent annoncent leur arrivée sous la voûte ogivale du Guildhall. Le lord maire enveloppé dans une cape d'hermine, et le grand maréchal de la Cité tout de rouge habillé s'avancent à la rencontre du président, accompagné par le duc de Kent. Le cortège traverse l'allée centrale, gagne la vaste bibliothèque pavoisée d'étendards, où sont assemblés devant la Masse les Guilds, les représentants des corporations dont les lettres patentes datent de Richard II ; aux côtés des ministres et des invités du chef de ce petit royaume dans le

royaume, le lord maire, qui après beaucoup de cérémonies prononce un compliment, écrit en lettres gothiques sur une feuille de parchemin, que M. Lebrun recevra dans une caissette en or. Cette cérémonie imposante, familière et touchante se termine par un déjeuner de mille cinq cents couverts.

Au Guildhall, le président de la République a reçu l'hommage de l'élite marchande aussi puissante que la noblesse, mais c'est dans le hall du County Council qu'il prend vraiment contact avec le peuple de Londres. Cette dernière cérémonie n'a pas été prévue par le protocole. Il n'y a pas très longtemps que cet imposant bâtiment a été construit au bord de la Tamise, en face du Parlement. Ici règne celui qu'on a surnommé l'empereur de Londres, M. Herbert Morrison, président du London County Council, député travailliste. C'est une petite dame timide, vêtue de noir qui reçoit M. Lebrun dans une salle que ne pavoise même pas un drapeau tricolore ; mais les paroles de bienvenue qu'elle adresse au président de la République viennent de dix millions de citoyens.

✣

Lorsque le président de la République défile ainsi dans les rues de Londres, entouré des gardes royales, le peuple aligné pense que ce cortège est le symbole d'une entente puissante entre deux pays, dont « les frontières morales se confondent ». Mais les propos de la foule, leurs acclamations, ont maintenant une résonance plus profonde. Elles sont déjà le premier témoignage d'un changement de mentalité qui est à l'origine du bouleversement politique qui va s'effectuer.

Le peuple anglais possède une puissance illimitée d'adaptation. M. Neville Chamberlain, partisan d'une politique d'apaisement et de concession, il y a quelques semaines encore, sous la pression des événements avec ce réalisme qui caractérise les grands hommes d'État, devient le champion d'une politique de résistance et préconise les mesures de sécurité et la politique demandées par M. Winston Churchill il y a quatre ans, mais que les Communes accueillaient alors avec sarcasme. Dès leur arrivée à Londres le chef de l'État français et M. Bonnet ont pu constater l'impression causée en Angle-

terre par les nouvelles aggressions nazies, et combien les ministres britanniques redoutaient la menace allemande qui pèse sur l'Angleterre plus que sur tout autre pays. Mais c'est aux Communes, dans le bureau particulier de M. Neville Chamberlain, où se réunissent en conférence le Premier ministre, lord Halifax, M. Bonnet et M. Corbin, que les Français comprennent l'audace du plan de résistance britannique dont la première clause sera ce traité d'assistance mutuelle avec la Pologne et avec la Roumanie. Cette coalition des États libres et pacifiques va prendre d'autant plus d'ampleur que le Premier ministre révèle aux représentants français le plan de redressement militaire dont l'application graduelle sera comparable à l'établissement du service militaire, car finalement M. Chamberlain n'a repoussé de la conscription que le nom.

✣

Un dîner à l'ambassade et le gala de Covent Garden terminent la seconde journée de cette mémorable visite. Alors que de Paris affluent les télégrammes les plus alarmants, que la situation diplomatique semble se modifier d'heure en heure, l'ambassadeur de France et ses admirables conseillers trouvent encore le temps de veiller sur les derniers préparatifs de la réception, car ce soir c'est le président de la République qui reçoit le roi et la reine d'Angleterre. Les plus belles tapisseries, la vaisselle ont été envoyées de l'Élysée. Jour et nuit les brodeuses des Vosges ont confectionné les coquilles de dentelle agrémentées de fils d'or qui ornent maintenant les couverts de la table dressée pour plus de cent personnes dans les salons de l'ambassade où se reflètent au fond des miroirs, encastrés dans les fenêtres, de véritables bouquets de lys adossés aux tapisseries des Gobelins. C'est dans ce même salon que la reine Victoria assista au premier bal, prélude de l'entente, qui fut donné à Londres en la présence d'un souverain français.

Le gala de Covent Garden commence à l'heure du grand marché. Pour se rendre à l'Opéra il faut passer par les arcades entre des massifs de légumes et de fruits sous le regard des clochards et des hommes en foulard qui sortent des tavernes,

escortent les invités en habit d'apparat. Peut-on imaginer l'Opéra au centre des Halles, et une salle phosphorescente, image d'un monde que nous, Français, croyions à jamais disparu, une reconstitution du théâtre impérial de Saint-Pétersbourg d'où l'on fit venir Diaghilew et sa troupe la dernière fois que fut donné ce même ballet, *The Sleeping Princess*, à l'occasion du couronnement de George V, et qui est cependant un tableau authentique, actuel de la société anglaise réunie autour de ses souverains en l'honneur du chef de l'État français?

Les robes endiamantées étincellent au fond des loges pourpres sous la douce clarté du plafonnier. Le parterre est un chatoiement de couleurs vives et d'uniformes, à peine marqué de la tâche sombre de quelques habits. Toute la salle debout se tourne vers la loge royale où viennent d'apparaître, dans un cadre de fleurs, le roi, la reine et leurs hôtes d'honneur entourés des princesses royales. Depuis la soirée historique du 31 juillet 1914, où Chaliapine s'avançant sur le devant de la scène entonna seul *la Marseillaise*, l'hymne français ne s'est pas fait entendre à Covent Garden mais, en cet instant, lorsque jaillissent les premières mesures du chant national, l'assistance entière accompagne l'orchestre. Le spectacle est si beau que chacun, pendant une seconde, redoute le moment où doit commencer la représentation.

✣

La cérémonie à Westminster Hall, hommage sans exemple du Parlement britannique au président de la République est la plus impressionnante manifestation d'amitié franco-anglaise de cette mémorable visite. Lorsqu'elle fut décidée à la demande de nombreux députés, le lord chancellor s'aperçut que les strictes lois de l'étiquette n'autorisaient pas une réception de cette nature et, pour déjouer la difficulté, M. Lebrun fut simplement invité à visiter le Parlement de Westminster où il rencontrerait « quelques » personnes.

En nombre ces quelques personnes sont en réalité quatre mille, assemblées dans le hall immense sous la vieille charpente de chêne, lorsqu'apparaissent au haut de l'escalier de pierre

monsieur et madame Lebrun, salués par le chant des trompettes d'argent. Quel décor émouvant dans sa solennité ! Aucune oriflamme ne pavoise les murs de pierre grise de l'antique salle seigneuriale, du hall où se déroulèrent tant d'événements historiques, où fut fondé le culte des libertés humaines. Les pairs, ducs, marquis, comtes et barons, pairs d'Irlande et d'Écosse ont pris place sur la droite en face des députés des Communes et des membres du Gouvernement. Chacun ressent une émotion presque religieuse, lorsque retentit l'hymne national français dont l'écho se fait entendre au delà des voûtes de l'ancien palais. M. Lebrun partage cette émotion. Ce n'est pas par un discours de circonstance qu'il répond aux compliments du lord chancellor et du speaker. Il repousse de la main ses feuillets de notes et prononce de fortes paroles avec un accent de conviction, une sincérité, une force, qui saisissent l'assemblée.

✣

Le déjeuner à Windsor est l'une des cinq réceptions qui ont été ajoutées au programme des précédentes visites en Angleterre du président de la République. Ce déjeuner intime, familial, est suivi de la réception à la National Gallery et du dîner au Foreign Office. Ces fêtes de trois jours se terminent par un divertissement à l'India Office, dans un étrange cloître florentin aux arcades de marbre, transformé par les tentures de sir Philip Sassoon en un véritable théâtre pavoisé de roses et d'azalées. Soirée plus intime que toutes les autres cérémonies. Les invités se promènent librement dans les couloirs ornés de tapisseries et d'arbustes, s'assemblent par petits groupes dans les bureaux transformés en loges. Les Anglais ont appris à connaître leurs hôtes de France, la conversation est très animée. Sous les lustres de cristal de l'ancienne légation de Grande-Bretagne à Vienne, les robes des femmes semblent toutes de couleurs pastels que tranchent les rubans mauve ou bleu des décorations et des ordres, l'éclat des rivières de diamants. Les convives, au dîner du Foreign Office se font un peu attendre, mais chacun a gagné sa place lorsque la reine apparaît, resplendissante, dans une robe

crinoline, parée du grand cordon de la Légion d'honneur, au bras de M. Lebrun et tenant quelques camélias à la main. Le roi est en uniforme pourpre aux côtés de madame Lebrun, très élégante en robe de lamé argent parée d'une cape de fourrure blanche. Entre les arcades s'ouvrent les rideaux bleus sur la scène improvisée. Un beau poème de John Masefield dédié à la France que récite miss Édith Evans, la scène du balcon de *Roméo et Juliette*, un dialogue de Sacha Guitry et sir Seymour Hicks, sont les principaux épisodes de ce divertissement qui se termine par une évocation émouvante, deux figures symboliques, l'une appuyée à un bouclier, l'autre à un drapeau, l'Angleterre et la France, la première défendue par une escouade de poilus casqués, la seconde protégée par les baïonnettes d'une troupe de « tommies » anglais. Ce tableau, semblable à ces images d'Épinal de notre enfance ne paraît pas un final trop réaliste au dernier divertissement de la visite présidentielle. Il est, au contraire, de circonstance.

De telles images ne se recueillent qu'en terre d'amitié. Le séjour du président de la République et de madame Lebrun à Londres, doit laisser dans l'histoire une trace aussi profonde que la visite du roi Édouard VII, à Paris, en 1903 ou celle toute récente du roi George VI à Paris. Les liens d'intérêt qui unissent deux pays et les engagements que leurs gouvernements sont obligés de prendre en présence d'une menace commune n'ont de valeur que dans la mesure où ils sont spontanément reconnus par l'opinion. Monsieur et madame Lebrun ont donné au peuple anglais si intuitif la plus haute idée de la nation française. Le président de la République, par le rayonnement de sa personnalité, par la subtile clarté, la grâce et la substance de ses discours, a vraiment conquis tous ceux qui ont eu le privilège de l'approcher et de l'entendre.

Cette visite n'a pas été seulement la consécration d'une amitié et d'une alliance formelle entre les deux pays, elle est le point de départ d'un redressement décisif de la politique des deux pays qui pourra peut-être assurer la sécurité de tous les États libres et la paix en Europe par l'équilibre des forces.

GÉRARD BOUTELLEAU

LE THÉATRE

A.-P. Tchekhov : La Mouette, *traduction de G. et L. Pitoëff, reprise* (*Mathurins-Pitoëff*). — *La reprise du* Mariage de Figaro *à la Comédie Française.* — *Denys Amiel :* La Maison Monestier (*Théâtre Saint-Georges*). — *Ch. de Peyret-Chappuis :* Feu Monsieur Pic (*Théâtre des Arts*).

LA MOUETTE, d'Anton-Pavlovitch Tchekhov, qui, à l'heure où j'écris, tient encore l'affiche au Théâtre des Mathurins, nous laissera le souvenir d'un des spectacles les plus intéressants de la saison. L'œuvre fut jouée en français pour la première fois par les Pitoëff en 1922, à la Comédie des Champs-Élysées. Écrite par Anton-Pavlovitch en 1889, elle est restée singulièrement vivante après un demi-siècle. Elle oppose au naturalisme brutal qui était alors de mode en Occident un naturalisme ému qui s'exprime par des répliques brèves, en apparence dispersées et insignifiantes, dont les indices flottants se rejoignent, se recoupent, se raccordent et, peu à peu, composent une atmosphère de réalité grise où s'entrecroisent douloureusement des destins malheureux.

La scène est, en été, à la campagne, au bord d'un lac (l'Onéga peut-être, où j'ai navigué jadis), dans le domaine de Sorine, « général civil » en retraite, ancien directeur au Ministère de la Justice, vieille baderne, qui appartient à l'innombrable collection des bureaucrates fantoches dont Gogol a dessiné les premiers modèles. La sœur du général, Irina, une actrice

en renom, est en séjour chez son frère. Tchekhov a esquissé dans ce rôle un portrait satirique de vieille cabotine. Satire, au reste, anodine, dont les traits n'ont rien de spécialement russes, parce que le type lui-même, ainsi considéré dans ses ridicules professionnels et son pittoresque extérieur, est de tous les pays. Mais peut-être le timide Anton avait-il rencontré à Moscou quelque exemplaire du genre dont l'extravagance lui parut digne d'être notée, alors que celle-ci n'avait rien que de très banal. Peut-être encore, en introduisant ce vieux masque dans la pièce, a-t-il voulu s'accorder la possibilité de glisser par la même occasion quelques réflexions sur l'art de la scène. Ce dessein est encore souligné par le fait que Constantin, le fils de l'actrice, un tout jeune homme, auteur d'un vague essai dramatique, a aussi des idées sur le théâtre, idées de la jeunesse du temps, qui est celui du Symbolisme. Toute cette partie, où l'écrivain, je veux dire Tchekhov, montre le bout de l'oreille en quelques discussions théoriques, est la partie faible de l'ouvrage. L'intérêt est ailleurs, dans les amours sans issue et les vies manquées dont les autres personnages nous offrent le lamentable tableau. Paulina, la femme du gérant de la propriété, aime le médecin du zemstvo, Dorn, quinquagénaire désabusé et philosophe sceptique, lequel depuis longtemps ne l'aime plus, s'il l'a jamais aimée. Macha, la fille de Paulina, est aimée du maître d'école qu'elle finira par épouser mais qu'elle n'aime pas, car elle aime Constantin, lequel ne l'aime pas et aime une jeune fille du voisinage, Nina. Mais celle-ci, qui d'abord avait paru sensible aux déclarations de Constantin, est brusquement fascinée par un hôte de passage, Trigorine, homme de lettres notoire et amant d'Irina, que la comédienne a amené chez son frère. Nina, âme naïve et ardente (extrême fleur de la pépinière d'héroïnes créée par Tourgueniev), rêve elle-même de gloire, de théâtre et d'applaudissements. La vue d'un auteur célèbre la transporte, encore que Trigorine, amusé par son enthousiasme ingénu, ne lui cache pas les dessous harassants et mesquins du métier d'écrire. Cependant, ce quadragénaire ne laisse pas d'être touché par les élans passionnés de la petite « mouette » sauvage et, bien qu'il augure déjà qu'il sera cause de sa perte, il ne la détourne

pas de venir le rejoindre à Moscou. Le dernier acte nous montre deux ans plus tard, le retour de la « mouette » blessée. Trigorine a été l'amant de Nina durant dix-huit mois, puis il s'est lassé d'elle et l'a abandonnée avec un enfant, pour revenir à Irina, sa vieille habitude. L'enfant est mort. Nina est maintenant une pauvre actrice qui fait des tournées en province. Un soir, elle reparaît dans la maison du général, où Trigorine et Irina viennent d'arriver. Pendant que les hôtes sont à table, Constantin, qui n'a cessé de l'aimer, la reçoit au salon. Mais Nina, de son côté, aime toujours Trigorine. Elle reconnaît sa voix à travers la cloison et s'enfuit sans l'avoir revu. Après son départ, Constantin se tue. J'aime moins ce quatrième acte qui glisse un peu au mélo.

Le retour de la « mouette » est un morceau d'actrice ; madame Pitoëff le sauve par l'intensité de l'émotion. Elle est admirable sous tous les aspects du personnage. Excellents M. Pitoëff en Trigorine, et M. Drain en docteur blasé, et M. Salou en général cacochyme. Madame Géniat a exprimé avec art toutes les conventions dont il a plu à l'auteur de remplir le mauvais rôle d'Irina. Et je louerai encore madame Helena Manson, en Macha, l'amoureuse sans espoir, qui prise — oh ! rien que du tabac, point de *coco* à l'époque — et siffle de petits verres de vodka en cachette.

Tous les types représentés sont d'une authenticité absolue. J'ai connu leurs pareils à Riazan, durant tout un hiver. Cette pièce est un témoignage accablant pour l'ancienne Russie, l'image d'une société expirante. Ce qui a suivi est certainement plus vivant. Mais il y a des formes de la vie qui sont horribles. Où qu'on se tourne aujourd'hui, le monde est brutal et Dieu est loin.

La présentation nouvelle de *la Folle journée ou le Mariage de Figaro*, à la Comédie Française met l'accent sur la fantaisie, la « folie » de l'ouvrage, et nous pensons que c'est très bien. Peut-être d'aucuns discuteront-ils certaines nuances du décor, certain rose praline cher à M. Touchagues, certaines arabesques où le rococo s'alourdit à l'allemande, à la russe

(encore que la scène ne se passe point en France et que ces déformations soient excusables aux environs de Séville), mais le principe est bon. Il était temps de dégager la pièce de la solennité dont son importance historique avait fini par la marquer. Il fallait délivrer le spectateur du souci de chercher dans toutes les répliques des allusions à l'état social d'une époque. Par le mouvement scénique, l'accompagnement musical, le chatoiement des couleurs, M. Charles Dullin restitue au spectacle les plaisirs du jeu, le déroulement vif d'une action assez compliquée, mais libre et bien intriguée, un peu pareille aux figures enchaînées d'une danse. Nul doute que le principal attrait du théâtre de Beaumarchais ne soit là pour nous.

Cela dit, on essaierait vainement de dépouiller l'œuvre de sa signification sociale. Nul besoin de faire grand effort d'imagination pour concevoir encore aujourd'hui la force explosive que les contemporains lui trouvèrent et qui fit son succès avant même qu'elle fût connue du public, puisqu'il fut débattu pendant quatre ans du point de savoir s'il était possible de la représenter. « Le roi ne veut pas qu'on la joue, disait l'auteur, *donc* on la jouera. » Toute la situation politique du moment tient dans cette insolence, qui résume si bien la faiblesse de l'État et la puissance d'un pouvoir nouveau : l'opinion. Cette flamme revendicatrice n'est pas éteinte dans l'ouvrage. Certes, si on la cherche dans les mots, il sera facile de démontrer que tel ancien pétard ne crache plus d'étincelles (non point, d'ailleurs, parce qu'il ne contenait pas sa bonne charge de poudre, mais parce qu'il l'a épuisée, ou parce que, de nos jours, le langage révolutionnaire use de violences auprès desquelles les pétards de poudre noire de 1784 semblent de menues pièces d'artifice). Cependant, si l'on cesse de s'attacher à chaque trait de Figaro pour lui prêter des intentions de sans-culotterie avant la lettre, on s'apercevra que c'est l'œuvre entière qui, par son sujet, par la position des personnages et surtout par les rapports des personnages entre eux, baigne dans une atmosphère subversive, « instable », au sens où on le dit précisément des explosifs.

Cette satire des privilèges et des abus nous montre deux choses : que les privilèges, à cette date, ne tenaient déjà plus qu'à un fil et, d'autre part, un siècle et demi ayant passé depuis

la Nuit du 4 août, que les privilèges une fois abolis, les abus restent ; ceux-ci ne font guère que changer de forme et de nom ; pas même : ils se perpétuent, identiques, sous tous les régimes, parce que les moyens de parvenir ont des ressorts inhérents à l'âme humaine, donc invariables, parce que la faveur, l'incurie, la gabegie, l'injustice, la ruse, l'entregent ne cessent de jouer leur rôle dans la comédie politique et sociale. L'esprit de Figaro garde son impertinente pertinence à toutes les époques. En 1830, la ruée aux places inspira au poète Auguste Barbier les strophes vengeresses de *la Curée* ; elle eût pu tout aussi bien fournir quelques brocards de plus à ajouter au monologue fameux du cinquième acte de *la Folle journée*. Il serait intéressant de savoir ce que Figaro lui-même est devenu après la chute de l'Ancien Régime. Oh ! je suis bien tranquille, il a sauvé sa tête. Je ne l'imagine pas hurlant avec la bande du *Père Duchêne*, guillotiné avec les Hébertistes ; mais je le vois très bien à la suite d'un Barras, qu'il lâche au 18 brumaire (ou plus exactement le 19 au soir, car, le 18, le sort flottait encore). Ensuite... Agent de Fouché, peut-être, comme Restif ? — Mais non, cela serait le signe qu'il n'a pas réussi. L'habile homme, dès 1790, avait dû acquérir des biens nationaux. Chargé d'années, il a fini centre-droit, vers 1836, sous le ministère Molé. Fini pour renaître en quelque arrière-neveu, car le type est éternel et universel. Si universel que, dans la rêverie que je viens de poursuivre sur le développement de la destinée de Figaro, j'ai, sans même m'en apercevoir, transporté le personnage, l'ex-barbier de Séville, en France. La France, au reste, est sa vraie patrie, l'autre n'étant que de convention.

Mais laissons les abus, toujours verdissants, et revenons aux privilèges dont *la Folle journée* nous offre la satire. Le propre de cette satire, c'est qu'elle est gaie. La gaîté ici ne tient point seulement à l'humeur de Beaumarchais, à son dessein d'auteur, qui est de faire réfléchir en badinant (« En faveur du badinage — Faites grâce à la raison », dit un couplet du vaudeville, par quoi se termine la pièce), mais elle tient au fait que les privilèges, contre lesquels on s'insurge, sont désuets, usés, désormais sans force, abandonnés déjà, virtuellement tout au moins, par leurs bénéficiaires, enfin

condamnés à brève échéance. Là est la situation historique de la pièce, sa date, sa couleur d'époque, de laquelle il est impossible de l'isoler. Révolte contre les privilèges, mais où c'est le privilégié qui, dans l'instant même qu'il fait l'abandon de ses droits, est constamment berné. *Le Mariage de Figaro* est une farce dont Almaviva, le seigneur du lieu, est le dindon. Le comte est moqué à chaque tournant de l'action, à chaque passe du jeu. Son tribunal n'est plus qu'une parodie de justice, une mascarade où le Village s'amuse aux dépens du Château qui lui a ouvert ses grilles. L'audience, rien qu'un passe-temps d'après-midi, en attendant la fête du soir. Au sortir de la salle du trône, où les rires de ses vassaux se déploient comme un dais au-dessus de son tricorne emplumé, le noble sire pourra méditer sur la décadence de son prestige (mais il est bien trop futile pour y songer, il ne songe qu'à Suzanne), tandis que tous ces croquants en veste canari et toutes ces bergères, fermières, laitières, en cotillons éclatants comme le plumage des kakatoès, iront se rafraîchir dans le parc autour des tables dressées pour la collation. Cinq ans plus tard (fin juillet 1789), les plus modérés de ces braves gens abattront les girouettes des tours, détruiront à coups de marteau les écussons de pierre de la grand'porte, et les plus hardis, menés souvent par quelque jupon (la naïve Fanchette peut-être, devenue soudain enragée) bouteront le feu au logis.

Pour l'instant, il leur suffit de rire au nez du comte, lequel n'est pas un méchant homme, après tout. Qui sait même si plus d'une fille, à part soi, ne regrette pas que ce corrégidor, qui a si belle allure (surtout sous les traits de M. Debucourt), ait renoncé à son droit de jambage? Comme le jardinier Antonio, en se touchant le front, le déclare au comte, lorsque celui-ci le menace de le chasser : « Si vous n'avez pas assez de ça pour garder un bon domestique, je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un si bon maître ! » Sans doute, le vieil ivrogne est un serviteur à l'ancienne mode et tous les jeunes paysans qui vivent sur le domaine ne pensent peut-être pas comme lui. N'importe ! Les manants ne paraissent pas beaucoup souffrir sous la tyrannie paternelle d'Almaviva. La pièce est bourrée de revendications, soit ! De toutes parts, elles s'entre-croisent dans l'air où elles s'épanouissent comme des fusées, soit

encore ! Mais, en même temps, c'est une peinture inattendue de ce qu'a pu être cette « douceur de vivre » sous l'Ancien Régime, dont Talleyrand, un jour, a parlé. Cela, sans doute, n'était pas dans l'intention de l'auteur. Mais c'est dans la comédie tout de même, qu'il l'ait voulu ou non. Le spectateur y devra un peu réfléchir, si le côté révolutionnaire de l'ouvrage n'accapare pas trop son attention. Il y a là une contre-partie cachée, inconsciente, et qui n'est pas la moins plaisante.

Le respect du pouvoir s'en allait à vau-l'eau, mais, dans ce relâchement de tous les liens qui maintenaient l'ancien ordre social, subsistait quelque attachement de l'habitude à une hiérarchie plusieurs fois séculaire. Ces coutumes elles-mêmes se défaisaient, sans que leur décomposition eût encore sombré dans le désordre, dans les fureurs sanglantes de l'ordre nouveau qui s'édifierait plus tard sur des ruines. Délicieux intervalle, comme une pause entre deux mondes, une saison d'heureuse anarchie. Cette atmosphère entre 1780 et 1788 a régné, j'imagine, sur les terres de beaucoup de seigneurs qui, comme Almaviva, étaient « bons », c'est-à-dire faibles, légers, très spirituels et très benêts, et volages, ne songeant qu'au plaisir. Le plaisir ! C'était la grande affaire du siècle avant que l'orage éclatât. La fermentation des idées n'avait point nui à ce feu. Et même elle lui avait fourni un nouvel aliment : la dévotion à la Nature, le culte de Cupidon, l'hommage au corps dodu, lascif, enrubanné du petit dieu malin, dressant partout ses statues dans les temples en rotonde. La haine, l'envie, chez les humbles, ne sont pas encore nées. Nulle trace de cet accent-là chez Figaro. C'est la volupté qu'on respire au château d'Aguas-Frescas. Chérubin l'appelle de ses vœux, il la frôle, il la guette, il en est ivre d'avance, et la sage comtesse elle-même, par moments, à ce souffle, sent la tête lui tourner.

Beaumarchais donne treize ans à Chérubin. Sans doute les garçons de cet âge étaient-ils, de son temps, fort précoces. Les femmes s'entendaient à les dégourdir de bonne heure. Quand on parle de l'« insolence » des pages, le mot a un sens très précis. Il y avait là une tradition ancienne. Tout ce que les Mémoires nous disent de l'enfance de nos rois et des privautés que prenaient avec eux les servantes concorde avec ces

mœurs, qui nous effarent, encore que celles des collèges demeurent, de nos jours, entachées d'impuretés plus sournoises et beaucoup plus déplaisantes. Ce qui étonne, c'est plutôt que Chérubin, à cet âge tendre, ne soit pas déjà perverti, car si son ardeur n'est pas innocente, s'il sait très bien ce qu'il veut et où il doit porter la main pour l'atteindre, il n'en reste pas moins très naïf, parce qu'il a du sentiment, parce qu'il aime d'amour la comtesse, qu'il trouve « imposante ». D'autre part, c'est la vertu de la comtesse qui, indirectement, a préservé l'enfant jusqu'ici, car la conduite d'une dame déteint sur son entourage. Suzanne est délurée mais honnête. Si la comtesse était une coquette, sa caméristе serait une dévergondée et, avant d'épouser Figaro, elle aurait fait son affaire d'initier elle-même Chérubin au plaisir. Au reste, sur cet article, Chérubin n'est pas tout neuf. La veille du jour où la pièce commence, le comte ne l'a-t-il pas surpris dans la chambre de Fanchette? Il dû casser gentiment cette cruche. Quoi qu'il en soit, l'auteur estimait que le rôle de Chérubin ne pouvait être joué que par « une jeune et très jolie femme », parce qu'il n'y avait pas alors, dit-il, au théâtre, « de très jeune homme assez formé pour en bien sentir les finesses ». Donc, pour le physique, il ne semble pas que Beaumarchais se soit posé la question de savoir s'il serait possible de trouver quelqu'un qui en remplît les conditions. Le travesti dans la circonstance n'étant qu'un pis-aller, il était naturel que, lors de la récente reprise de la pièce à la Comédie Française, le metteur en scène se demandât s'il n'y aurait pas avantage à faire jouer le rôle par un garçon. Mais, étant donné ce que j'appellerai notre optique actuelle de la puberté, il eût fallu un garçon de quinze à seize ans (entendez non pas seulement qui *eût* mais qui *parût* cet âge à la scène), un petit gars vif et râblé, débordant de santé, de sève. Le jeune Jean Claudio est trop délicat, trop fluet, ce qui, à la scène (sur cette grande scène), le fait paraître puéril, presque chétif. Dès lors tout est faussé. « Le charmant enfant ! dit Suzanne. Léger comme une abeille ! » En fait d'abeille, nous avons eu un moustique.

A part cela, la représentation est presque en tous points excellente. Madame Madeleine Renaud déploie dans Suzanne tout ce que l'honnêteté futée du personnage comporte de gaîté

et de malice. Madame Catherine Fonteney, avec son sens du pittoresque, rehausse de vives couleurs le dessin un peu gris de Marceline tel que l'auteur l'a conçu. Madame Lise Delamare est « comtesse » jusqu'au bout des ongles, mais on souhaiterait qu'elle laissât voir son trouble, par moments, davantage. Sa composition reste assez froide. M. Pierre Dux (Figaro) est un comédien-né. La façon dont il prend possession de la scène, le mouvement de son débit, le timbre de sa voix dénotent un rare tempérament d'acteur. Tout ce qu'il exprime passe la rampe. C'est le grand signe ! J'ai dit la haute allure de M. Debucourt dans Almaviva. M. Ledoux a mis sa marque originale dans Brid'oison : d'où une figure d'un burlesque à faire peur, l'image inquiétante et joyeuse du formalisme imbécile. Félicitons M. Bertin d'avoir « décrassé » Bazile. Le portrait étant ainsi nettoyé de ses conventions extérieures, les nuances psychologiques du personnage apparaissent en pleine lumière. Louons encore M. André Bacqué, excellent dans le rôle effacé de Bartholo, et M. Denis d'Inès, qui prête un esprit curieusement picaresque à l'ivrognerie d'Antonio.

La firme Monestier, papiers peints, est une des plus considérées d'Annonay. Il y a quelques années, par suite de la crise, la maison se trouva en difficulté. Une demoiselle orpheline, prénommée Marthe, riche de plusieurs millions, vivait alors dans la région. Le grand-père Monestier, aujourd'hui défunt, et son fils, actuellement chef de la famille, s'avisèrent que si Henri, leur petit-fils et fils aîné, épousait cette jeune fille, il suffirait d'obtenir d'elle une commandite pour que l'honorable vieille barque des Monestier se trouvât renflouée. Henri avait à Lyon une maîtresse, une certaine Marianne Schwester, superbe créature, dit-on. Mais son père, sa mère aussi, quoique plus faiblement, plaidèrent auprès de lui la nécessité du sacrifice à la famille, à la maison : il ne s'agissait pas seulement de l'intérêt des siens et de son intérêt propre, mais de l'honneur du nom. Le jeune homme se laissa circonvenir. Sa sœur, Hélène, restée fille, aigrie, hypocrite, attachée à l'argent ou

plutôt à la possession des biens et à la considération qui en rejaillit sur les possédants, bref à l'esprit Monestier, se chargea d'attirer dans le piège la proie innocente, car elle avait connu Marthe en pension. La manœuvre fut d'ailleurs aisée, Marthe s'étant éprise d'Henri dès l'abord. Le mariage eut donc lieu et les affaires des Monestier, de nouveau, prospérèrent. Tout serait parfait, si une sourde gêne, quelque chose comme un remords collectif (nié par le père, presque avoué par la mère, refoulé par Henri, rejeté comme un souvenir incommode par Hélène) ne couvait à l'intérieur de la famille, et si le jeune ménage, qui habite sous le même toit que les parents et la vieille fille, était heureux. Or il est visible qu'il ne l'est pas. Pourquoi? Marthe est soumise, douce, un peu trop absorbée dans ses pensées, peut-être. Henri, courtois, un peu trop silencieux. Jamais de disputes. Jamais de gaîté, non plus. Ce couple n'est pas heureux. Tout cela nous est montré fort habilement par opposition avec la bonne humeur du fils cadet, Monestier junior, un bien sympathique garçon qui fait son droit à Paris et qui est venu passer quelques jours de vacances chez les siens. A propos d'un meurtre bourgeois, si l'on peut dire, qui met en émoi toute la contrée, une discussion éclate entre le fils cadet et son père, et les positions morales de chacun se précisent autour de ce débat. Ce premier acte a les qualités solides d'un bon acte de théâtre, bien construit, bien mené et d'une bonne peinture de milieu. Je ne dirai pas que Monestier cadet est conventionnel, je serais tenté de dire plutôt qu'il ne l'est pas assez, tant c'est là un type courant — à toutes les époques. Nous avons tous été plus ou moins ce garçon-là, il n'y a que le vocabulaire de la jeunesse qui change. Peut-être l'affaire criminelle dont il est question ici tient-elle un peu trop de place, car elle semble d'abord une amorce d'action, alors qu'elle n'est qu'un prétexte à tableau de mœurs, un moyen d'éclairer les figures, la véritable action de la pièce ne s'engageant qu'au deuxième acte.

Les Monestier sont très inquiets au début de ce deuxième acte. La douce Marthe est devenue enragée. La voilà qui bouscule Hélène dans les couloirs, lui tord les poignets et la traite de « garce ». Croise-t-elle ses beaux-parents, elle leur

lance des regards de mépris, ou bien s'enfuit dans sa chambre, s'y enferme, ne descend plus aux repas. Ne plus descendre aux repas est un signe grave ! Évidemment la pauvre petite est folle. Henri lui-même le croit. Il ira chercher à Lyon un psychiatre qui examinera sa femme. Mais en son absence, nous avons l'explication de cette effervescence subite dans une scène affreuse que Marthe fait à sa belle-sœur. Elle a découvert au grenier toute une correspondance de son mari et de Marianne dans laquelle les deux amants se complaisent à décrire leur mutuelle passion en des termes qui ne laissent aucun doute sur l'ardeur de leurs embrassements. Ces lettres, autrefois volées par un domestique et vendues au grand'père Monestier, n'ont donc pas été détruites ? C'est un peu invraisemblable, même dans les familles où l'on conserve les bouts de ficelle, car ce ne sont pas là des bouts de ficelle (à moins que ce ne soit une ficelle de théâtre). Ces lettres sont antérieures au mariage, mais elles n'en sont pas moins pour Marthe une terrible révélation. Ainsi, ce mari qu'elle adore et qui lui montre tant de froideur est un voluptueux, capable d'amour délirant, d'ivresse sensuelle ! Donc, elle lui déplaît, elle le dégoûte physiquement. Alors pourquoi l'a-t-il épousée ? C'est trop clair. C'est justement ce qui est trop clair qu'elle veut tirer au clair. Et ce sera l'objet du troisième acte.

Ce troisième acte, qui se passe dans la chambre à coucher, n'est qu'une longue scène, laquelle n'est presque, elle-même, qu'un long monologue où madame Gaby Morlay déroule toute la gamme de son art sensible, si riche en accents douloureux et particulièrement en notes d'un comique désespéré. Hélas ! rien à faire. Le mari reste de bois. Tout ce que la pauvre délaissée parvient à lui arracher c'est l'aveu qu'il est gêné, horriblement gêné par l'inconvenance de ses supplications. Marthe n'a plus qu'à partir. Ce qu'elle fait. Du moins le père Monestier espère-t-il que le divorce n'entraînera pas le retrait de la commandite et que les papiers peints n'en souffriront pas.

La pièce remporte un vif succès.

Comme tout le théâtre de M. Denys Amiel, elle se recommande par de sérieuses qualités d'observation et de mouvement. Il est dans la tradition, au théâtre, que les mariages

d'argent combinés par les bourgeois pour sauver leur commerce ou leur industrie soient considérés comme sordides, alors que les mêmes calculs, lorsqu'ils sont faits par des nobles pour redorer leur blason, semblent parfaitement légitimes et même ne manquent pas, dit-on, d'« allure ». Les bourgeois, pris individuellement, ont souvent l'orgueil de leur famille, mais, depuis cent cinquante ans qu'ils sont devenus la classe dirigeante, ils n'ont jamais réussi à imposer aux écrivains (de souche bourgeoise eux-mêmes, presque toujours) le respect de leur caste. Ils sont à la fois vains et honteux d'être ce qu'ils sont.

Après avoir aiguillé l'intérêt sur les destinées de la maison Monestier, la pièce bifurque et se concentre sur le débat particulier de Marthe avec Henri. Le cas de la femme honnête et « mal aimée », de l'épouse que son conjoint se refuse à traiter en « maîtresse » est encore fréquent et très grave. Il y a là aussi une tradition. Au bénéfice de l'ordre et des bonnes mœurs? Je n'en suis pas sûr. Mais sans nul doute au détriment du bonheur.

J'ai mis hors de pair le jeu de madame Gaby Morlay, mais les autres interprètes sont excellents ou font de leur mieux : madame Jeanne Lion (madame Monestier mère) toujours parfaite, madame Rachel Berendt (Hélène), M. Jean Galland (Henri Monestier), M. Jean Dax (Monestier père), enfin M. Michel André (Monestier junior), franc, cordial, joyeux, vivant, pétulant (un peu trop agité toutefois).

Comme les anciens drames naturalistes, où les traits grossis sont poussés jusqu'au symbole, *Feu Monsieur Pic* ressemble à un vaudeville noir. Il serait intéressant de comparer ce vieux réalisme occidental de 1890, naïvement ressuscité par un jeune auteur, avec le réalisme russe du même temps. *La Dupe*, de Georges Ancey, est contemporaine de *la Mouette*, de Tchekhov, et M. de Peyret-Chappuis rappelle le vieil Ancey. Bien différentes aussi les deux bourgeoisies représentées dans *la Mouette* et dans *Feu Monsieur Pic*. L'une s'effiloche, s'en va

en charpie, en brume, en fumée. L'autre est toute en arêtes vives. La satire s'est usée, la rosserie s'est fatiguée sur ce tas de silex. Elles en ont tiré, çà et là, quelques étincelles littéraires, à force de taper dessus. Mais il faut croire que les sombres cailloux ont gardé leur dureté, leur tranchant, puisque aujourd'hui un écrivain de théâtre, débutant un demi-siècle après la fondation du Théâtre-Libre (1887), brandit encore le maillet.

L'un des caractères du naturalisme primitif, tel que nous le voyons reverdir curieusement en cette farce funèbre, c'est que, se proposant de peindre la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, il ne cesse avec une ingénuité féroce d'accumuler les invraisemblances. L'esthétique des « tape-dur » le veut. Ne faut-il pas que les poupées grimacent pour qu'on prenne plaisir au jeu de massacre? Tous les personnages des pièces naturalistes exagèrent — dans la vilenie ou l'imbécillité, bien entendu. Et dire que l'École naturaliste et l'École symboliste semblaient, vers la fin du siècle dernier, aux antipodes l'une de l'autre! La première avait seulement précédé la seconde dans la recherche et l'exploitation des symboles. Le Naturalisme avait composé les siens avec les traits noircis, avachis de la réalité; le Symbolisme proprement dit, venant ensuite, avait, par réaction, transporté ses personnages et ses drames dans la sphère des songes.

Donc, M. Pic, avocat, ancien bâtonnier, vient de mourir. La bouffonnerie macabre se déroule entre son dernier soupir et son enterrement. On nous a épargné, Dieu merci, la vue du cadavre ou du cercueil drapé, posé sur des chaises. C'est dans le salon rouge, aux persiennes closes, que la veuve Pic, Adrien, son fils, et la femme de celui-ci, Édith, en vêtements de deuil, vont s'affronter. Tous les Pic ont vécu jusqu'ici sous le même toit. Adrien a quarante-cinq ans, mais est resté un petit garçon devant madame Pic, sa terrible mère. Ce cas de tyrannie maternelle et de soumission filiale n'est pas exceptionnel, dans les provinces. C'est même le fond vrai de l'histoire. L'outrance réside dans la façon dont le fait d'observation est déformé, et le rire (un rire lugubre) naît de la caricature du réel. Édith, pécore bornée et sensuelle, bêtement jalouse de son mari en dehors de toute raison et impatiente de

la domination de sa belle-mère, pense-avoir obtenu d'Adrien que leur ménage, dorénavant, aurait un domicile séparé. Mais que pèse ce projet de libération devant la volonté de la veuve Pic, déployant sur le fond des rideaux grenat la véhémence froide d'un Robespierre à la tribune des Jacobins? Le fils Pic, héron craintif, appelé à choisir entre le vieux vautour femelle et l'idiote pintade, court se cacher dans les roseaux. Bref, Adrien, une fois de plus, baisse le front devant sa mère. Cependant, lui-même est las d'obéir, et c'est ici que le mépris de la vraisemblance, qui est l'une des marques du Naturalisme, éclate grossièrement : ce provincial timide, respectueux des usages, dans le court espace de temps qui sépare la mort de son père des obsèques, quittera brusquement les siens. Symbolisme ! Et avec qui s'enfuira-t-il à Paris ? Avec une prostituée qui, de jour et de nuit, arpente le trottoir devant la maison Pic. (En quelle ville de province ce manège obstiné d'une fille dans un quartier bourgeois serait-il toléré ?) Symbolisme encore ! Comme il fallait s'y attendre, le fugueur reviendra. Il sera là pour l'enterrement.

Madame Géniat (la veuve Pic) est dictatoriale, avec une emphase de haut-parleur. Madame Line Noro montre plus d'humanité dans Édith, mais le rôle est difficile à sauver. M. André Moreau est d'une justesse parfaite dans le personnage d'Adrien, et mademoiselle Delbat (la fille des rues) nous toucherait, si le symbolisme brutal n'était un frigidaire puissant qui nous change en cubes de glace.

FRANÇOIS PORCHÉ

LE MOUVEMENT ARTISTIQUE

Après Grenoble et Reims, Montpellier ; les « chefs-d'œuvre » du musée Fabre se sont établis à l'Orangerie des Tuileries. On nous assure qu'ils y sont parce qu'on répare leur demeure habituelle mais on nous dit aussi que, cependant, à Montpellier, le musée restera ouvert. Il parait donc assez clairement que, si collectionneurs et musées d'Europe et d'Amérique consentaient comme naguère à prêter leurs trésors, les tableaux montpelliérains seraient restés chez eux. Mais il faut aux Parisiens une exposition de printemps.

Ce mouvement continuel est fâcheux. Il expose aux hasards des routes les œuvres que le temps et la méchanceté des hommes menacent déjà suffisamment. Il brime les voyageurs : rien n'exaspère comme de trouver, à la place des Goya d'Agen ou du Degas de Pau, un carton annonçant qu'ils se promènent à Paris ou à Stockholm. Si les Parisiens de toutes classes qui, selon le temps, remplissent Chamonix, Lourdes, Juan-les-Pins et Biarritz ne peuvent pas faire l'effort de s'arrêter à Montpellier ou à Grenoble, ils n'iront même pas jusqu'aux Tuileries s'ils habitent Auteuil.

Souhaitons pourtant que la recette soit belle. Rien n'est plus misérable, en général, qu'un musée de province : locaux ruineux ou mal conçus, toiles dégradées, collections sans surveillance. Sans doute, le musée Fabre n'est point parmi les deshérités et il a même un catalogue mais le succès de l'exposition pourrait, par exemple, lui permettre de publier

l'inventaire sérieux de ses dessins, qui, paraît-il, lui manque : avec les monnaies, c'est la série la moins connue de nos musées et celle où les disparitions sont les plus fréquentes.

Que nous montre-t-on? Parmi les Français, un Corneille de Lyon — le catalogue est tout fier de constater que M. Louis Dimier ne l'a pas connu : il n'est pas capital ; — pour le XVIIe siècle, le beau portrait anonyme, noir et blanc, de la *Marquise de Castries* et *l'Homme aux rubans noirs* de Sébastien Bourdon, toile remarquable, aussi célèbre qu'elle mérite de l'être ; un Poussin sur lequel il vaut mieux passer.

Le XVIIIe siècle, plus fourni, présente le désormais célèbre et toujours sec portrait de *Madame Crozat* par Aved ; cette dame au profil d'oiseau, entourée de vaines natures mortes, commence à être fort connue à Paris : depuis qu'il est entendu que son portrait est un chef-d'œuvre, il n'est fils de bonne mère qui ne se croie tenu de lui dédier sa tirade. De Greuze, la *Prière du matin*, peinture pour mauvais lieu ; une charmante *Jeune fille* qui unit un visage angélique à un dos aux muscles exercés ; un *Petit paresseux*, très beau. Le *Pont* d'Hubert Robert est un compendium des thèmes du maître.

Le musée Fabre triomphe avec le XIXe siècle. Une fois de plus, les Bazille sont partis en tournée : la *Vue du village* et les *Études pour une vendange*, que les mêmes grandes qualités retiennent au bord du mauvais goût, la *Toilette*, dont le raccourci est décidément raté, la *Négresse aux pivoines*, peut-être le plus beau de tous. Pour être juste envers Bazille, n'oublions jamais qu'il fut tué à vingt-huit ans.

Un grand Cabanel, *Albaydé*, ne peut guère séduire que pour des raisons étrangères à l'art et les deux Corot sont des cartes de visite mais Courbet règne dans l'exposition.

Quel grand peintre et quel médiocre artiste ! *L'homme à la pipe* est un des beaux portraits que l'art ait laissés mais on comprend que le *Baudelaire*, toile remarquable, effigie vulgaire, ait déplu au poète ; le superbe dos de l'une des *Baigneuses* est beau comme quelque bœuf équarri de Rembrandt mais la *Fileuse* et l'*Étude de femme*, belles figures ovines, endorment un peu ; la *Rencontre* (ou *Bonjour, monsieur Courbet !)* place des personnages ridicules, — dont certaines parties sont si belles, — dans une claire atmos-

phère de printemps, un paysage ravissant. Que ne peut-on dire, enfin, du *Portrait de Bruyas*, de 1853 et, par exemple, de l'admirable main qu'il appuie sur la table?

Un autre *Alfred Bruyas* est dû à Couture : on ne rend pas assez justice aux portraits de ce peintre ; un médiocre *Alphonse Leroy* et un vibrant *M. de Joubert* représentent David. Il y a aussi Delacroix, avec toutes ses inégalités : deux remarquables œuvres de jeunesse, *Aline* et l'émouvant cadavre de la *Mort de Caton*, une médiocre *Fantasia marocaine*, deux affreux tableaux enfin : *Daniel dans la fosse aux lions* et *Orphée sauvant Eurydice*, de la veine d'où sort toute la mauvaise peinture de notre temps. Ajoutons les amusants portraits de Fabre par lui-même, la froide *Stratonice* d'Ingres. Voilà l'essentiel des Français.

Mais, de plus, il faut voir le magnifique apport des écoles étrangères, presque sans égal dans un musée provincial ; les Italiens : Guardi, Rosso, Véronèse et ce beau portrait florentin ; les Flamands : Breughel le Vieux et Téniers le Jeune ; les Hollandais : Gérard Dou, Ruysdaël et surtout Steen ; les Anglais : Bonington et Reynolds ; Zurbaran ; les dessins, les sculptures.

Sans doute, il semble que les Hollandais s'ennuient sur les tentures brunes de l'Orangerie et que le Reynolds s'y rapetisse. Sans doute il faut avouer que la plupart des dessins y sont pendus comme en disgrâce. Mais que l'on ne s'arrête pas à si peu de chose : les eût-on vus vingt fois, on ne saurait que gagner à revoir l'admirable série des chefs-d'œuvre du musée de Montpellier.

◆ Exposition des ballets russes de Diaghilew (1909-1929 ; musée des Arts décoratifs) : les voilà donc épinglés pour toujours au liège des musées, ces beaux papillons. De fait, le grand hall du Pavillon de Marsan, à l'ordinaire encombré, aujourd'hui vide et seulement tendu de rideaux et de toiles de fond passés, offre un aspect solennel, presque funéraire. Au bout, derrière une fausse scène, le rideau de *Parade*, par Picasso ; sur les parois, séparés par de longs et légers rideaux blancs, l'*Oiseau de feu* de Golovine, les *Biches* de Marie Laurencin, *Barabau* d'Utrillo, d'autres encore. Les vitrines

de costumes adossées aux murs de la grande salle et, dans les petites pièces adjacentes, les masques funéraires de Diaghilew et de Pavlova gardent le même caractère commémoratif.

Mais dans ces salles qui bordent le jardin la couleur et la vie reprennent leurs droits très vite. On y a ordonné souvenirs et matériaux : portraits, maquettes, costumes. Diaghilew nous y est présenté par Alexandre Benois, Jean Cocteau, Larionow, Picasso, Gurdjan ; Nijinsky l'incomparable par Bakst, Georges Barbier, Jacques-Émile Blanche, Cocteau, Dunoyer de Segonzac, lady Troubridge et bien d'autres. Karsavina, Spessivtzeva, Debussy, Fokine, Erik Satie, Poulenc, Léon Bakst, Chaliapine, Serge Lifar, Massine, Stravinsky, les maîtres, les disciples, les musiciens, les amis sont tous là, regroupés.

Pour les deux périodes, séparées par la guerre, des ballets russes, on nous offre la même abondance de dessins, d'aquarelles, de peintures. Dans la première période dominent Léon Bakst, Alexandre Benois, Nathalie Gontcharova. Bakst, nerveux et bondissant, assembleur génial de nuances vives (*Cléopâtre*, *Schéhérazade*, le *Spectre de la rose*, l'*Après-midi d'un faune*, le *Dieu bleu*, etc.). Benois, somptueux ordonnateur de jardins et de palais harmonieux en même temps qu'inégalable créateur de types et de caractères (le *Pavillon d'Armide*, *Pétrouchka*, le *Rossignol*, etc.). A Gontcharova, nous devons l'éclatant *Coq d'or*. Spectacles et acteurs également admirables dont Dunoyer de Segonzac fixait le souvenir en croquis nerveux, Georges Barbier en dessins un peu trop voluptueusement arrondis.

Après guerre, Bakst a bien, par exemple, dessiné les décors de la *Belle au bois dormant* et Benois ceux du *Médecin malgré lui* mais c'est la jeune peinture de ce temps (1918-1929) qui désormais, donne leur forme aux ballets russes : André Derain (*la Boutique fantasque*), Picasso (*Parade* en 1917 puis *le Tricorne*, *Pulcinella*, *Cuadro flamenco*), Henri Matisse (*le Chant du rossignol*), Marie Laurencin (*les Biches*), Georges Braque (*les Fâcheux*), Juan Gris (*l'Amour vainqueur*), Utrillo (*Barabau*).

Dans l'excellente et courte introduction du catalogue de

cette exposition Jean-Louis Vaudoyer a bien raison de rappeler ce qui avait préparé chez nous la libération de la couleur — expositions de miniatures persanes, affiches de Cappiello ; ajoutons-y, par exemple, l'exposition d'art munichois ; — il peut ainsi marquer d'autant plus fortement l'action des ballets russes. Ils ont ébloui toute une génération, ils ont transformé le cadre de sa vie ; l'exposition des Arts décoratifs de 1925 en fut un témoignage. Aujourd'hui même, si d'autres goûts se sont fait jour, leur audace est fille de ces audaces premières. Il n'est aucun de nous qui ne doive quelque chose aux ballets russes.

◆ Les Indépendants ont reculé la date de leur exposition et pourtant les salles glaciales du Grand-Palais qu'ils avaient arrachées au Concours hippique infligeaient une assez forte épreuve aux visiteurs. Qui pis est, ceux-ci ne pouvaient pas se réchauffer, comme naguère, au feu des scandales. Rien de plus sage, désormais, que ce Salon. A peine les restes des cubistes, illusionnistes et luministes sont-ils confrontés et parqués en quelques salles. Tout le reste est simple, uni, plein de méritoires vertus. Ainsi, ce Salon qui reflète l'état de la peinture à Paris en 1939 — beaucoup de talents, peu de génie — mérite-t-il d'être recensé.

Sur les trois mille deux cents tableaux exposés, peut-être la moitié était-elle faite de paysages : beaucoup de choses inutiles bien que souvent agréables.

La mer : le *Normandie* de Balande détache vivement ses noirs et ses rouges sur une agréable Manche bien verte, devant la foule papillotante des quais ; Marcel François voit d'une façon très originale les plages à marée basse, encombrées de goémon ; Gisèle Limouzi a saisi Honfleur un jour où la pluie lui donnait toute sa valeur et Stephanie Choffat le frémissement de la Méditerranée dans les rochers roses de la côte marseillaise ; Léon Toublanc joue des gris et des verts.

En Ile de France, Maurice Bouillet a retenu un aspect saisissant de Lévy-Saint-Nom sous la neige et Alfred Veillet donne de la Seine à Vétheuil la plus ample description. On peut faire ainsi le tour de France, voir l'Auvergne, un peu verte mais variée, avec Lucien Aubert ; l'imposante vallée de la

Garonne, grâce à Raymond Belloc ; la Bretagne gris-bleu de Michel Colle, celle un peu minutieuse de Roger Deverin et celle un peu floue de Lucien Fernande. Emile Holy peint avec agrément un ponton sur un lac savoyard, Andrée Joubert un champ d'oliviers devant Nice, d'un mauve délicat, et Gaston Vaudou un village angevin, l'été, net, sec et bleu comme la réalité. Il faut citer encore une belle *Moisson* de Ladureau, largement étalée sous un ciel d'orage ; une autre *Moisson* dans une plaine ondulée de l'Auxois, de Gabriel Venet ; une grande plaine encore, centrée sur un arbre, de Pierre Jouffroy.

Paris et sa banlieue n'ont jamais manqué de peintres. Cette année ils outrent souvent leurs effets. La *Neige au canal Saint-Martin* de Robert Antral est ainsi un peu grandiloquente de même que les vues de *Belleville* d'Auguste Durel ; Jean Ithier est trop minutieux dans le portrait qu'il donne de masures à *Ménilmontant*. Les *Toits après la pluie* de Germain Delatousche sont d'une couleur exacte et plaisante ; la *Banlieue* de Jean André, d'un dessin sommaire, est assez saisissante ; celle de Marcel Martin-Varin, plus retenue, est aussi vraie. Renefer a exposé une très solide *Voie de garage*, dans une belle lumière. Mais quelle influence ont exercée les ponts de Paris de Marquet ! Les toiles de Charles Vitale et de Jean Texier sont là pour en témoigner.

Les dernières étapes de la peinture ont bien maltraité la figure humaine : le portrait, le nu, les compositions de groupes ont été les victimes de la mode. Qui de nous, en particulier, n'a entendu réclamer des portraitistes ? Ici, notre recensement est donc utile. Voulez-vous un portrait d'enfant ? Paul Séailles vous montre une délicate tête rose, sur un fond gris à la Carrière et, en contraste, Edouard Delaune un vigoureux petit gaillard au sarrau bleu, à la cravate rouge, hardiment campé sur un fond vert. Feu Émile Duray peignait sa mère comme l'eût peinte Ribot ; Jean Maxence, pour l'image de ses parents, allie la vigueur et la minutie. Suzanne Philippon peint les femmes avec tendresse et Jean Bonnery *Mademoiselle R...* avec la rigueur d'un juge d'instruction : cette figure en velours noir, assise sur du velours mauve, est sèche, désagréable et même parfois erronée mais sa précision n'est

pas sans force. Pour le *Pie XI* de Roger Bezombes, il paraît immense et confus.

Que de « nus » ! Tout le monde a noté cette marée montante d'où la polissonnerie n'était pas absente. Du coup, un spectateur pudibond a crevé le *Repos* de Camoin, bonne toile, à l'attitude osée ; on se demande d'ailleurs pourquoi la toile de Mario Tauzin n'a pas subi le même sort : elle est plus inconvenante et point mauvaise. On voit avec plaisir la *Baigneuse* d'André Roberty, petit nu blond, bien composé qui se détache sur la verdure et la mer et les vigoureuses *Keira* de Lancelot Ney, belles figures, solidement construites ; la *Baigneuse* de Metzinger est redoutable ; enfin les deux toiles de Lev Tchistovsky sont également étranges : un *Narcisse* fort inquiétant et un *Rêve*, aquarelle où une dame presque grandeur nature se roule au milieu d'étoffes compliquées

Autrefois, on eût rangé dans l'« Histoire », avec la *Diane et Callisto* de Jean Cognacq, un peu trop soufflée pour mon goût, l'*Architecture*, affreuse erreur de Waroquier ; la liste est, on le voit, vite close. Au contraire, le « genre » offre de nombreuses réussites : la *Piscine* d'Adrienne Jouclard, où les baigneuses s'étirent comme de beaux poissons ; la *Toilette* de Constant Le Breton, un des meilleurs tableaux de ce salon, peut-être un peu grand pour le sujet mais dont la composition et le coloris — du rose au brun — sont également harmonieux ; la *Maternité* veloutée de Jean Gilis, qui ferait aussi un bon portraitiste. Madeleine Luka et Gromaire, sûrs de leurs effets, persévèrent mais Charlemagne veut se surpasser avec un garde champêtre, grandeur nature, d'un bleu épique : c'est trop.

Une dernière réflexion s'impose. On sait que le catalogue des Indépendants porte souvent le prix de vente des œuvres exposées. A les lire on est, en général, frappé par leur modicité. On pense aussitôt à la modestie des existences que ces ventes doivent assurer ; on pense aussi à tant de murs bourgeois vides ou, qui pis est, garnis à grands frais de croûtes d'antiquaires et qu'une toile choisie ou commandée en vue de sa place future suffirait à égayer et à ennoblir.

Voilà une forme de devoir social bien négligée : dans leur

immense majorité, les Français n'aiment à payer ni un livre ni un tableau neufs. Combien, par exemple, les Belges sont plus curieux, plus généreux aussi !

◆ Au Salon des Indépendants s'ajoutait une EXPOSITION CÉZANNE; une autre exposition du même maître s'est tenue à la galerie Paul Rosenberg : le centième anniversaire de la naissance du peintre aura été célébré dignement.

Il serait difficile de faire un plus beau choix que celui présenté par les trente-cinq tableaux de la galerie Rosenberg ; ils rendent compte de tous les aspects de l'œuvre et, en même temps, de l'influence qu'elle a exercée sur Derain, Modigliani, Picasso, etc. L'exposition des Indépendants, moins riche, comportait un ensemble de documents précieux : photographies de dessins, confrontation de paysages réels avec leur traduction par Cézanne. Les deux expositions se complétaient utilement.

« Depuis que Cézanne est devenu un sujet de thèse ou un exercice de dissertation, tout ayant été dit, le meilleur et le pire, toutes les exégèses de son art, esthétiques et philosophiques, ayant été tentées, il me paraît bien inutile d'ajouter dans ce genre une élucubration de plus. » Ainsi s'exprime, sagement, Maurice Denis qui, pourtant, a parlé de Cézanne mieux que personne. Nous nous garderons donc bien de disserter nous-même. Notons seulement, pour l'histoire de l'art, l'aspect actuel du problème cézannien.

Cézanne n'est plus guère discuté qu'en une petite partie de son œuvre : certains portraits et les scènes mythologiques, par exemple et, parmi ceux qui parlent de lui, les peintres présentent en général l'opinion la plus nuancée. Ils retrouvent dans toutes les œuvres des qualités, un effort qui les intéressent mais, des réussites, ils savent distinguer les échecs. Les exégètes laïcs, eux, sont totalitaires et soutiennent que dans l'œuvre de Cézanne tout est génial, tout est voulu. Cependant, pour ne parler que des figures, il suffit de regarder les copies d'œuvres anciennes faites par le peintre pour s'assurer qu'il n'abordait pas la figure humaine avec la même sûreté que ces paysages admirés de tous.

Accordons quelque crédit à ceux qui montrent Cézanne

s'efforçant toujours et atteignant parfois le but qu'il visait : leurs vues, confirmées par l'œuvre, les dessins, les déclarations de l'artiste lui-même sont donc fondées sur les faits. La position des jongleurs d'idées, plus brillante, est moins sûre.

◆ Tout ne va pas d'un train égal dans le monde des arts. Il paraît indiscutable que, dans son ensemble, notre sculpture est supérieure à notre peinture. Pour la gravure, elle a rarelent groupé un pareil nombre d'artistes de valeur.

La Société des peintres-graveurs français a donné en mars et avril sa XXVIe exposition annuelle. Il y faut d'abord signaler deux lauréats : Jacques Beltrand, qui vient de recevoir le prix d'honneur de gravure, hommage que méritaient et son œuvre et son caractère ; Pierre-Louis Moreau, qui a reçu le prix annuel à la grande joie de tous ceux qui aiment la gravure.

Il est difficile d'imaginer une carrière plus simple, plus éloignée des vaines publicités que celle de P.-L. Moreau : il a travaillé, comme et quand il l'entendait, aux sujets qu'il avait choisis ; la vallée du Rhône, la Provence, la Flandre, la Franche-Comté l'ont également inspiré : il a su rendre avec bonheur leur infinie variété. Les artistes célèbrent volontiers sa technique que je me sens incapable de juger mais je suis également fâché de ne pouvoir exprimer à mon gré le charme qu'on éprouve à suivre, en leurs moindres détails, ses paysages. Au moins, tenons-nous pour assurés que cette œuvre est l'une de celles que l'avenir retiendra.

A cette exposition, d'autres paysagistes figuraient : Beurdeley, toujours agréable et fin ; Frélaut, dont j'ai beaucoup aimé le *Paludo*, village planté au bord d'un étang ; Jacquemin, que nous retrouverons ; André Jacques, portraitiste exact et poétique de la Savoie ; Charles Jouas, que le *Château Gaillard* a fort bien inspiré ; Laboureur, toujours excellent mais un peu uniforme ; Vergé-Sarrat, auteur d'un *Champagne-sur-Seine* qui est une réussite ; Soulas, qui rend si sobrement l'infini des plaines ; Waroquier, qui peuple le ciel de son agréable Venise de maléfiques et inutiles météores ; Webster, Mac Laughlan, Pierre Dubreuil, Perrichon, Beaufrère, Corneau, Eugène Delâtre.

En d'autres genres, les cauchemars d'Henri-Georges Adam sont assez impressionnants et les attirantes diableries d'Édouard Gœrg offrent de bien beaux noirs ; de même, les *Phosphorescences* de Lespinas ouvrent un monde nouveau ; dans l'envoi de Boussingault se détache un portrait de femme avec son enfant, extrêmement délicat ; Decaris continue d'être riche et varié comme une belle tapisserie ; Derain, Dufy, Dunoyer de Segonzac, Matisse, Rouault suivent leurs voies sans dévier ; Roussel montre des nymphes dont on devine la couleur ; les fleurs et les paysages de Kiyoshi Hasegawa sont également plaisants.

La « Gravure originale en noir » (galerie Charpentier) a montré les paysages légers d'Achener ; de belles neiges de Simas ; d'Hertenberger, un paysage et un nu qui font penser au Métier de Zorn ; les aquatintes de Louise Ibels. Citons encore Chefer, Jacques Simon, De Hérain, Daudier, Jeanne Simon, Delasalle pour montrer la variété de l'ensemble ainsi composé.

Luc-Albert Moreau a exposé chez Marcel Guiot bonne part de son œuvre, si varié que chacun y peut puiser à sa convenance. Pour moi, je ne goûte guère les *Boxeurs*, à cause d'une certaine imprécision qui sert admirablement, au contraire, la série des acteurs de *Music Hall* ; je préfère les *Champs de neige* au *Spleen de Paris* et la *Maison de Colette* aux portraits de celle-ci ; enfin, j'avoue rester fermé aux portraits de *Poètes* et aux scènes de *La Guerre*. Parmi tant de lithographies, une eau-forte : la *Parisienne au bois de Boulogne*, où l'on reconnaît avec plaisir une charmante compatriote.

André Jacquemin (Le Garrec, éditeur), est l'un des jeunes et solides tenants de l'école. Il ouvre de larges horizons de plaine mais sait aussi rendre le charme des arbres rameux et des fermes abandonnées. Ce que, peut-être, il a montré de mieux, il l'a pris en Lorraine : un octobre rayé par les lignes d'arbres courbés, un printemps aux clairs vergers en fleur.

Il fallait chercher Guastalla aux Indépendants où il exposait, à côté de ses peintures, des pointes sèches et, en particulier, une bien plaisante *Vue de Coulon*, au Marais poitevin.

◆ VOICI DEUX NOUVELLES HISTOIRES GÉNÉRALES DE L'ART : il y en aura bientôt une par grand éditeur. Celles-ci nous sont données

par les Éditions Quillet (quatre volumes) et Laurens (trois volumes, un seul paru).

M. le directeur général des Beaux-Arts, qui a dirigé la publication de la première, expose, en tête, qu'il a voulu établir sur un plan « strictement universel, toujours logique et chronologique », un musée d'images accompagné de tableaux synchroniques, de cartes archéologiques et commenté par un texte, serviteur de l'illustration. Ce plan est intelligent, logique ; s'il n'a pas été entièrement accompli par l'éditeur, c'est sans doute que celui-ci fut partagé entre le désir de publier un exposé scientifiquement établi et celui de continuer sa belle série d'ouvrages didactiques, où l'illustration sert d'appât pour mener à la connaissance.

Car ce nouvel ouvrage ne comporte ni bibliographie ni glossaire ni index. Donc, bien que son prix soit considérable, il entend être un livre de lecture courante à l'usage d'un public très moyen qui acceptera ses leçons sans les approfondir.

Dans ces conditions, il est certain que le texte qu'on nous présente veut être trop complet pour l'espace que lui laisse l'illustration. D'où des disproportions évidentes : trop de place est donnée aux arts exotiques qui ont influencé vingt artistes depuis vingt ans, tandis que l'espace est mesuré à l'art renaissant dont nous vivons encore. Pourquoi mentionner les artistes vivants et jeunes quand le choix est si malaisé entre eux? Pourquoi traiter de la technique de la peinture, et de la peinture seule?

Pourquoi, surtout, n'avoir pas suivi jusqu'au bout l'excellent plan énoncé d'abord : des images disposées en chapitres logiques éclairés par de courtes introductions, images soulignées par un commentaire continu, placé en légendes, analogue à celui que Deshairs a rédigé pour son histoire de l'art (Larousse, éditeur)? Ce fut à peu près, jadis, le plan de l'exlent *Musée d'art*. C'est, en partie du moins, celui d'une entreprise moderne sur laquelle nous reviendrons. Il me semble qu'il s'adapterait au public visé beaucoup mieux que ce qui a été enfin exécuté.

Je m'empresse de dire que les tableaux synchroniques et les cartes fort intelligemment dressés par M. Luc Benoist

sont intéressants et utiles; que les héliogravures en noir sont parfaites : il semble qu'avec ce procédé on ne puisse guère faire mieux; la parole est maintenant à la couleur (ici, elle n'est pas excellente). Enfin le texte se lit volontiers : Charles Terrasse a fait pour la Renaissance un tour de force de condensation, Robert Rey présente l'art classique avec une science spirituelle et l'on apprend beaucoup en lisant Goulinat.

Le livre publié par Laurens est, au contraire, disposé très logiquement. Un texte concis et précis que Charles Terrasse a su rendre agréable, une bibliographie permettant de pousser plus loin l'étude (au prix de quelques pages de plus, elle devrait donner quelques détails critiques), un index des noms d'artistes et de lieux, de belles images. Ces volumes peu coûteux seront précieux aux étudiants, aux amateurs d'art, à tout le public cultivé.

◆ Les écoles artistiques nées sur le territoire actuel de la Belgique ont fait l'objet d'une bibliothèque entière et pourtant l'ouvrage nouveau dont **Paul Fierens** a dirigé la publication était nécessaire (Éditions Albert, à Paris).

C'est qu'il entend faire une œuvre semblable à celle que Pirenne accomplit pour l'Histoire : « la preuve par l'art » de « l'existence à travers les siècles, d'une Belgique indépendante » : les frontières de l'École flamande vers 1430 ne préfiguraient-elles pas, à peu près exactement, la Belgique née quatre siècles plus tard? Ainsi, laissant de côté ces termes, jadis employés sans discrimination, de « Flamands » et de « Wallons », ce livre établit le bilan de ce qu'ont donné à l'art les peuples qui, en 1830, accomplirent leur destin en formant la nation belge.

L'ouvrage laisse de côté — je le regrette un peu — l'art préhistorique, l'art gallo-romain. Du XIe siècle à nos jours, il divise son histoire en trois livres : Moyen âge (XIe-XVe siècles), Renaissance (XVIe-XVIIe), Temps modernes (XVIIIe-XXe). Dans chaque partie, Paul Fierens lui-même, Paul Rolland, Jacques Lavallège, madame Grickkuntziger, Georges Marlier, A.-J.-J. Delen, Pierre Bautier étudient successivement l'architecture, la sculpture, la peinture et les arts décoratifs. Le cadre est donc complet.

Il est admirablement rempli. Pas une période, un artiste, un problème classique ne passe sans être scrupuleusement étudié. Et même, certains traits méconnus se révèlent au lecteur ; par exemple, l'œuvre du sculpteur Jacques Dubrœucq, du peintre Piert Aertsen, le charme des petits maîtres du XVIIIe siècle et de l'architecture baroque. L'illustration, remarquablement choisie, fait bien corps avec le texte.

Peut-être, aux temps modernes, les auteurs exagèrent-ils un peu la « superbe indépendance » des peintres, leurs compatriotes mais, devant l'immense apport fait à l'art par son pays, on conçoit le juste orgueil d'un Belge fier de ce que « le soleil ne se couche jamais sur la beauté créée par ses ancêtres ». De ce grand effort on trouvera le compte exact dans ce nouveau livre, monument ample et solide que nous pouvons envier à la Belgique.

◆ Voilà une excellente initiative des Éditions Alpina et de François Gébelin. Frappés de voir combien les reproductions d'œuvres d'art étaient insuffisantes pour leur étude, ils donnent, dans un format maniable, des « morceaux choisis » de tel tableau ou de telle sculpture capitale : des découpages photographiques à grande échelle. Une introduction historique ajoute les détails nécessaires. Rien n'est plus suggestif ni plus utile qu'un tel travail : il illumine un sujet. *Le Printemps* de Botticelli et *la Danse* de Carpeaux ont paru.

Rien n'est indifférent dans les solides travaux que publie sur l'art maghrébin M. Henri Terrasse. Son étude sur les *Kasbas berbères*, fort bien présentées par les *Horizons de France*, montre les plus curieuses images de châteaux et de villages fortifiés du Sud-marocain et, dans ces architectures longtemps oubliées, expose les actions et réactions de civilisations bien diverses, de l'Espagne maure à l'ancienne Égypte. Peu de livres ouvrent de plus vastes horizons.

PIERRE D'ESPEZEL

◆ Les Humoristes, qui sont souvent fort drôles, ne se rattachent guère à l'art, il faut l'avouer, que dans le passé : rétrospective de l'aimable Louis Morin ; œuvres des toujours bien vivants Abel Faivre, Guillaume, etc. (XXXIIe salon, 11, rue Royale, en mars).

◆ Il ne faut jamais manquer l'exposition de la société artistique des amateurs (XXe exposition, au *Figaro*). Le public et les artistes, en majorité des gens du monde, sont amusants à suivre et on y trouve même quelques bons tableaux. Ainsi, les œuvres de S.A.R. madame la duchesse de Vendôme et de madame la comtesse Greffühle continuent la tradition des grands amateurs mais les paysages du général Kœchlin-Schwartz, de la marquise de Canisy, de la comtesse du Temple de Rougemont, les portraits de la comtesse de Chamisso et de la baronne d'Étigny de Sérilly sont des œuvres de bons professionnels. Il y a même un talent très supérieur à la moyenne dans les bustes de la comtesse Ludovic de Bernis et dans la nature morte de madame Suzanne Hottinguer. Enfin, parmi les portraits anciens prêtés, notons le curieux La Rochefoucauld, attribué à Philippe de Champaigne, qui montre l'auteur des *Maximes* en « philosophe » à la Cyrano et un étonnant Fénelon : tête de vieille fille, pleine de mérite et de méchanceté.

◆ Parmi quelques expositions récentes de paysagistes, relevons les œuvres solides et claires de Maguet (galerie Rodrigues-Henriques) ; les marines de Jean Maxence dont Louis Hourticq loue justement l'habileté (Schœller) ; les excellentes visions d'Espagne de Jac Martin-Ferrières (Charpentier) ; les lumineuses aquarelles d'Yvonne P. Postel-Vinay (Charpentier) ; les paysages de Normandie et de Provence d'Hayden, solidement construits et colorés (Pétridès). En Provence et en Bretagne, Paul de Castro montre les mêmes qualités sérieuses, il rend, souvent avec bonheur, les effets les plus variés (galerie Malesherbes). Alexandre Mohr a réussi à fixer la lumière du ciel hellène : ce n'est pas peu de chose (Poyet).

◆ L'œuvre de Tchang Shan Tse (Jeu de Paume des Tuileries), peintre et, nous dit-on, personnage consulaire en son pays, ne nous apporte guère que des effets assurés en Chine d'un succès séculaire. Et, sans doute, il faut le louer de conserver une technique éprouvée plutôt que de prétendre s'adapter aux modes occidentales, car cette réussite est rare.

◆ Man Ray, excellent photographe, est également peintre et, nous apprend Paul Eluard, « dessine pour être aimé ». Parmi tant de voies que peuvent suivre les artistes, il a choisi celle qu'ouvre le génie prophétique, ce qui est bien son droit. Qu'il nous permette seulement de l'assurer que l'apologie du marquis de Sade n'étonne plus personne. Qu'il nous permette même de lui suggérer, timidement, que, dans l'étude de l'œuvre de Pierre Roy, ancêtre de tous les surréalistes, il trouverait le secret de fixer l'image exacte des objets et, en même temps, de leur donner une valeur poétique (galerie de Beaune).

◆ Les éditions Hypérion font paraître un excellent volume sur *Gauguin*. Introduction historique, nourrie des lettres de l'artiste, par John Rewald ; cent soixante très bonnes reproductions (plusieurs en couleur, bonnes) ; le texte des *Notes sur la peinture*, de Gauguin lui-même, une bibliographie. On en tire une vision précise de l'homme et de l'œuvre.

◆ *Mouseion*, organe de l'Office international des musées et de quelques autres organismes archéologiques et artistiques résidant à l'Institut international de coopération intellectuelle, publie, chaque trimestre, un gros volume d'études

sur les sujets de sa compétence et, chaque mois, un fascicule d'informations. Grâce à quoi, peu de choses intéressantes échappent à ses lecteurs qui font commodément le tour du monde des musées. Le dernier fascicule contient un article destiné à couvrir de honte les Français : un répertoire des collections publiques de monnaies conservées en Danemark, Finlande, Norvège et Suède. On voit quel soin est pris de si pauvres collections et l'on compare à notre pays, où des fonds admirables sont abandonnés, dans les musées de province, à la destruction et au vol. Mais, en France, rien ne compte que Paris : monnaies, dessins, objets d'ethnologie ou de préhistoire, venez à Paris ou disparaissez.

◆ Les photographies illustrant un court texte de M. Charles Picard sur *la Sculpture grecque du* v^e^ *siècle* (Alpina) sont si bien choisies et si belles qu'elles s'impriment à jamais dans l'esprit. Comment, après cela, n'être pas injuste pour des livres comme l'importante étude de Georges Gaillard ; *les Débuts de la sculpture romane espagnole* (Hartmann) ? Trois cent cinquante clichés, inédits certes, mais si tristement entassés ! Il n'en faut pas plus pour détourner d'un livre ; l'éditeur devrait se le dire.

◆ *Construction de Paris*, par René Héron de Villefosse (Grasse). Cette histoire des maisons et des palais de Paris n'entend pas être une chronologie. C'est un hymne dédié par un Parisien enthousiaste à la gloire de la Ville où, depuis des siècles, il suit la trace de ses morts. L'auteur abonde en définitions heureuses, en suggestions que l'on voudrait réalisées. Rien ne lui plaît davantage que de rapprocher 1939 et le lointain passé. Qu'il prenne garde : le passé ne bougera plus et 1939 coule si vite...

P. D'E.

LA RÉÉLECTION DE M. ALBERT LEBRUN

La réélection de M. Albert Lebrun à la présidence de la République n'a été, à Versailles, qu'une formalité, tant on était sûr du résultat, voulu simplement, profondément, par le pays tout entier et par la grande majorité du Parlement, par le Gouvernement lui-même, ce qui prouve bien qu'à certaines heures graves, comme celles d'aujourd'hui, la France retrouve son harmonie naturelle, faisant vibrer à l'unisson le peuple et ses dirigeants.

Sans qu'on y ait songé d'avance, après des semaines passées dans une indifférence étrange de tous pour cet événement prochain — le choix d'un nouveau chef de l'État — alors que les candidatures osaient à peine s'affirmer et que l'incertitude la plus complète se prolongeait autour de la course élyséenne, singulièrement vague et confuse, le nom de M. Albert Lebrun était à peine prononcé qu'il ralliait soudain l'immense approbation de la nation et de ses représentants, la sympathie enthousiaste des amis de la France. Cela se passait l'avant-veille du congrès de Versailles et, déjà, la « réélection », phénomène rare, mais spontané, ne faisait plus de doute pour personne...

Une telle certitude, sorte de révélation indiscutable de l'esprit public, suffit à donner tout son sens et toute sa portée au renouvellement, aussi exceptionnel que normal en la circonstance, de la plus haute charge de la République, dans la personne du plus digne et du plus sage de ses Serviteurs.

Aucune campagne électorale, absolument rien d'autre que l'acceptation discrète d'un devoir, sous les instantes démarches des présidents des deux Assemblées et à la demande quasi unanime du Sénat : voilà comment, en quelques jours, pour ne pas dire en quelques heures, M. Albert Lebrun a renoncé au repos mérité qu'il s'était promis et a été, pour la seconde fois, appelé à la magistrature suprême.

Ce choix, inespéré, mais formel, a été si péremptoire, dès qu'il est apparu possible, que les autres candidatures, y compris celles qui venaient de s'affirmer définitives, se sont immédiatement effacées, de façon à ne laisser subsister, dans la compétition, que des ombres symbolisant ce qu'il reste de vieilles rivalités partisanes dans le vieux jeu parlementaire.

M. Albert Lebrun a été ainsi le candidat unique, les partis ou éléments d'opposition se bornant à présenter des noms étiquettes pour leur permettre de se compter dans le scrutin, qu'il s'agisse de M. Marcel Cachin destiné aux communistes, ou de M. Bedouce pour les S.F.I.O. Oserait-on dire que le fils de cultivateurs de Mercy-le-Haut, l'ancien élève de la « laïque » devenu, par son travail acharné, premier de Polytechnique et des Mines, premier du Sénat, premier de la République, sans jamais cesser d'incarner la simplicité, le labeur, le courage, le patriotisme et l'esprit familial du paysan de France, n'était pas assez « peuple », pas assez républicain pour la fine fleur qu'il nous reste du Front populaire, pour M. Léon Blum et ses amis?...

o

Peu importe, d'ailleurs, la comédie politicienne, dérisoire et déplacée quand le drame international domine toutes les préoccupations et exige un effort commun, total, de salut public : l'adhésion immédiate et immense du pays à l'idée de cette candidature unique de M. Albert Lebrun, le retrait des autres, la certitude du résultat, décidé et acquis en quelques heures, tout cela réalisait la démonstration d'unité française nécessaire. Et ni le pays, ni l'étranger ne devaient s'y tromper.

Les cinq cent six voix qui ont réélu, au premier tour, M. Albert Lebrun ont consacré l'unanimité nationale, la minorité dispersée sur les noms fantaisistes s'étant exclue de cette unanimité, sans doute beaucoup plus par manœuvre partisane que par opposition à la personnalité du plus impartial des présidents. On conçoit, en outre, que l'extrémisme révolutionnaire n'ait pas voulu entendre parler d'une élection-symbole qui signifie la stabilité, la continuité dans le redressement, le renouveau de la France, la défense de la paix. Le scrutin de Versailles n'en a eu que plus de signification et d'efficacité.

Et puis, le symbole qu'on recherchait devait finalement s'extérioriser par cette *Marseillaise* entonnée successivement, en fin de séance du Congrès, des deux côtés — majorité et minorité — de l'Assemblée, après la proclamation du scrutin. Tout se termine, en France, par des chansons ou des chants : l'hymne national, servant désormais aux partis pour l'affirmation de leur idéal, n'était-ce point une sorte d'expression de l'harmonie des esprits et des cœurs, laquelle, à défaut d'être avouée dans les formations politiques décadentes, est latente dans le pays, toujours prête à s'exprimer dans l'épreuve et le péril ?...

o

La manifestation d'unanimité nationale, acquise avant même d'être confirmée par la majorité de Versailles, se justifiait doublement, en raison de l'occasion décisive qu'elle offrait d'affirmer sans réserve, en des jours si troublés, la continuité absolue de la politique de salut public, avec les mêmes chefs et les mêmes volontés, en raison de l'impossibilité d'imaginer un élu présidentiel plus nourri de l'expérience et des leçons de l'après-guerre, plus conscient des nécessités et des devoirs de l'heure présente, plus représentatif par sa vie privée et familiale, autant que par son patriotisme, des qualités fondamentales de notre pays.

Lors de la première élection de M. Albert Lebrun à la magistrature suprême, la *Revue de Paris*[1] soulignait ces vertus et ces

1. Livraison du 1er juin 1932.

mérites de ce parfait citoyen, devenu le premier de son pays et « qui doit tout à son labeur, à son application, à sa discipline stricte et libérale ».

Nous notions alors que, comme l'était Poincaré, dont il fut l'ami et dont il fut le collaborateur dans le ministère de 1912, M. Albert Lebrun est Lorrain, vigilant patriote, homme de devoir, homme d'études et de méthode. Comme Poincaré l'était aussi, M. Albert Lebrun est devenu, par l'ascension du peuple aux titres et charges, le représentant d'une bourgeoisie éclairée et faite pour servir de cadre solide à la nation.

Ces marches de l'Est donnent des hommes aux qualités fortes et riches comme leur terroir, à l'esprit vigoureux et souple à la fois comme les collines fières et douces, l'émouvante plaine, les forêts opulentes qui composent l'ondulation de la frontière immuable mais nuancée.

Et si l'on songe à tout ce qu'un village de cette frontière, un pauvre village aux maisons grises et resté cimenté au rude plateau de Briey, mais dont les champs ont été fauchés et amputés par la guerre, pouvait recéler de force blessée, de foi et de douloureuse espérance au lendemain de la défaite, en cette fin d'août 1871 qui vit naître Albert-François Lebrun, à Mercy-le-Haut, on comprend la synthèse de vertus nationales réalisée par celui dont la France vient de faire, pour la deuxième fois, son premier Élu.

L'histoire de cette vie laborieuse et persévérante, dont la grave continuité se confond aujourd'hui avec celle du renouveau français, c'est, en un simple et fidèle raccourci, l'histoire de notre pays qui, à travers les crises inhérentes à toute existence tourmentée et ardente, poursuit un destin noble et droit.

o

Après une aube assombrie par l'Année terrible, cette carrière d'Albert-François Lebrun s'éclaircit, à la manière des champs légers qui se dorent sur le plateau gonflé du fer de Lorraine. La conspiration du maître d'école et du curé fait de l'élève de l'école communale de Mercy-le-Haut celui du lycée de Nancy. Polytechnique et l'École des Mines couronneront

les classes du jeune homme. C'est l'élection au Conseil général, pour le canton d'Audun-le-Roman, qui ouvre au brillant ingénieur les voies de la politique.

Puis M. Albert Lebrun est élu député, en 1900, par les mineurs et les paysans. Il voit se développer la plus belle ère de progrès scientifique et de renaissance française, le règne de l'électricité et du moteur, la naissance de l'aviation, l'Entente cordiale. Il devient ministre et c'est juillet 1911, la canonnière *Panther* mouille à Agadir. Élu sénateur, il deviendra le premier de la Haute Assemblée : il aura vu passer une seconde guerre, mais avec, cette fois, la victoire magnifique auréolant la patrie et rendant aux horizons de l'Est toute leur étendue !...

o

Le premier septennat de M. Albert Lebrun devait être l'un des plus mouvementés du régime, en même temps que l'un des plus caractéristiques du drame de l'après-guerre et du redressement national.

Les crises ministérielles allaient se succéder, parallèlement à celles des finances et de la politique étrangère, pour aboutir à la grande crise sociale de 1936-1938 et à la non moins grande crise extérieure, celle de Brüning à Hitler, en Allemagne, celle des ultimes conférences, celle des réparations et de l'Anschluss, à « Munich » et à la prise de Prague...

Que d'événements mêlés, divers, pénibles ou heureux, déconcertants ou consolants ! La fin tragique du roi Alexandre et de Barthou, la mort de la reine Astrid et du roi George V, l'inoubliable voyage en France du roi Georges VI et de la reine Elisabeth, enfin, la récente et magnifique réception de monsieur et madame Albert Lebrun à Londres, sans parler des affres et des fastes de l'Exposition...

Et le redressement dans l'épreuve, après tant d'alarmes et d'alertes, le redressement dans la reprise du travail, dans l'exaltation de l'Empire !...

En vérité, M. Albert Lebrun méritait, à tant de titres, de présider à cette renaissance, qu'il eût été nettement injuste

de ne pas le maintenir à la place d'honneur. N'avait-il pas été, plus que quiconque, à la peine?

On ne change pas le pilote quand le navire regagne, après une longue et dure traversée, le port où se déploient les assises de la patrie.

Certes, l'ultime « passe » dangereuse n'est pas encore franchie, mais c'est une raison de plus pour garder ce pilote expérimenté et sûr.

Espérons que le second septennat de M. Albert Lebrun sera, pour la France, la récompense pacifique et féconde du premier !

IGNOTUS

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

On pourrait commencer un article sur *Choix des Élues* [1] par ces mots : « M. Giraudoux vient de nous donner une de ces étincelantes féeries, où des êtres, déliés d'entraves et ne pesant rien, se jouent comme des reflets dans un mirage. »

Mais à peine cette phrase écrite on s'apercevrait qu'elle donne une très fausse idée du roman ; les personnages de M. Giraudoux, loin d'être des fantômes créés par l'esprit de littérature, sont des vivants, symboles de milliers de vivants. Effaçons la première phrase et écrivons : « M. Giraudoux a opposé l'une à l'autre, dans un ménage, deux classes d'humains : Pierre, le mari, polytechnicien, ingénieur du pétrole, père de famille modèle, musicien estimé, chef payé en dollars, et Edmée, sa femme, qui chérit mari et enfants, Edmée, subtile et spirituelle en même temps que maîtresse de maison, mais qui n'a pas le sens des valeurs humaines. De sorte que Pierre se demande si cette femme, qu'il a choisie entre toutes pour le compléter, n'est pas son contraire... »

Cependant, il suffit de tourner quelques pages pour s'apercevoir que le génie du livre se moque de ce contraste et ne saurait s'emprisonner dans cette définition. En fin de compte, il pourrait être tout simplement (et il est probablement) le portrait d'une femme, tout le reste étant ornement, accessoire et équilibre. L'article s'écrirait alors d'une troisième façon,

1. Grasset.

qui pourrait être à peu près celle-ci : « Une fille des génies errants de l'air, qui a épousé un fils des hommes, ne sait pas d'abord combien elle est malheureuse de s'être alliée à cette lourde race ; elle aime son mari et ses deux enfants ; elle aime même ses tâches domestiques ; le soir, quand tous les siens sont déjà couchés, elle range sa maison avec une vigueur surnaturelle. Elle peut se croire comblée. C'est un soir où elle se juge parfaitement heureuse et où l'on célèbre à table sa fête qu'une angoisse l'étreint et que deux larmes se forment dans ses yeux. Presque sans y penser, elle va s'évader, revenir à sa vraie nature, et commencer une vie errante et détachée, qui la ramènera enfin à son foyer. »

Voilà, direz-vous, trois versions entre lesquelles il faudrait pourtant choisir. Mais pourquoi choisir ? Les inventions de M. Giraudoux sont comme des écharpes qui s'éclairent et des nuages qui changent de forme. L'incertitude où nous sommes du sujet, c'est-à-dire d'une formule découpée dans ces visions pleines de grâce, est le caractère même du livre. Suivons donc la libre rêverie de l'auteur et essayons d'en donner une idée.

Il est bien vrai qu'au début on voit, dans sa maison de Los Angeles, une jeune femme, Edmée, qui est tout contraste avec son mari Pierre et qui, néanmoins, l'aime fidèlement. Comment pourrait-elle le tromper ? Elle n'est pas de la terre. Cette étrangeté lui confère une innocence qu'elle porte dans les situations les plus scabreuses. Elle prend bien volontiers sur ses genoux la tête du peintre Frank Warrin, tête plaisante et légère, et qu'elle n'imagine pas du tout suivie d'un corps. Elle a une parenté avec les êtres légers et une préférence pour eux. Non pas légers de conduite. « Il s'agissait de leur poids, de leur densité. Ils ne pesaient pas sur la vie. Ils avaient, dans leur corps ou leur âme, cette poche d'air qui permet aux oiseaux de voler. Ils n'étaient pas tous forcément, comme Frank, faciles et bohèmes ; certains avaient une occupation, un métier, une foi, mais ils n'en étaient pas moins légers, à cause de cette moindre densité qui les douait d'aisance, de gaîté, d'humour... Comme elle aimait attendre les hommes, rester avec eux, elle les aimait inexacts, oisifs. Comme toute obligation la blessait, elle aimait les hommes changeants.

Elle fuyait toute discussion, qu'elle fût ménagère, didactique ou religieuse. Par une contradiction qui remplissait Pierre de fureur, cette femme lettrée détestait tout débat littéraire... Cette femme, qui était la musique même, une fois son piano fermé, ne répondait qu'à regret à ceux qui parlaient musique. » Son mari aime les commentaires copieux, exacts, intéressants, et qui sont eux-mêmes des points de départs. Elle ne pense plus à ce qu'elle a fait et s'endort.

Un beau jour, elle s'évade. Elle le fait sans presque y penser. Elle est allée le matin avec sa fille Claudie, au parc Washington. Claudie est de la race de sa mère. Mais on dirait qu'elles se sont partagé l'univers. Edmée a pris le ciel, la lumière, le vent et le nuage ; Claudie a poussé en profondeur jusqu'à l'instinct, inexplicable et infaillible. C'est elle qui sans hésiter a désigné ce petit parc solitaire où elles ne vont jamais. Elles s'y trouvent si bien qu'elles y déjeunent, y passent l'après-midi. Le soir, elles vont coucher à l'hôtel. Cette fugue est assez mal accueillie par l'homme exact et de grand poids qu'est le mari. Mais l'élan est donné et bientôt c'est Pierre lui-même qui engage sa femme à accepter l'invitation des richissimes Seeds. Edmée part avec sa fille et ses robes les plus éclatantes. Elle sait qu'elle ne reviendra pas.

Toute cette première partie du roman est en somme suivie et même logique, de la logique propre à M. Giraudoux, fantasque et brusque comme le vol d'un criquet. Mais maintenant l'auteur a, si j'ose dire, la bride sur le cou. Il est libre d'imaginer la vie nouvelle d'Edmée comme il lui plaira. Que va-t-il faire d'elle ?

Il va d'abord assurer son indépendance en lui donnant un poste de conseillère de la vraisemblance à Hollywood. Ce n'est pas un emploi superflu. Elle le remplit selon le gré de M. Giraudoux, et d'une façon que l'on n'a plus revue. De ce jour « cette alliance entre la puérilité et le bibelot qui était la spécialité et l'horreur de Hollywood avait enfin cédé. Edmée croyait aux sentiments et pas à la couleur locale, à Roméo et pas au balcon, à Desdémone et pas au mouchoir, à Judith et pas à la tête d'Holopherne portée par les cheveux, pleurant et dégouttant son sang... Elle avait lancé la mode d'un univers infiniment moins voyant et moins insistant

que l'univers admis jusqu'à ce jour. Elle haïssait l'effort, qu'il fût la prétention chez les hommes, ou le pittoresque dans la nature. » Cette simplicité, cette ingénuité avaient eu un immense succès. Il est bien dommage que cette mode n'ait pas duré. Edmée y a du moins ramassé une fortune suffisante.

Le tableau que fait M. Giraudoux de cette fille et de cette mère entièrement dévouée à la royauté de sa fille est charmant. Mais, dans cette vie parfaitement heureuse, la même angoisse qu'au début du livre traverse le cœur d'Edmée. Nous en sommes nous-mêmes inquiets. Aucun désordre physique, assurément. Mais une crise morale se prépare. C'est un réveil du corps endormi et de l'âme distraite d'Edmée, une invite des arbres et du ciel, un rendez-vous de la rivière, un appel du vent. Tout embellit, et Claudie comme le reste. Mais Edmée sent qu'elle en est séparée, comme si elle l'avait jusqu'ici portée en elle, et qu'elle la mît au monde une seconde fois. Brusquement, les deux femmes quittent Hollywood et vont habiter San Francisco. Trois années passent.

Au cours de la troisième année, elles retrouvent Frank Warrin, le peintre dont Edmée acceptait si naturellement la tête sur ses genoux. Il se passe alors une aventure très subtilement racontée, mais dont le sens profond reste assez mystérieux. Quand elle était petite fille, Claudie, au mépris des lois les plus sacrées de la psychanalyse, adorait sa mère et détestait son père. A moins que cette aversion apparente ne fût de la jalousie et un amour changé en tracasserie. Quoi qu'il en soit, elle interrompait, en survenant perfidement, les caresses de ses parents. Mieux encore ; entremetteuse inconsciente, elle amenait à sa mère, terrifiée et gênée, des amoureux dont elle favorisait les entretiens. C'est ce qu'elle avait fait jadis pour Frank. Et encore maintenant, c'est elle qui le conduit à sa mère.

Mais les temps sont changés, et elle est grande. Aussi le scénario devient-il beaucoup plus compliqué. Je laisse M. Giraudoux expliquer lui-même cette subtile aventure : « Quand elle avait vu Frank entrer au bras de Claudie, Edmée avait pensé au contraire que Claudie l'avait trouvé pour soi. Cet homme que Claudie avait ramené à sa mère, elle l'accaparait pour elle-même, elle montait à cheval avec lui, elle

nageait avec lui, elle devenait cuisinière pour lui. Au-dessous de cette loi supérieure qui avait dicté que Frank était là pour Edmée, Frank et Claudie ne se quittaient plus. Une loi non écrite, implacable, décrétait silencieusement, dès l'aurore, que Frank toute sa vie n'avait aimé qu'Edmée, mais c'était Frank et Claudie qui s'embrassaient. » — En d'autres termes, sur le plan de l'absolu et des destinées éternelles, Frank aime la mère ; mais dans le domaine des réalités futiles et des contingences, c'est la fille qui est chargée de donner un corps à cet amour. C'est un très joli sujet. Tout le monde conviendra que seul M. Giraudoux pouvait le traiter.

Claudie cesse d'être une divinité sauvage pour devenir une écolière appliquée, qui soigne ses robes et lave sa personne. Mais Edmée, en même temps, s'amollit de maturité et, un jour, elle devient la maîtresse de Frank. De ce jour, Claudie la déteste. Les pages où est peinte cette haine sourde seront sans doute celles qui paraîtront les plus saisissantes à beaucoup de lecteurs, et elles sont d'une force singulière. Enfin, dans des circonstances dramatiques, Edmée quitte sa fille et s'en va vivre seule.

Elle tombe assez bas, jusqu'à la fumerie et à la chambre d'hôtel. C'est son fils, Jacques, qui la retrouve et la vient chercher. Jacques est tout le portrait de son père : exact, studieux, avec un bel avenir et incapable de rien comprendre aux femmes. Sa démarche, qui nous touche d'abord, est assez intéressée. Il s'est fiancé et il voudrait récupérer sa mère. Il semble qu'elle n'ait qu'à le suivre. Il semble dire : « O mère, depuis que tu n'as plus Claudie, ta vie est une solitude. Quitte ton malheur. Viens. » Mais le message réel qu'il apporte est tout différent. M. Giraudoux le transcrit ainsi : « O mère, nous savons que le sacrifice de ta fille t'a ouvert ce domaine que tu cherchais en nous quittant. Quitte ton bonheur. Viens. »

Cette petite phrase éclaire tout le livre d'une lumière assez imprévue. Ainsi Edmée a quitté sa maison, poussée par une force irrésistible, à la recherche d'elle-même. Et pour se trouver, il a fallu qu'elle quitte aussi sa fille. M. Giraudoux a écrit une variante de *Maison de Poupée*, mais une variante à la seconde puissance, avec deux séparations. Ainsi libérée de tout, elle s'en va vivre dans la solitude, comme gardienne

d'une maison dont l'occupante ne reviendra jamais. Là, parfaitement seule, elle peut enfin découvrir sa vérité profonde. C'est sa dernière métamorphose. Et cette vérité profonde, c'est qu'elle commence à ressembler au mari qu'elle a quitté pour être elle-même. Il est temps d'aller le rejoindre. La même force irrésistible qui l'avait emportée la ramène. Elle revient donc, après quinze ans, au foyer. Mais, abandonnée par elle, Pierre, s'il a fait une carrière brillante, a perdu toute vie intérieure. Dans un ménage inégal, il faut que l'être le plus noble se consacre de toutes ses forces à l'être le plus moyen. Il ne faut désespérer personne. Sur ce blâme discret à la fugue d'Edmée, le livre s'achève, d'une façon un peu incertaine, mais non sans nous laisser entrevoir que la génération suivante recommencera la même aventure.

□

Le général Gouraud a publié sur ses campagnes de jeune officier en Afrique un livre de souvenirs, dont la lecture est passionnante [1]. Il est parti pour le Soudan en 1894. Il avait alors vingt-six ans. « J'étais, dit-il, très vif dans ma jeunesse. » Cela se voit assez. Il l'est d'ailleurs resté. Je l'ai vu, en 1921, après l'éreintante montée à cheval depuis Eden jusqu'aux cèdres du Liban, arrivé au but, voir encore devant soi une petite crête jaune, ne pas supporter cet obstacle, et partir au galop pour l'escalader.

Il arriva sur le Niger, qui ne différait pas beaucoup de ce que j'ai connu dix-sept ans plus tard. Le tableau qu'en fait le général Gouraud est saisissant. On revoit cette brousse avec ses grands arbres si clairs avant l'hivernage, ses découverts, ses vols de tourterelles et de merles métalliques, ses cases en torchis couvertes de paille, son Niger, aux rives rouges et noires, qui ressemble à une Loire immense, et les femmes frileuses qui vont le matin à la rivière, le boubou remonté entre les dents. Je me souviens qu'en 1911 on voyait encore, sur le plateau de Seguiri, le poste créé par Gallieni et sa vaste enceinte de briques. Mais le poste de Kouroussa devenait déjà une ville ; je veux dire que les rues étaient piquetées sur

1. Au Soudan, éditions Pierre Tisné.

le sol, avec une pierre à leur angle. Aujourd'hui, le pays est parcouru par des routes, et ces routes par des automobiles. Le général Gouraud reconnaîtrait-il le théâtre de ses premières campagnes? Il fait du moins connaître à ceux qui le lisent ce paysage qu'on ne reverra plus. Il donne en même temps l'état du pays, et il résume l'œuvre de ses prédécesseurs, dans des récits excellents, d'un style lumineux et simple, un vrai style de *Commentaires*, celui auquel Montaigne pensait quand il demandait que le tour dont on écrit ne fût pas pédantesque, ni fratesque, mais plutôt soldatesque.

En 1894, la soumission ne faisait que commencer. Cette brousse soudanaise était occupée par de grands sultanats, États d'Ahmadou dans le nord, États de Samory dans le sud. Le rôle de la France a été de purger le pays de ces ravageurs puissants et bien armés, qui l'avaient férocement dépeuplé. C'est à ces combats que nous assistons tout le long du volume, jusqu'à ce qu'il culmine, pour ainsi dire, par l'extraordinaire fait d'armes qui nous livre Samory.

Le lieutenant Gouraud fut d'abord envoyé dans le cercle de Kita, qui est encore dans le domaine du Sénégal, puis dans celui de Bammako, qui est déjà sur le Niger. En avril 1895, il est à Segou. Enfin, en juin, il est envoyé à Tombouctou. C'est là qu'il livre son premier combat à des pillards touareg qui infestaient les environs de la ville. Il partit avec quinze tirailleurs, qu'il répartit en groupes de trois hommes, zigzaguant lui-même à cheval d'un groupe à l'autre pour maintenir la liaison. La brousse est formée de gros buissons épineux. Les tirailleurs vont atteindre une dune qui est le point de direction commun, quand des coups de fusil éclatent sur la droite. « Je me précipite au galop. Je dépasse trois ou quatre tirailleurs et j'aperçois en même temps une vingtaine d'hommes qui courent, tenant d'une main deux lances sur l'épaule, agitant leur sabre de l'autre et poussant le cri de guerre touareg... Je fonce sur eux au galop pour les arrêter. Ils se groupent pour me faire tête derrière un gros buisson, je leur tire trois coups de revolver. A ce moment, mon cheval se cabre, mon casque accroche un épineux et tombe. Le soleil est très vif, je saute à terre pour le ramasser. Profitant du moment, un touareg sort de derrière le buisson et me jette

sa lance. Je tire sur l'homme un coup de revolver qui le fait chanceler. Il disparaît. « Sa lance a effleuré l'épaule », me dit Ahmadou, qui vient voir si ma veste n'est pas coupée. Pendant ce temps-là, les coups de feu roulent ; les tirailleurs arrivent. » Tout est de ce ton, merveilleusement net et vivant. Charger seul vingt adversaires ; avec quinze tirailleurs mettre en fuite cent ennemis, c'est un début qui promettait.

Tout le monde connaît l'exploit du 29 septembre 1898. Kong et Sikasso avaient été pris. Samory avait dû se rejeter au sud dans la forêt. Il avait avec lui quatre mille Sofas ayant des fusils à tir rapide, huit mille diversement armés et deux mille cavaliers. Il traînait avec lui cent vingt mille hommes, femmes, enfants, captifs, dont huit mille avec des fusils à pierre. Son convoi était de six mille bœufs et quinze à vingt mille têtes d'autre bétail. Tout cela s'avançait à travers les chemins impénétrables de la forêt, semant la route de cadavres. Samory ne se gardait même pas sur ses arrières, se fiant à ces corps en putréfaction pour arrêter toute poursuite.

La marche fut atroce. Ici il faut laisser parler le vainqueur : « Le sentier court généralement à flanc de coteau, coupé de troncs d'arbres gigantesques couchés en travers. L'escalade d'un arbre de deux mètres de diamètre, dont le tronc est lisse et glissant par l'effet de la pluie, demande parfois une heure pour la petite colonne. » On avance ainsi entre deux murs de lianes, dans la boue. « Et quelle boue ! Car, partout, des cadavres. Je ne dis pas des squelettes, je dis des cadavres, à tous les degrés de la putréfaction. La faim, les fatigues ont fait leur œuvre dans la foule qui suit l'almamy. Dans les fonds surtout, au bas d'une côte trop raide, les malheureux se sont arrêtés pour mourir. L'air ne circule pas sous ces voûtes épaisses. La pluie, qui tombe toujours, entraîne sur les pentes des flaques verdâtres et grouillantes, qu'on ne peut pas toujours enjamber. Parfois, du bout de ma canne, je chasse des vers collés à mes jambières. »

Un Sofa déserteur avertit enfin la colonne du voisinage de Samory. Gouraud avait cinq sections, soit deux cent douze tirailleurs ; l'une alla interdire les débouchés du camp ; une autre forma la réserve et une garda le convoi. Restaient deux sections, qui reçurent l'ordre de marcher, sans tirer,

sur la case de l'almamy. Ces cent hommes, traversant rapidement cette foule immense, arrivent sur Samory, qui lisait le Coran. Il voit les chéchias, il s'enfuit, fait des crochets et, voyant un sergent blanc, se laisse enfin tomber, épuisé. On lui met le revolver sur la tempe et, sous la menace, il ordonne à ses hommes de déposer les armes. Pas un coup de fusil n'a été tiré.

□

M. Camille Mauclair a écrit dans sa jeunesse un très beau roman, *le Soleil des morts*, qui est la plus brillante peinture du Paris de 1890. Il nous donne aujourd'hui le dernier volume d'un cycle qu'il a consacré à la Méditerranée. Le titre, *De Jérusalem à Istanbul*, marque assez l'itinéraire [1]. L'intérêt de tels voyages se renouvelle avec chaque écrivain. Tous les lecteurs savent à peu près quel est l'aspect de Jérusalem, de Beyrouth, des falaises sinistres des Dardanelles ou de Constantinople, révélée dans la brume rose du matin. Mais ils sont curieux de savoir si l'auteur confirmera ce qu'ils croient savoir, s'il a reçu la même impression que ses devanciers, ce qui l'a ému. Ceux qui sont allés aux Lieux Saints notent les changements survenus depuis leur temps. Pour notre part, je crois démêler que les femmes de Bethléem ne portent plus ce hennin à deux cornes qui avait encore surpris M. Bertrand. Et si j'en juge par la description enthousiaste de M. Mauclair, Beyrouth, qui avait encore l'air d'un village en 1921, a bien changé aujourd'hui.

Par contre, certains paysages sont restés si immuables que cette immobilité est émouvante. On assure ses souvenirs en les comparant aux notes que M. Mauclair a visiblement prises sur place.

Comme à beaucoup de voyageurs, Jérusalem lui a fait une assez médiocre impression. Je crois que l'effet change, quand on visite la Syrie d'abord, puis la côte phénicienne, la Galilée, le Hauran, et qu'on achève enfin la route sur les plateaux déserts, mais non sans caractère, par la ville grise et brune, tourmentée, mais non pas sans grandeur. Il me semble

1. Grasset.

que dans ce voyage en Asie antérieure, d'une si prodigieuse diversité, les endroits que l'on visite valent l'un par l'autre et grandissent en s'opposant. Le rude hiver a empêché M. Mauclair de pousser dans le désert jusqu'à Baalbek et Palmyre. Il aurait vu à Baalbek des marbres énormes et dorés par le temps, à Palmyre des arcades d'une légèreté miraculeuse, sous le ciel désert, reflétées dans les mares qu'irise le gypse. Il a dédaigné Palmyre, qui est une montagne entière où les ruines se superposent. Et il n'a goûté qu'à demi Constantinople. Au vrai, il est déjà un peu hors de son domaine, qui est la beauté telle que les artistes d'Occident l'ont vue. Nourri de l'histoire et des musées latins, M. Mauclair retrouve avec une joie évidente les Croisés, les chevaliers de Rhodes et jusqu'aux Italiens. Le tableau qu'il fait des compagnons du grand-prieur Villiers de l'Isle-Adam est idéalisé jusqu'à la tendresse.

Que l'on n'imagine pas cependant un homme de l'Ouest qui, comme Barrès, regrette, sous le ciel égéen, sa colline natale. Au contraire, M. Camille Mauclair a, à chaque moment, une notion très fine et très sensible de l'Orient. Ni la culture latine, ni la grâce hellénique ne s'y opposent. Ce qui serait plutôt caractéristique de l'esprit de M. Mauclair, c'est un mélange et une fusion de tout cela. Devant le décor de l'Évangile, il revoit toute la peinture italienne du xve siècle et, à Cana, la toile de Véronèse. Une délicate inscription grecque, au bord du lac de Génézareth, lui fait dire : « Cette épitaphe digne de l'anthologie est ici, au pays du Christ, un rappel doux et mélancolique de grâces que je n'ai point oubliées. » Peut-être aime-t-il mieux cette fleur païenne, parce qu'elle a fleuri dans une aube chrétienne. Il imagine que les chevaliers chrétiens et les guerriers de Saladin finirent par se comprendre et que ce fut la fin des Croisades. Sur le champ de bataille le plus farouche de la Palestine, il a cru voir ensemble les bruns franciscains agenouillés dans l'église d'Assise et les blancs fellahs prosternés au bord du Nil. « Et il m'a semblé, dit-il, assister dans l'air fluide et le mirage du lac à je ne sais quelle Réconciliation indicible. »

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE PARIS

Souvenir des Ballets russes. — M. L. Metman et M. Serge Lifar, avec l'aide des collaborateurs du *Musée des Arts Décoratifs*, ont organisé une sorte de rétrospective des Ballets Russes, à la mémoire de Serge de Diaghilew, leur importateur, et qui en fut l'âme jusqu'à sa mort, survenue à Venise.

Pareille exposition ne saurait à la vérité faire revivre la splendeur et l'art incomparable de ces premiers ballets, qui exercèrent une si vive influence à Paris non seulement sur la danse, mais encore sur tout ce qui avait un rapport quelconque avec *l'Art*.

Des amis de Pétersbourg avaient donné à Diaghilew un mot qu'il me remit en m'invitant à déjeuner au restaurant qui se trouve à l'angle de la rue La Fayette et du boulevard Haussmann, derrière l'Opéra. Les répétitions du premier spectacle venaient de commencer avec le mois de mai et c'est à l'une d'elles que voulait me faire assister celui qui avait assumé la lourde initiative d'amener en France si nombreuse compagnie.

Après le repas, nous nous rendîmes au Châtelet. Des courants d'air traversaient la salle obscure, rouge et sombre, trouée du feu de quelques ampoules électriques piquées sur un réflecteur de zinc. Sans portants, ni décors, la scène était ouverte à tous vents. Un air, joué au piano sur « le plateau », était accompagné par des coups de marteaux. Des peintres, devinés dans les demi-ténèbres de cette salle, qui, du proscé-

nium, paraissait petite, promenaient sur les parties non tendues des cloisons de lourds pinceaux trempés dans une couleur préparée à l'essence de térébenthine.

Au delà de la rampe, devant l'envers des décors, une foule géométriquement disposée s'agitait en cadence, silencieuse et légère, comme si le maître de ballet s'évertuait à régler des mouvements stratégiques dans un peuple d'oiseaux.

Le dos à la salle, mince, les cheveux déjà rares, serré dans un veston de tussor, malgré le froid qu'il ne paraissait pas ressentir, une main sur la hanche, l'autre lancée à droite ou à gauche, pour happer l'un des personnages sautants, Fokine comptait et commandait. Les jambes ployées, il faisait mouvoir les troupes rassemblées, femmes en robes longues ou en tutus de travail, épaules et bras nus, garçons en veston anglais ou manches de chemise, la taille serrée, et qui avançaient et reculaient, les bras tendus dressés au-dessus de la tête, ou bien se tenant par les épaules, esquissant avec agilité et un involontaire sourire aux lèvres, ces figures de ballet qui nous paraissent naturelles ou harmonieuses lorsqu'elles sont accompagnées de brillants oripeaux. Si peu éclairées, si peu travesties, elles prenaient une apparence d'exercice ouvrier. Ni le fracas des cymbales, ni la voix des violons, soupirant avec des accents de gorge ces déclarations qui font trembler de plaisir les jambes moulées dans les maillots, ne les soutenaient et nous ne percevions plus que l'effort dépouillé de la grâce.

Les troupes des théâtres impériaux de Pétersbourg et de Moscou, qui n'avaient encore jamais dansé de compagnie, répétaient les ballets de la « Saison Russe », dont on commençait à parler.

— Il faut faire du Châtelet un théâtre élégant, me dit Diaghilew, en montrant la salle, où l'on aménageait les baignoires, où l'on vissait des ampoules électriques, où les tapissiers tendaient de velours les colonnettes et les balcons.

— Un, deux, trois, quatre ! comptait en russe le maître de ballet, par-dessus la résonance des marteaux, tandis que le pianiste poursuivait ses variations.

Et dans le décor nu, aride, avec ses charpentes, ses toiles grises, les danseuses de Degas, en tutu réséda, mandarine ou

rose, levaient mécaniquement leurs jambes agiles, suivies ou soutenues par les danseurs aussi souples qu'elles, mais musclés.

Au premier plan, chaussé de souliers de chevreau, en culotte boutonnée au-dessus de la cheville sur des bas de soie chair, allant et venant avec désinvolture, mais comme soutenu par une armature d'acier, ne paraissant pas s'apercevoir qu'on admirait ses prouesses, un homme bondissait parfois, tournait sur lui-même, retombait sur un pied, repartait, les jambes lancées tantôt en arrière, tantôt en avant, l'air d'être suspendu par un fil : c'était une gloire de Pétersbourg, déjà : Nijinsky, que les organisateurs appelaient *le nouveau Vestris*.

M. Albert Carré était venu le prier de paraître à un gala qu'on devait donner à l'Opéra-Comique. Le Russe ignorant, ou presque, le français, il fallait traduire les remerciements du directeur de notre seconde scène lyrique, que le danseur écoutait avec un sourire olympien. Après un léger effort de mémoire : « Avec grand plaisir », répondit-il. Et il repartit, traversant en deux bonds le théâtre, pour retomber, les bras en avant, comme un nageur.

Une de ses camarades, qui parlait français, elle, mademoiselle Karsavina, une étoile aux cheveux noirs, l'air d'une madone de Murillo plus que d'une ballerine des bords de la Néva, mademoiselle Karsavina le suivait des yeux :

— Il est toujours *plastique*, me dit-elle, avec admiration.

Et, invinciblement entraînée à son tour, elle s'élança de la chaise où elle s'était assise, rejoignit le danseur, l'entoura en virant sur ses pointes, se laissa enlever, repliée en l'air, au-dessus de lui, comme un cygne qui rame. Toutes notions d'équilibre et de pensanteur semblaient abolies et nous imaginions que tous ceux qui s'étaient interrompus dans leur travail pour les regarder se sentaient soudain susceptibles de les imiter.

Le maître de ballet de l'Opéra et ses deux premiers danseurs arrivèrent « pour faire connaissance avec leurs camarades *de la nation amie et alliée* ». Les présentations faites, Nijinsky se remit à oublier qu'il n'était pas seul, qu'il n'y avait pas d'orchestre, pas de décor, pas de public, et pirouetta, plus léger qu'une fleur de cotonnier sur un souffle de mai, tandis

que, dans l'attitude des deux philosophes, de l'*Orgie romaine* de Thomas Couture, les danseurs français contemplaient *le nouveau Vestris*.

Nous devinions chez les acteurs de ce ballet un désir de se surpasser, une sorte de fièvre de conquête. Ces âmes naïves, habituées aux lueurs des rampes, se persuadaient, peut-être plus que de raison, de l'importance qu'elles pouvaient prendre dans l'immense Paris qui viendrait les applaudir. Ils n'imaginaient point possible d'avoir été amenés de si loin, en si grand nombre, sans vaincre. C'était comme une armée, ce corps de ballet qui, avec des *fouettés*, des *balancés*, des ronds de bras, des grâces souriantes, s'apprêtait à nous conquérir. Et dans cette demi-ombre, ce branle-bas de l'aménagement et des répétitions, il était touchant de voir, travaillant de midi à minuit, pour improviser un spectacle de quelques heures, la peine que prenait une troupe si nombreuse, qui parlait une langue rauque à laquelle nous ne comprenions rien, mais qui employait des mots de métier français, et portait des tutus et des chaussons qui, depuis Pierre Ier ou Catherine la Grande, venaient de France, — de Paris.

« La guerre des vitraux » a Notre-Dame. — J'ai lu dans *Beaux-Arts*, — l'hebdomadaire dont il semble que ne puissent se passer ceux qui ne se nourrissent pas exclusivement de politique, — des controverses si furieuses, au sujet des vitraux nouvellement placés à Notre-Dame de Paris, que j'ai tenu, par ce matin gris de début d'avril, à m'y rendre, afin de juger du « massacre » et des divergences d'opinion que montraient deux camps, peu marqués pour jamais conclure une trêve.

Je m'attendais plus à la déception, je l'avoue, qu'à l'enthousiasme. Un sentiment de crainte bien légitime nous anime toujours, lorsqu'il s'agit de toucher à un monument aussi vénérable que celui auquel une *parure* nouvelle vient d'être offerte. Dès le premier instant, j'ai compris que le souci de l'esthétique seule n'était malheureusement pas en jeu dans les jugements portés contre cette innovation. Loin de me paraître mériter les blâmes qui l'accueillirent, il me devint

impossible d'admettre que ce qui subsiste encore de vitres grises à l'étage inférieur ne fût pas remplacé par des vitraux du caractère et de la matière de ceux qui viennent d'être placés.

Qui peut affirmer que la qualité des vitraux critiqués si violemment vaudra celle des verrières de Chartres, par exemple ? Il faudrait pouvoir durer quelques centaines d'années, ce qui ne serait probablement pas souhaitable, et le mieux est bien certainement de s'en remettre, pour soi-même, aux décisions de Dieu. Mais dire que ce soit une offense pour Lui que des artistes contemporains aient voulu modifier l'atmosphère de la cathédrale de Paris en remplaçant les vitres uniformes et grises placées par Viollet-le-Duc, ce serait parler contre ma pensée.

Mais commençons par aborder la question de savoir si, plusieurs centaines d'années après qu'un édifice religieux ait été édifié, c'est un crime d'oser y introduire des éléments nouveaux ?

Ne serait-ce pas condamner une ville aussi ancienne que Paris à n'être qu'un amas de ruines ou alors à s'immobiliser dans un aspect invariable que condamne le fait même de vivre. Aucune génération précédente ne le concevait ainsi. Notre-Dame elle-même — il suffit d'aller regarder, au Louvre, la toile du *Sacre de l'empereur Napoléon*, par David, pour s'en convaincre — Notre-Dame elle-même avait reçu, au XVIIIe siècle, une décoration qui donnait au chœur l'apparence que prenaient alors les églises nouvelles, avec pilastres et corniches, le style enfin des trois grands architectes de la seconde moitié du XVIIIe siècle : Gabriel, Antoine et Louis. C'est M. Viollet-le-Duc qui, pour *réparer* la cathédrale, voulut la dépouiller indifféremment de tout ce que la succession des siècles lui avait laissé de disparate, peut-être, mais que la patine du temps accommodait bientôt et qui, en tous cas, marquait les étapes de l'existence d'un tel monument dans une ville telle que Paris.

Aucune église ne saurait être le musée d'un temps. Elle peut, si l'on veut, devenir *une sorte de musée*, mais précisément, en raison de tout ce que les générations lui ont apporté généreusement de chefs-d'œuvre et qu'elle a gardés avec jalousie,

avec héroïsme même, car il faut beaucoup de courage, on s'en aperçoit aux récriminations que les vitraux nouveaux ont déchaînées, il faut beaucoup de courage, infiniment de sagesse, pour consentir à l'évolution du temps et permettre aux édifices ce que l'on accorde si aisément aux femmes : le droit de céder à des conceptions nouvelles.

Que demander à des vitraux? Offrir dans la nudité de la pierre, dans les ténèbres des voûtes, au delà des autels plongés dans la pénombre, au sommet des nefs, des ouvertures qui ne laissent apercevoir ni le nuage, ni la feuille nouvelle, ni l'oiseau, et qui soient à la gloire de Dieu et de ses élus. Dans l'orbe des ouvertures aménagées pour laisser passer la clarté, les vitraux deviennent l'équivalent de ce que sont les tapis d'Orient sur la terre battue, sur les dallages ou les planchers. Un rêve immobile quant aux lignes, mais varié à l'infini, et un joyeux rassemblement de couleurs susceptible de créer pour les yeux, avec le concours des rayons du soleil, ce que les sonorités de l'orgue font pour l'ouïe : l'idée d'un monde surnaturel présent.

Les nouveaux vitraux de Notre-Dame ne créent point, si j'ose le dire, le *charivari* que faisaient redouter certains critiques. Ils ont leur somptuosité, leur harmonie ; ils évoquent aussi bien la couronne des élus que les flammes éternelles. Je dois même insister pour affirmer que, m'attendant à un tel crime de lèse-majesté, je les ai trouvés tels que j'aurais voulu les voir. Il est à penser que, dans les deux camps, des querelles, auxquelles je suis bien étranger et que je veux dédaigner, aveuglent certains, dont j'ignore le nom. Mais des vitraux ne doivent pas être semblables aux verres dépolis que l'on place dans certains lieux pour dissimuler la vue de cours abjectes.

Les vitraux doivent allumer — dirai-je incendier? — les cœurs et les âmes. Ceux de Notre-Dame n'incendient point. Mais si la qualité en est exactement ce qu'on dit, il est probable que, bien plus que les mises au point « grammaticales » de Viollet-le-Duc, ce sont ces vitraux que l'on viendra quelque jour admirer — ces vitraux auxquels S. E. Monseigneur le cardinal Verdier, en sa grande sagesse, a donné droit de cité, qualité ès cathédrales, après avoir — pour montrer

toute la grâce de son esprit de conciliation — indiqué quelques adoucissements, dont je ne vois même pas, humblement, pour ce que j'en peux dire, où les situer.

Ce que nous attendons maintenant, ce n'est pas *l'enlèvement* de ces verrières, mais leur *achèvement*, car leur voisinage empêche que l'on puisse supporter encore ces hexagones, ces quadrilatères, ces triangles de verre terne qu' « animent » de loin en loin un fragment géométrique, de verre améthyste, bleu ou écarlate, économiquement imbriqué dans ces jours de *souffrance*, parcimonie peu en rapport avec l'ampleur et la décoration de la cathédrale de Paris.

Fragilité des pellicules de cinéma. — Combien de gens se réjouissent à l'idée que le voyage de monsieur et madame Albert Lebrun a été filmé en Angleterre, comme le fut celui du roi George VI et de la reine Élizabeth à Paris — et que l'on pourra montrer un jour à leurs arrière-petits enfants ces fêtes mémorables, et bien d'autres, plus surprenantes encore !

Ils se trompent : leurs petits enfants ne les verront pas.

Nous nous flattions que notre temps serait connu dans ses moindres détails, — longtemps après nous, — grâce au cinéma. Quelle nécessité d'écrire l'histoire, pensent nos contemporains, quelle utilité de prendre tant de notes, comme s'y astreignirent tant de prédécesseurs à des époques éloignées ? Le cinéma n'est-il pas là pour tout montrer, tout garder, les gens, les choses, la manière d'être et la parole même, grâce aux progrès de la technique.

Eh bien ! non, notre temps ne sera qu'un trou dans la succession des siècles. Après dix ans, les pellicules des films se dessèchent, se recroquevillent, il devient impossible de les faire repasser devant la lentille, elles s'effritent et tombent en poussière.

Pour les conserver, avant qu'elles en arrivent à ce point, il est nécessaire de procéder à de nouveaux tirages. Le prix en empêche le renouvellement dans la proportion où il devrait être exécuté. C'est donc une part considérable de cette *actualité*,

aujourd'hui si promptement répandue à travers le monde, qui doit tomber dans l'oubli.

Mais il reste les journaux, direz-vous?

Hélas ! le progrès permet d'alimenter en papier des quantités invraisemblables de quotidiens, mais fabriqué de pâtes dans lesquelles n'entrent plus qu'une infime quantité de ce qui assurait en partie sa durée, il jaunit, s'effrite et bientôt ne peut plus être lu.

Ne nous flattons point trop de notre science, ne nous berçons pas inutilement de l'espérance de durer à travers les siècles, avec toutes les nuances de notre intelligence et de nos réussites. Le temps est là pour détruire, avec beaucoup plus de facilité que naguère, tout ce que nous entreprenons. Si les moines des premiers siècles n'avaient point passé la plus grande partie de leur existence à recopier sur *parchemin* les grands auteurs de l'antiquité, une partie, sinon le tout, serait déjà tombée à l'oubli.

Et songeons que nos constructions les plus gigantesques, les plus élevées, les plus surprenantes sont faites de tels matériaux qu'elles ne peuvent même plus réussir de belles ruines, comme le moindre aqueduc d'Italie, aux briques étroitement imbriquées et dont il suffit d'un ou deux arceaux espacés au loin dans la campagne romaine pour lui assurer tant de noble grandeur dans la sérénité de ce qui dure.

***

Noyés. — Je me souviens d'avoir franchi, étant très jeune, le seuil de la Morgue. Elle était alors située sur le terre-plein qui se trouve derrière l'abside environnée d'arbres de Notre-Dame de Paris. C'était une sorte de bâtisse sans étage. Il fallait gravir de trois à cinq marches et l'on pénétrait dans une sorte de salle coupée dans sa largeur par une rampe de fer, le long de laquelle défilait le public devant quelques grandes cages vitrées dans lesquelles étaient étendus, sur une dalle inclinée, les noyés ou les individus ayant trouvé la mort dans un accident et non identifiés.

Le jour de ma visite, ils étaient trois : une femme et deux hommes. L'un de ces derniers avait reçu un coup à la tempe,

les deux autres avaient été *repêchés* depuis vingt-quatre heures. Ils offraient l'aspect sinistre de pauvres hères, aux nippes brunes, les cheveux en désordre. Tous avaient franchi les étapes de l'enfance et de la jeunesse, mais il me semble qu'il eût été difficile, sinon impossible, de donner un âge à l'un d'eux. La vie les avait rejetés : l'homme était gonflé, grisâtre, la femme portait sur le visage les stigmates de la brutale horreur de mourir dans des affres pires que celles endurées déjà.

Je ne sais quelle histoire de noyé me fait souvenir de cette visite et de l'impression si durable qui m'en était demeurée.

Au fait, on ne se noie plus par désespoir. Ou très rarement. La Morgue a été reportée, me dit-on, au delà du pont d'Austerlitz. Mais un autre nom lui fut donné et elle sert à plusieurs buts. Sans doute, devant le nombre toujours accru d'individus vivant ou faisant l'essai de vivre à Paris, les chances devenaient-elles de plus en plus rares que l'un d'eux fût reconnu par quelqu'un ! Et puis, la ville ne cessant de s'étendre, la Seine s'est éloignée des faubourgs et ne *tente* plus que des bourgeois ou des employés réguliers, n'ayant aucun désir de mettre fin à leurs jours. Les autres touchent l'indemnité de chômage — bref, on ne se noie plus à Paris.

... Les visiteurs, d'ailleurs, me semblèrent être des familiers ayant pris l'habitude d'entrer, la Morgue se trouvant sur leur chemin. Ils gravissaient les marches, défilaient entre la main-courante et les vitres, derrière lesquelles dormaient les premières heures de leur éternité, sous la profanation de ces regards à la fois indifférents et curieux, des êtres qu'aucun ami ou parent n'avaient réclamés.

Les horreurs de la guerre et les accidents que cause le progrès jettent plus de cadavres devant nos pas et plus méconnaissables.

La Morgue ! Qui avait trouvé ce nom ? Au fond, ce refuge des noyés faisait encore *ville d'autrefois*, je dirais presque « petite ville ». Je n'y suis entré que ce matin-là. Je ne saurais dire si je m'y suis trouvé pour la première fois en face de la mort, mais c'est sûrement là que j'en ai senti l'égalité, comme l'anonymat, et le peu que deviennent ces muets sans identité, sans papiers, pour se parer encore, en pénétrant dans l'autre monde,

d'un de ces noms qu'aucune oreille ne saurait percevoir pour les accueillir. Nous avons peine à croire, en effet, que Dieu même, qui reçoit les âmes, puisse entendre, considérer ou retenir cet assemblage de quelques lettres, qui nous désigna sur la terre, mais qui ne saurait plus rien signifier parmi les âmes du purgatoire ou les flammes de l'enfer, ni même dans le chœur des élus, où les plus saints ne sauraient être qu'anonymes et où règne, de toute évidence, une *égalité* que les hommes ne concevront jamais.

Toute la ville danse. — Un film nous vaut parfois une bronchite. Les salles sont traversées de courants d'air ininterrompus, car les gens entrent et sortent sans répit. Le film s'oublie — bien plus promptement qu'une pièce — mais la bronchite dure... *Toute la ville danse*, d'un des meilleurs producteurs français, M. Julien Duvivier, est un de ces divertissements, tantôt à grand ou petit orchestre, qui nous donne beaucoup plus qu'une œuvre théâtrale ou un livre ne pourrait dans l'immédiat nous offrir, et dont nous gardons le plus agréable souvenir mais, hélas ! qui tient peu.

Quelques mesures d'un opéra, une scène d'un roman, une phrase d'un *essai* nous hantent pendant des mois, quelquefois toute la vie ! Il semble qu'un film, — *pourtant très réussi*, — ne laisse guère plus de traces que bien des réunions agréables, où nous comptions quelques jolies femmes, des hommes réputés pour leur talent, mais où chacun n'a fait que passer et d'où nous partons sans rien conserver que l'impression de ce qui aurait pu être, au lieu de *ce qui a été*.

Il existe un phénomène particulier au cinéma, qui n'est pas, disons-le bien vite, le propre d'un film, mais, sans exception, de tous les films et, encore une fois, même des meilleurs. Je ne pense pas que les raisons en aient jamais été exprimées, on ne saurait trouver qu'une explication : l'absence de fluide passant directement de l'interprète ou des interprètes au public.

Un acteur joue chaque soir *spécialement* pour la salle

qu'il a devant lui, il en devine promptement la qualité, la composition, qui ne sont jamais exactement semblables deux soirs de suite et qui lui font, même à son insu, varier ses effets, appuyer sur certaines répliques ou les esquiver, donner à une scène un développement qu'elle n'aurait pu avoir la veille.

Le spectacle d'un film représenté à l'écran, à la même heure, dans le monde entier, nous prive de ces nuances indéfinissables, qui n'existent peut-être pas pour la foule, pour les dernières générations, mais qui faisaient la délectation de Stendhal assistant aux représentations de mademoiselle Duchesnois ou de sa chère Mélanie, et charmaient les abonnés de la Comédie-Française ou de l'Opéra, les spectateurs des Variétés aussi, où les acteurs *poussaient* leur rôle, ne pouvaient résister à l'esprit d'émulation qui les gagnait chaque soir et leur faisaient apporter de petites retouches qui s'étaient présentées à leur esprit et qu'ils avaient secrètement perfectionnées pour en ménager la surprise à leurs camarades d'abord. Le succès des théâtres parisiens auprès du public de la province et de l'étranger tenait à cette vie, ce feu, entretenus si continûment par des interprètes, qui, trop souvent aujourd'hui, sont à peu près incapables de juger au studio de ce qu'ils réalisent, tout aveuglés qu'ils sont par les *sunlights* — dans l'éternel recommencement de scènes interrompues au bout de quelques instants et quinze fois reprises.

Certains films peuvent devenir ce qu'on qualifie chef-d'œuvre, grâce à certains metteurs en scène, certains interprètes — mais ce sont des chefs-d'œuvre *industriels* et *commerciaux*. Jusqu'ici la durée ne fut accordée précisément qu'aux œuvres dans lesquelles persistaient la flamme du créateur, par exemple la musique, la peinture. Mais ce qui est mécanique doit disparaître, en dépit de tout le talent et de l'énergie dépensés.

Une toile du vieux Rembrandt représente à son origine quelques francs de dépense pour le peintre, et la valeur en millions ne fait qu'augmenter avec l'émerveillement des générations. Un grand film coûte plusieurs millions ; vingt ans passés, ce n'est que poussière — et, à la rapidité avec

laquelle tout se transforme, si la pellicule en était préservée, qui pourrait être assuré de le revoir sans sourire ou de le voir pour la première fois sans monotonie?

Distances. — Bien des Français vont parcourir presque un demi-quart du globe pendant leurs vacances de Pâques. J'en vois prêts à partir joyeux, conscients d'accomplir une mission en faisant flèche vers quelque lointaine partie de la Méditerranée ou sur quelque point de l'autre continent.

Quelle dame m'a donc dit l'autre jour :

— Puisque vous avez envie de voir *le mardi gras* à Rio-de-Janeiro, *profitez des vacances de Pâques!*

Les gens embrouillent tout. Et ils iront encore plus loin l'an prochain, mais ne rapporteront guère plus de souvenirs de leur voyage qu'ils n'en rapportent aujourd'hui. Huit jours après avoir regagné Paris, il ne semble même plus qu'ils l'aient jamais quitté.

L'un d'eux, qui part franchir l'Atlas, a fait un calcul. Il me permet d'en prendre copie :

En 1820, sous le règne du roi Louis XVIII, il fallait quatre-vingt-dix jours pour aller de Paris à Santiago-du-Chili.

En 1920, cent ans plus tard, train et bateau, il ne fallait plus que vingt-quatre jours.

Dix ans plus tard, 1930, avion et transatlantique, huit jours et demi.

En 1939, avion et hydravion : trois jours et demi.

Toutes distances s'atténuent, se raccourcissent d'année en année — mais, heureusement la *distance* d'un œil à l'autre de la Vénus d'Arles, la *distance* du nombril au pubis de la Vénus de Milo n'ont point changé... ni la distance de la terre au soleil.

Sur le pont du Carrousel. — Ces statues du pont du Carrousel, dont l'une au moins, sinon davantage, est de Pradier, font parfaitement bien sur ce pont — même considérablement

élargi. Elles demeurent *à l'échelle*. Cependant, on affirme que l'architecte ne les a conservées que parce qu'on les lui imposait et qu'il ne désirerait que s'en débarrasser.

Il aurait tort ; dans une ville telle que Paris, il faut acclimater le nouveau et l'ancien en préservant certains vestiges du passé qui nous sont familiers et accorder les choses les unes aux autres, nouvelles ou démodées ; en deux mots : *transformer sans bouleverser*.

Où j'aurais deviné, sans doute, que l'architecte conserve sans plaisir les anciennes statues, c'est en voyant l'obstination que l'on apporte à les flanquer non pas de réverbères, mais de colonnes dites *rostrales* (!) surmontées de lumières qui ont le défaut, celles-là, de ne répondre à *aucune nécessité* et de se trouver à un niveau tout différent des appareils d'éclairage environnants.

Quelle obligation voit-on de doter de quatre phares les extrémités de ce pont? Plus l'éclairage s'élève au-dessus d'une certaine hauteur, moins les passants y voient. Une dimension fut adoptée pour les candélabres des ponts de Paris, pourquoi ne pas s'en tenir là et vouloir nous faire une « page d'architecture », un de ces projets dits *d'ensemble*, pour lesquels la même main, et je veux croire le même cerveau, ont tout composé?

— Mais les quatre statues ne sont plus *à l'échelle* du pont élargi ! s'écrient les iconoclastes.

Conseillons-leur d'aller regarder les petites statues dorées placées de chaque côté de l'ouverture, du trou béant qui forme le centre de l'ancien palais du Trocadéro !... Et demandons-leur si ces statues sont à l'*échelle?*

Construire un pont, c'est une chose, et, si l'on veut bien regarder celui du Carrousel, la partie centrale des arches, vue du Pont Royal, manque d'épaisseur. Le ciment armé permet des réalisations que la pierre interdisait (mais il existe des lois éternelles dans l'harmonie, contre lesquelles on ne saurait se rebeller) ; construire un pont, disions-nous, c'est une chose, l'éclairer, c'en est une autre. Il semble que croire l'éclairer mieux en l'ornant, comme on eût fait en 1900, de quatre colonnes démesurées est une erreur. Une erreur d'autant plus grave qu'on place à dessein ces colonnes tout près des fameuses

statues louis-philippardes, si noblement paisibles, qu'on avait eu tant de mal à conserver déjà, lorsqu'avant la guerre, un premier élargissement du pont fut exécuté.

Il faut se garder de vouloir tout renouveler dans un décor aussi familier à tant d'individus. Paris n'est pas une ville nouvelle. C'est une très vieille cité, l'une des plus anciennes et des plus glorieuses de l'Europe. Lorsque ce qui en demeure gêne les Vauban du fer et du ciment, il ne faut pas croire que *supprimer* soit le premier devoir. Que de maisons, même couvertes de verrues, que de quais ont leur histoire : ils racontent une histoire, ils la chantent, et non pas seulement à M. Lucien Descaves, à M. Léo Larguier, comme à Coppée ou à M. France, naguère, et aux Parisiens que nous sommes, mais aux visiteurs étrangers.

Les gratte-ciel de New-York, la première impression passée, ne racontent rien, que la ruine de ceux qui les édifièrent.

— N'américanisez jamais Paris ! me disait souvent un des gentlemen de l'Amérique, un ami passionné de la France, Mr Whitney Warren, qui avait fait ses études d'architecte à notre École des Beaux-Arts.

Hélas ! nous nous *américanisons*, nous nous *germanisons*, nous nous « *U.R.S.S.ifions* ». Gardons nos bonnes dames du *pont du Carrousel* — que nous appelons toujours, d'ailleurs, « *pont des Saints-Pères* ». Elles conservent un air *rive gauche* du temps de Balzac, bien salutaire à ceux qui n'ont jamais véritablement goûté le présent que dans une atmosphère orchestrée par le passé, — le passé qui donne à l'heure présente une saveur, sans laquelle cette heure ne vaudrait pas le quart de ce qu'elle nous apporte de découragement et de regrets.

ALBERT FLAMENT

PARIS... d'hier et d'aujourdhui

LA CHARITÉ DISPARAIT

Du point où s'est placé notre dessinateur — l'angle de la rue de l'Université et de la rue des Saints-Pères — on saisit bien l'état actuel de l'hôpital de la Charité. Le long de la rue des Saints-Pères, jusqu'au boulevard Saint-Germain, s'étend la file des bâtiments gris et jaunes qui abritaient les salles de malades et, au rez-de-chaussée, sur la rue, les plaisantes boutiques des antiquaires, des marchands de soldats de plomb, des libraires.

Tout cela va disparaître. Assez loin en arrière se dresse peu à peu l'immense carcasse de la nouvelle Faculté de Médecine. Elle doit monter sur sept étages, au moins.

Il y a trois cent trente-sept ans que Marie de Médicis, reine de France, fit venir à Paris les frères de la Charité, de l'ordre fondé par saint Jean de Dieu, afin qu'ils établissent un hôpital modèle. En 1607, ils s'établirent près de la chapelle Saint-Pierre ou Saint-Père, dans la rue qui avait pris le même nom qu'une corruption assez mal expliquée a transformée en rue « des Saints-Pères ».

Entre 1613 et 1621, les bâtiments furent élevés. C'était bien un hôpital modèle que les frères de la Charité fondaient. Jugez-en par le règlement à l'entrée du malade — la maison était réservée aux hommes — un frère devait lui laver les pieds, le vêtir d'une chemise, d'un bonnet et d'une robe de chambre, le chausser de pantoufles puis le mener d'abord à confesse et enfin à un lit, garni de rideaux et de draps blancs, accosté d'une table munie d'un pot à boire,

LA CHARITÉ - AVRIL 1950

d'une tasse, d'un crachoir et d'un urinal. Les contagieux n'étaient pas reçus à la Charité qui disposait de deux maisons de convalescence : rue du Bac (emplacement des nos 104-105) et au Petit-Montrouge (actuelle maison de retraite La Rochefoucauld, avenue d'Orléans, no 15).

A cause de tant de soins, à cause de l'habileté de ses chirurgiens : frère Jacques, frère Côme, Mareschal, qui opéraient la pierre avec une grande habileté, la Charité jouit d'une grande renommée : en 1779, on y comptait deux cent cinq lits, disposés en six salles. Peu avant la révolution de 1789, Corvisart y opérait.

Ici aussi, 1792 marque la grande débâcle. La chapelle est transformée, en 1799, en une école clinique où Corvisart enseigne; l'hôpital est baptisé, en 1796, hospice de l'Unité mais les frères ne le quittent qu'en 1801. Sous le Consulat commence la vie administrative de la Charité rebaptisée : elle n'a été interrompue que par la désaffectation, en 1935.

Que restera-t-il de ce vieil hôpital? D'abord, au coin du boulevard Saint-Germain, la chapelle, ancienne clinique de Corvisart, Académie de Médecine de 1851 à 1902 (avant la construction de son hôtel actuel, rue Bonaparte, no 16), qui reste le siège de la conférence Molé-Tocqueville : chaque vendredi, les futurs parlementaires viennent s'y exercer à la parole.

Il restera de plus le jardin qui la borde au sud. Dès le XIIIe siècle, c'était un cimetière. On l'affecta aux protestants à la fin 1598, on le supprima en 1752 pour le remplacer par un autre, placé presqu'à l'angle de la rue des Saints-Pères et de la rue Perronet.

Il restera même l'ancienne salle de garde des internes en médecine, jadis placée dans les bâtiments qui séparaient la cour ouvrant rue Jacob de la deuxième cour. Des artistes amis l'avaient entièrement décorée : Baron, Harpignies, Flahaut, Français, Guet, Hamon, Gustave Doré, Bellery-Desfontaines y avaient prodigué les portraits-charges, voire les tableaux d'Histoire.

Vous trouverez tout cela au musée de l'Assistance publique (47, quai de la Tournelle) où l'on a patiemment remonté cette salle. En même temps, vous trouverez, dans ce charmant hôtel de Miramion, mille souvenirs des anciens hôpitaux de Paris.

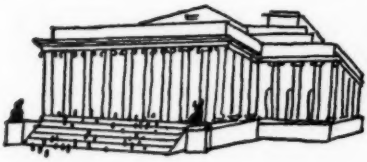
Quant à la rue des Saints-Pères, elle va être élargie, juste au point où elle n'en avait nul besoin. Et toute large qu'elle sera, on peut se demander si, dominée par de si hautes constructions, elle ne paraîtra pas plus étroite ou, qui pis est, si cet élargissement n'en entraînera pas d'autres, plus fâcheux. Continuons de surveiller ce beau coin de Paris.

P. D'E.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, *114, avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER



Le IIIe Reich, paraît-il, portait ses vues jusque sur la Patagonie. Pays tentant, il est vrai, pour ceux qui incriminent l'exiguïté de leur « espace vital » : quatre habitants au kilomètre carré. Sans parler des richesses du sous-sol, qui seraient somptueuses en charbon, pétrole, platine, toutes choses fort tentantes quand on se prétend pauvre en produits naturels.

La République Argentine, dont dépend la Patagonie, ne manifesterait, sans doute, aucune hostilité à l'égard des capitaux étrangers susceptibles de mettre en valeur cette portion désertique de son territoire. Mais voilà : les compatriotes de M. Hitler et, par conséquence directe, M. Hitler lui-même, ne possèdent pas de capitaux. Ce n'est point de notre faute : c'est sans doute de la leur. Instaurer, dans le domaine des finances publiques, une « cavalerie » qui, transposée dans le domaine particulier, serait plus que sévèrement qualifiée par tout tribunal de commerce, comporte maints dangers. Surtout quand on prétend maintenir la devise nationale, le mark, à l'équivalence même de l'or. Aussi, pratiquement, ce mark-or n'existe plus, même dans l'imagination du Dr Schacht. Les pays qui commercent avec l'Allemagne ne touchent que des « ersatz » de marks, des marks dont la seule valeur réside dans leur échange contre des marchandises « made in Germany », du « troc », si vous aimez mieux! Je t'achète ton blé et je te paye en machines agricoles. Il arrive, cependant, un moment où le marchand de blé n'éprouve pas le besoin immédiat de machines agricoles. Le Brésil avait déjà compris cela ; l'Argentine le réalise tout à coup et s'aperçoit alors qu'on songe facilement à prendre quand on ne peut plus acquérir ; le « gang » ne repose pas sur un autre principe. Il est assez loin de la collaboration financière proprement dite.

Il suffit d'aller au cinéma pour savoir que les gangsters sont toujours punis. Après bien des péripéties, sans doute,

mais nous venons d'en connaître des multiples. La France, l'Angleterre, d'autres nations qui risquaient beaucoup à demeurer seules, mais peuvent dormir plus tranquilles en s'unissant, forment aujourd'hui un « antigang » parfaitement valable. L'Europe a trouvé ses « g.men ». Ils ne veulent d'ailleurs pas la mort des pécheurs, quoi qu'en disent les ténors de la radio teutonne ou transalpine : ils leur demandent de recouvrer, progressivement, la notion d'une collaboration fondée sur autre chose que la violence. Ils sont même prêts à en fournir les moyens « sonnants et trébuchants » que n'apporterait évidemment aucune guerre.

Les marchés financiers, après avoir reflété le désarroi commun, s'arrêtent visiblement devant la constatation que je viens d'établir. D'aucuns la trouveront prématurée ; je leur répondrai alors qu'en matière de Bourse — qui nous intéresse au premier chef — on risque fort de rester démuni si l'on intervient après la manifestation du fait accompli. Il ne faut évidemment, pas abandonner toute prudence, ni s'en remettre au hasard comme au meilleur des maîtres. Mais, déjà, nous ne nous trouvons plus en face de seules hypothèses : pour celui qui sait voir et observer, des interventions discrètes se produisent déjà, et qui ne s'orientent nullement vers une baisse plus accentuée ou plus prolongée, bien au contraire. Elles s'exercent, en outre, sur des valeurs déjà ramenées à une expression d'un minimum absolu ; j'ajouterai même, sans reculer devant la responsabilité de ce dernier qualificatif : déconcertant. Je vous laisse le soin de conclure. Et si vous souhaitez des précisions je me ferai un plaisir de vous les donner dans la plus large mesure de mes possibilités.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée à M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril

LIVRAISON DU 1er MARS 1939

		Pages.
SÉBASTIEN CHARLÉTY	Les Lettres du Duc de Richelieu	5
DUC DE RICHELIEU	Lettres au Marquis d'Osmond	10
R. DE ROUSSY DE SALES	L'Amérique après Munich	34
Dr WULF SACHS	Un Hamlet noir. — II	51
GEORGES SUAREZ	Briand et l'Expédition d'Orient	83
ANDRÉ ROUSSEAUX	Charles Maurras	103
JEAN DE BEAUMONT	Guerre en Chine	134
J. DE LA VARENDE	Barbey d'Aurevilly	145
ANDRÉ PARROT	Les Archives de Mari	160
LÉON DEUTSCH	Darinka	171
ROLAND DE MARÈS	La Tragédie espagnole	189
P. D'ESPEZEL	Le Mouvement artistique	206
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	221

LIVRAISON DU 15 MARS 1939

CHARLES MAURRAS	André Chénier. — I	241
LUCIEN MAULVAULT	La Piste Frappel	268
CONSTANTIN DE GRUNWALD	Le Problème ukrainien	289
DUCHESSE D'UZÈS	Souvenirs	314
N. CLIFFORD-BARNEY	Attentes et Habitudes	330
Dr WULF SACHS	Un Hamlet noir. — III	336
JEAN LHERMITTE	Nature du Sommeil	374
GEORGES BENOIT-GUYOD	Un Drame en 1815	401
PAUL BERNARD	Regards sur l'Indochine	428
* * *	Autour du Conclave	450
FRANÇOIS LEUWEN	La Situation politique	461
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	466

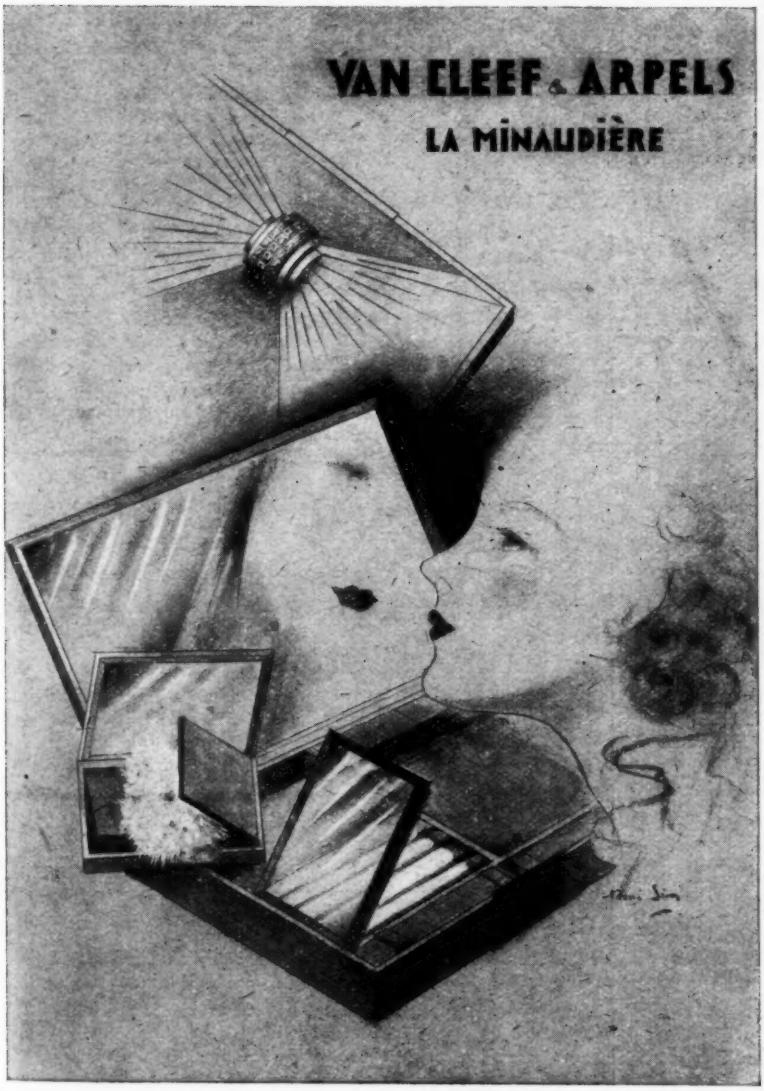
P. D'ESPEZEL : Vieux Paris.

LIVRAISON DU 1er AVRIL 1939

		Pages.
* * *	Hitler et le Saint-Empire	481
CHARLES MAURRAS	André Chénier. — Fin	494
MADAME LACROIX	Souvenir sur la Reine Hortense	516
BERTRAND DE JOUVENEL	L'Empire allemand de 1918	543
MARCEL JOUHANDEAU	Requiem	570
JEAN FONTENOY	Vu en Allemagne	599
Dr WULF SACHS	Un Hamlet noir. — IV	619
LOUIS HOULLEVIGUE	Les Frontières de la Vie	652
ROLAND DE MARÈS	La Crise Belge	661
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	673
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	684
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	701
P. D'ESPEZEL :	Vieux Paris	

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1939

JULIEN GREEN	Pages de Journal	721
JOSEPH BARTHÉLEMY	Coups de Hache	751
ROBERT BRASILLACH	La Croix du Sud	769
MARC ABARIS	L'Italie et le Canal de Suez	798
TRISTAN DERÈME	L'Amateur de Rondeaux	808
Dr WULF SACHS	Un Hamlet noir. — Fin	833
GABRIEL-LOUIS JARAY	Offensive économique allemande	867
GÉRARD BOUTELLEAU	Le Président Lebrun à Londres	887
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	896
PIERRE D'ESPEZEL	Le Mouvement artistique	910
IGNOTUS	La Réélection de M. A. Lebrun	925
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	931
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	941


VAN CLEEF & ARPELS
LA MINAUDIÈRE

VIN TONIQUE

Fortifiant
Fébrifuge

Anémiés
Convalescents
Fiévreux
prenez du

Quinium Labarraque

En vente toutes pharmacies
Gros : Maison Frère, 19, Rue Jacob - Paris (6e)

L'ARGUS de la PRESSE

" VOIT TOUT "

Fondé en 1879

LES PLUS ANCIENS BUREAUX
D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS (IXe)

Lit et dépouille par jour
20.000 Journaux ou Revues du Monde entier

Collectionne :

LES ARCHIVES DE LA PRESSE

Édite : **L'Argus de l'Officiel**

contenant
tous les votes des Hommes politiques

L'Argus recherche articles
et tous documents passés, présents, futurs.

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre-fort qu'il a loué.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser : **SIÈGE CENTRAL**
19, boul. des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

LE BON BILLET DE LA
LOTERIE NATIONALE
N°68

BANQUE DE L'UNION PARISIENNE

L'Assemblée Générale Ordinaire des actionnaires de la Banque de l'Union Parisienne qui s'est tenue le 31 mars 1939, sous la présidence de M. Jean TANNERY, a approuvé les comptes de l'exercice 1938 qui se soldent par un bénéfice net de 13.189.765 fr. 94 c.

Elle a fixé le dividende à 30 francs par action et décidé de reporter à nouveau la somme de 11.927.284 fr. 86 c.

Le dividende sera payable à partir du 12 Avril prochain, sous déduction de l'impôt sur le revenu et, en outre, pour les actions au porteur, de la taxe de transmission.

L'Assemblée a ratifié la nomination de M. Georges LEVET comme Administrateur et réélu pour 6 ans M. Maurice HOTTINGUER.

LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par le Décret-Loi du 14 Juin 1938

FONDÉE EN 1830 - CAPITAL SOCIAL **75 MILLIONS** (1/4 versé)

SIÈGE SOCIAL : 2, Rue Pillet-Will, PARIS

R. DU C. SEINE 43793

Pour garantir votre Sécurité et celle des vôtres :
ASSURANCES DÉCÈS-RETRAITE, DÉCÈS-RETRAITE-INVALIDITÉ.

Pour préparer la tranquillité de vos vieux jours :
ASSURANCES DE CAPITAUX ET DE RENTES DIFFÉRÉS
RETRAITES A PRIMES REMBOURSÉES, RENTES VIAGÈRES.

Pour constituer une dot à votre fille, pour faciliter à votre fils ses débuts dans la vie :
ASSURANCES DE DOTATION ET DE PRÉVOYANCE.

Pour accorder à votre personnel de maîtrise une retraite et des prestations en cas de décès et d'invalidité :
ASSURANCES DE GROUPES.

CAPITAUX ASSURÉS DEPUIS L'ORIGINE DE LA COMPAGNIE :

Plus de 14 MILLIARDS 500 MILLIONS de Francs

ACTIF DU BILAN :

Plus de DEUX MILLIARDS de Francs

Renseignements confidentiels au Siège Social, à Paris ou chez les Agents Généraux en Province.

CHEZ PLON

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française

UN ART DE VIVRE

Collection " Présences "

18 francs

LOUIS ARTUS

L'HÉRÉSIE DU BONHEUR

Un roman pathétique sur le drame du divorce et les procès en nullité.

20 francs

JACQUELINE VINCENT

L'ENFANT QUI PASSE

roman

Préface de Maxence Van der Meersh

18 francs

S. EM. le Cardinal VERDIER

PROBLÈMES SOCIAUX RÉPONSES CHRÉTIENNES

Capitalisme? Travail? Propriété? La réponse de la doctrine catholique.

12 francs

GEORGES SUAREZ

BRIAND

Sa vie, son œuvre avec son journal et de nombreux documents inédits.

III

LE PILOTE DANS LA TOURMENTE
(1914-1916)

In-8° carré sur alfa avec huit gravures hors-texte. .. .. 40 fr.

GASPARD DARBELLAY

AUGUSTIN DORSA VALAISAN

Le premier roman d'un nouvel écrivain suisse de langue française.

16 fr. 50

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

VIENT DE PARAITRE

E.-F. GAUTIER

Professeur à l'Université d'Alger

L'AFRIQUE BLANCHE

MAROC - ALGÉRIE - TUNISIE - LIBYE
ÉGYPTE - ÉTHIOPIE, etc...

UN LIVRE D'UNE ACTUALITÉ BRULANTE

« GÉOGRAPHIE POUR TOUS »

Un volume in-8° carré de 368 pages avec 72 cartes et figures.. .. .. **35** fr.

Librairie **ARTHÈME FAYARD**, 18-20, rue du St-Gothard, **PARIS** (14e)

ÉDITIONS BERGER-LEVRAULT
5, Rue Auguste-Comte, 5 — PARIS (VIe)

Jean THIRY

LA CHUTE DE NAPOLÉON IER

I. LA CAMPAGNE DE FRANCE

Une puissante synthèse de tous les événements militaires, diplomatiques, économiques et financiers de 1814, d'après les meilleures sources et de nombreux documents inédits.

II. LA PREMIÈRE ABDICATION

La Bataille de Paris, l'agonie de Fontainebleau, le départ pour l'Ile d'Elbe. L'émouvant calvaire de l'Empereur.

Chaque volume in-8° avec une carte hors texte .. .. **30** fr.
Il a été tiré de chaque ouvrage 25 ex. numérotés sur pur fil Lafuma, à .. .. **75** fr.

Du même auteur :

LE SÉNAT DE NAPOLÉON
1800 - 1814

Volume grand in-8° de VIII-427 pages (PRIX GOBERT) .. .. **48** fr.

CAMBACÉRÈS.
Archichancelier de l'Empire

Volume in-8° de 288 pages, avec un portrait .. .. **21** fr. **60**

Vient de paraître :

JACQUES BAÏF

LES APPRENTIS FAUSSAIRES

★

LES NAVIRES TRUQUÉS

ROMAN

Au cours d'un voyage à bord d'un paquebot luxueux — un navire truqué, une hostellerie du grand large — un homme hésite entre deux amours, l'amour régulier qui le conduira au mariage et l'aventure avec tout son cortège de plaisirs et son risque mortel. La solution qu'il adopte provisoirement et qui mène le lecteur à la fin du premier livre ressemble à celle de ce personnage de Stendhal qui fréquentait « Mme de C. pour les plaisirs du cœur et Mme d'H. pour les instants moins métaphysiques ».

Mais le héros des « Navires Truqués » n'a pas cette désinvolture, cette audacieuse franchise. Il triche avec lui-même, avec sa fiancée, avec sa maîtresse, avec ses amis. Comme le décor somptueux où se déroulent ses doubles amours, lui aussi, il est truqué. Heurté par mille soucis, en proie à son passé, à son milieu, pressé de vivre, d'accomplir un destin noble et de parer aux nécessités alimentaires, il mène sa double vie avec une angoisse montante. Auprès de l'être pur, enfantin presque, qui deviendra sa femme et peut-être sa victime, il est en somme aussi malheureux qu'auprès de l'aventurière qui le dépasse de toute sa liberté, de tout son mépris des contraintes bourgeoises.

Ce que l'on ne peut dire au cours de cet aperçu, c'est l'intérêt, la prodigeuse actualité de ce roman bâti sur le fond éternel de l'homme. C'est l'étendue des perspectives, la variété et la profondeur des peintures de mœurs — mœurs bourgeoises, mœurs des hommes de mer, des colons — l'acuité des analyses, la beauté et le coloris des paysages, tout le côté jeune, passionné, ardent d'un talent de romancier en plein épanouissement.

Dans la seconde partie de l'ouvrage qui paraîtra cet été sous le titre " Le Royaume des Ombres ", nous retrouverons les personnages des " Navires truqués " au moment où s'ouvre pour eux un cycle de vie plus fertile encore en pathétique.

19, Rue Amélie, Paris (7e) **Éditions DENOËL**

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IXe

VIENT DE PARAITRE :

F.-A. VOIGT

RENDEZ A CÉSAR...

traduit de l'anglais par Hélène Claireau

Parallèle saisissant entre l'idéologie et les méthodes d'Hitler et de Staline.

Un volume in-16 .. .. **18** fr.

A propos du Centenaire de Moussorgsky

IVAN LOUKACH

LE PAUVRE AMOUR DE MOUSSORGSKY

Roman adapté du russe par Nadine d'Oblonska

Ce roman est la vie sentimentale du génial compositeur de Boris Godounov.

Un volume in-16. .. .. **18** fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

—:—

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION: 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

(Les abonnements sont également reçus 114, avenue des Champs-Élysées.)

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		150 »	76 »	39 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	190 »	96 »	49 »
	Plein tarif	230 »	116 »	59 »

LA LIVRAISON — 240 pages — 10 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, *n°* 360-50, *Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande. Prière de joindre la somme de* 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903) ; (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 10 fr.
Tables (1914-1933) . . . . . 20 »

IMPRIMERIE CHAIX, 20, rue Bergère, Paris.

S
R

de
50,

de.

ans

fr.
»